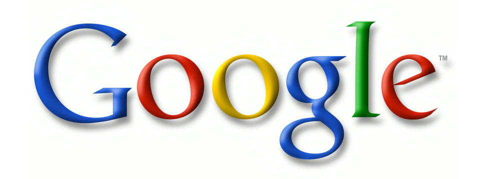


MES VOYAGES

AVEC LE DOCTEUR PHILIPS

DANS LES RÉPUBLIQUES

DE

LA PLATA



Le lazo en main, ils courent après les chevaux sauvages, les taureaux indomptés et les autruches agiles.

MES VOYAGES
AVEC LE DOCTEUR PHILIPS
DANS LES RÉPUBLIQUES

DE

LA PLATA

(BUENOS-AYRES, MONTEVIDEO, LA BANDA-ORIENTAL, ETC.)

PAR ARMAND DE B***

DEUXIÈME ÉDITION



TOURS
Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
M DCCC LXIII

A. C. Coolidge
&
Hiram Bingham Jr

INTRODUCTION

Description sommaire du bassin de la Plata. — Hydrographie. — Aspect du pays. — Climat. — Végétation. — Zoologie. — Ethnologie et population. — Peuplades indiennes : les Mbayas, les Abiponès, les Tobas, les Payaguas, les Guaranis, les Charruas, les Pampas, les Aucas, etc. etc. — Langage des sauvages ; leur longévité. — Population d'origine européenne. — Pure, mélangée sous les noms de mulâtres et de métis. — Les Gauchos et les Péons. — Aperçu historique. — Découverte et domination espagnole jusqu'au XIX[e] siècle. — Attaque de Buenos-Ayres par les Anglais en 1806. — Nouvelle attaque en 1807. — Belle défense de cette place. — M. Liniers de Bremont. — Situation du pays jusqu'en 1810. — Principaux événements. — Proclamation du 14 mai 1810. — Toutes les provinces du Rio-de-la-Plata imitent Buenos-Ayres, à l'exception du Paraguay. — Déclaration d'indépendance des provinces de la Plata, proclamée le 9 juillet 1816. — Origine des *unitaires* et des *fédéraux*. — Essai d'une constitution unitaire. — Soulèvement des provinces contre Buenos-Ayres. — Triomphe des fédéraux ; tyrannie de Rosas. — Sa chute. — Division politique actuelle du bassin de la Plata. — Trois républiques : la Confédération Argentine, l'Uruguay ou le Banda-Oriental et le Paraguay.

Je crois indispensable de faire précéder le récit de mon voyage dans une partie des anciennes pos-

sessions espagnoles de l'Amérique du Sud par un coup d'œil sur l'histoire de ces contrées, depuis leur découverte au commencement du XVIe siècle jusqu'à nos jours. Ces considérations préliminaires me dispenseront d'interrompre souvent ma narration pour entrer dans des détails historiques nécessaires à son intelligence, mais qui en retarderaient la marche.

Commençons par une description sommaire du bassin de la Plata.

Les géographes divisent, non sans raison, le vaste continent de l'Amérique méridionale en trois grands bassins principaux : celui de l'Orénoque, celui de l'Amazone et celui de la Plata.

BASSIN DE LA PLATA. — Ce dernier est borné, à l'ouest, par les Andes du Chili; au nord, par les plateaux du haut Pérou (la Bolivie) et par le groupe des montagnes brésiliennes de Mato-Grosso ou Serra-dos-Parexis, qui le séparent du bassin de l'Amazone; à l'est, par la Serra-Geral et la Cuchilla-Grande, ramifications de la grande chaîne do Epinhaço, artère principale des montagnes du Brésil; au sud, il verse ses eaux dans l'océan Atlantique,

et présente dans ces limites un immense rectangle naturel.

Hydrographie. — Un des plus grands fleuves du monde, le Rio-de-la-Plata, l'arrose et lui donne son nom.

De même que la Gironde se forme de la réunion de la Dordogne et de la Garonne, à quelques lieues seulement du point où la masse de leurs eaux combinées se jette dans la mer, le Rio-de-la-Plata, dont l'embouchure a cent soixante kilomètres de large depuis le cap Saint-Antoine au sud-ouest jusqu'au cap Sainte-Marie au nord-est, n'a que deux cent quatre-vingts kilomètres de cours depuis le point où il prend ce nom par suite de la jonction de l'Uruguay avec le Parana, ce dernier déjà grossi du Rio-Paraguay.

Ces trois grands cours d'eau, dont la direction générale est du nord au sud, constituent les trois affluents principaux de la Plata; le Paraguay est le plus occidental par rapport aux deux autres, l'Uruguay le plus oriental par rapport au Parana et au Paraguay (1).

(1) A de Brossard, *Considérations historiques et politiques sur les républiques de la Plata.*

Le Parana naît dans le Brésil, court de l'est à l'ouest dans cet empire, puis se dirige au sud-ouest, sépare l'empire du Brésil de la république du Paraguay, puis le Paraguay de l'État de Corrientes, reçoit le Paraguay, et alors se dirige du nord au sud jusqu'au-dessous de Santa-Fé; là, il coule au sud-est et se réunit à l'Uruguay par plusieurs branches, après un cours de deux mille huit cents kilomètres ou sept cents lieues. Le Parana est rapide et bourbeux; il est sujet à des crues périodiques qui commencent en octobre et finissent en avril. Pendant toute l'année, la navigation est possible jusqu'au port de Parana, ville bâtie sur les bords du fleuve, et actuellement chef-lieu de la Confédération Argentine; mais seulement pour les bâtiments ayant un tirant d'eau de trois mètres à trois mètres cinquante centimètres; au-dessus, lorsque la rivière est basse, il y a des passes où l'on trouve à peine deux mètres de profondeur; les goëlettes ne peuvent remonter que jusqu'à la Tranquera, à deux cents kilomètres de Corrientes.

Le Paraguay, presque aussi considérable que le Parana, prend sa source sur le versant méridional

de la Serra-do-Pary, dans la province brésilienne de Mato-Grosso ; il coule du nord au sud en formant par ses inondations la vaste lagune de Xarayes, qui a quatre cents kilomètres de long sur cent soixante de large. Le Paraguay, au-dessous du confluent du Tepoti, sépare l'État du Paraguay de la Confédération Argentine, passe à l'Assomption, et se réunit au Parana au-dessus de Corrientes. Sa vitesse varie entre un mille et un mille et demi à l'heure. Il croît aussi périodiquement, commence à monter à la fin de février, augmente peu à peu jusqu'au mois de juin, puis il baisse lentement. Sa largeur est rarement au-dessous de trois cents à quatre cent cinquante mètres, et sa profondeur, même dans les passes, n'est pas moindre de trois mètres cinquante centimètres; aussi la navigation y est-elle beaucoup plus facile que sur le Parana, et des bateaux à vapeur ont pu le remonter à deux mille sept cents kilomètres au-dessus de Buenos-Ayres.

Les principaux affluents du Rio-Paraguay sont à droite, le Pilcomayo et le Vermejo, qui tous les deux viennent du haut Pérou; à gauche, le Corrientes, l'Ypani et le Tapiraguay.

L'Uruguay prend sa source dans la province brésilienne de Saint-Paul, se dirige vers le Parana et court en ligne parallèle, à côté de ce fleuve, dans la direction du sud-ouest, séparant le Brésil de la Confédération Argentine. L'Uruguay a un volume d'eau considérable, et n'est toutefois navigable que pendant deux cent quarante kilomètres, à cause d'une petite cataracte qu'il serait facile d'éviter au moyen d'un canal.

Les autres principaux cours d'eau, que nous nous bornons à nommer, sont : 1° le Rio-Colorado, ou Mendoza, dans la province de ce nom ; 2° le Rio-Negro, qui forme la limite septentrionale de la Patagonie, coule au milieu de déserts dans une vallée étroite qu'il féconde par ses inondations périodiques. Il paraît être le seul fleuve qui puisse être utilisé pour établir une communication avec le Chili par ce fameux col des Andes que les neiges n'envahissent jamais, et au travers duquel existait autrefois, dit-on, une route praticable qui conduisait de Buenos-Ayres à Valdivia.

ASPECT DU PAYS. — Le bassin dont nous venons

de tracer les principaux traits hydrographiques, si vaste qu'il soit, offre pourtant des aspects peu divers sur le territoire argentin, à l'exception des pays voisins des Andes et de ceux qui sont près des côtes. Ce n'est qu'une surface unie et presque entièrement horizontale, où les proéminences ne dépassent pas cent mètres, et où les rivières, n'ayant pas de pente, s'écoulent dans des étangs saumâtres. Les plaines, tantôt stériles et brûlées par le soleil, tantôt abondantes en excellents pâturages, tantôt imprégnées de sel, inondées de sables mouvants ou infectées de marais, sont presque désertes, sans routes, sans villes, occupées en partie par des sauvages indépendants, mais peuplées d'une innombrable quantité de chevaux et de bœufs, dont la race importée d'Europe, de 1530 à 1552, s'est propagée d'une manière prodigieuse.

Climat. — Une contrée aussi vaste est nécessairement soumise à l'influence d'un climat fort varié; mais il est en général d'une salubrité remarquable. A Buenos-Ayres, la température moyenne est de vingt-un degrés centigrades. Le nom de cette ville

lui vient de la qualité de l'air qu'on y respire (*Buenos-Ayres* signifie *bons airs*). « Le ciel, dit Ignacio Nuñez, présente ordinairement le plus bel aspect. L'air a une transparence parfaite qui ranime tous les sens et excite l'imagination. En 1823, on put voir à l'œil nu, au milieu du jour, la planète de Vénus, qu'on avait déjà aperçue en 1819. » La transparence de l'air peut s'expliquer, en ce que la disparition des vapeurs est toujours très-complète, comme cela doit être sous la température élevée qui se maintient en tout temps; et, par la même raison, les pluies doivent être subites et abondantes aux changements de vents, surtout au printemps. A cette occasion, nous ferons remarquer à nos jeunes lecteurs que le bassin de la Plata, ainsi que toutes les contrées de l'Amérique méridionale dont il sera question dans cet ouvrage, étant situé dans l'hémisphère austral, c'est-à-dire au delà de l'équateur, toutes les saisons arrivent exactement à l'inverse des nôtres; ainsi le printemps commence à notre équinoxe d'automne, c'est-à-dire le 22 septembre, l'été le 21 décembre, l'automne le 20 mars, et l'hiver le 21 juin.

La première qualité de l'air y produit sur les habitants un effet plus facile à sentir qu'à expliquer; nous l'appellerons une confiance dans la vie. Il semble que les habitants de Buenos-Ayres, de même que la jeunesse ailleurs, ne peuvent avoir aucune idée de la mort.

Les ouragans ne sont pas communs à Buenos-Ayres, mais leur effet y est terrible. Le 21 janvier 1793, jour néfaste, pendant que la capitale du pays le plus civilisé de l'Europe voyait tomber, au milieu des tempêtes politiques, la tête de son roi, la foudre tombait trente-sept fois dans Buenos-Ayres et y tuait dix-neuf personnes. Au mois d'avril suivant, le *pampero*, ce redoutable vent d'ouest, qui depuis les Andes du Chili traverse sans obstacle douze cents kilomètres de plaines appelées *pampas*, soulevait les eaux du Rio-de-la-Plata et les chassait à dix milles au loin. Pendant trois jours, le lit de la rivière fut mis à sec, et l'on put y voir à découvert des navires qui avaient sombré un quart de siècle auparavant. Toutefois le seul reproche qu'on puisse faire au climat si renommé de Buenos-Ayres, c'est une grande humidité.

L'obstination des Espagnols à y élever des maisons sans caves ni cheminées entretient ce vice de localité, d'où résultent souvent de grandes maladies.

Le climat du Paraguay et des États environnants est généralement chaud et sec. L'hiver y est marqué par des torrents de pluie qui tombent pendant trois à quatre mois, accompagnés de grêle et de bruyants éclats de tonnerre. La neige y est inconnue, si ce n'est comme phénomène météorique, à de longs intervalles.

VÉGÉTATION. — Si, comme nous l'avons dit, il existe dans le bassin de la Plata un grand nombre de plaines stériles, elles pourraient être facilement fertilisées à l'aide d'une culture intelligente; mais, dans les autres parties, le règne végétal déploie, même sans culture, des richesses végétales dont l'énumération complète nous entraînerait au delà des bornes que nous nous sommes prescrites dans cette introduction. Il est cependant plusieurs plantes utiles que nous ne saurions passer sous silence, telles que le cacaoyer (dont l'amande broyée forme le chocolat), la vanille, l'ananas à couronne,

le quinquina, la rhubarbe, le tamarinier, le caoutchouc, le tabac, le manioc, les céréales, les patates, le chanvre, le lin, le riz, et enfin le *maté*, qui appartient plus particulièrement au Paraguay.

Le *maté* (*yerba de mate*), communément appelé thé du Paraguay, fournit, par l'infusion de ses feuilles dans l'eau bouillante, une boisson dont l'usage est proportionnellement plus répandu ici que le thé ne l'est aux Indes et en Angleterre. On retrouve cet usage au Brésil, à Buenos-Ayres et au Chili. La préparation de cette plante ne se fait pas absolument comme celle du thé; elle consiste à faire rôtir les feuilles en passant la branche même à travers la flamme; on les brise ensuite pour les conserver dans une enveloppe où elles sont fortement pressées. Quand on veut s'en servir, on en jette une pincée dans une petite calebasse remplie d'eau très-chaude, et à l'instant même on boit cette eau en l'aspirant au moyen d'un tube. Cette boisson peut se prendre avec ou sans sucre.

A l'époque où écrivait Félix d'Azara, qui s'est

spécialement occupé de l'histoire du Paraguay, sa patrie, l'exportation du maté s'élevait annuellement à cinquante mille quintaux. Ce n'est pas que le Brésil et d'autres contrées voisines ne produisent également cette sorte de thé, mais la plante du Paraguay est d'une qualité fort supérieure et se prépare avec plus d'art.

Le maté, connu en plusieurs localités sous le nom d'*arvore da Congonha*, a été longtemps une source d'erreurs pour les naturalistes, qui l'ont confondu avec le genre psoralier; mais M. A. de Saint-Hilaire, M. d'Orbigny et d'autres savants, ont démontré qu'il appartient au genre *ilex*, et l'ont appelé *ilex* ou *I. Paraguariensis*. Cet arbre croît en grande abondance dans les vastes forêts situées au nord et au sud-est de l'Assomption, et dans les environs de Villa-Rica. Sa grosseur est celle d'un petit chêne; il forme des buissons qu'on émonde tous les deux à trois ans.

Les bois de construction abondent au Paraguay. « C'est là, dit M. Nuñez, qu'ont été construits la plupart des petits vaisseaux employés au commerce de toutes les rivières intérieures, et quelques gros

navires qui ont descendu le Parana, sur leur lest, jusqu'à Buenos-Ayres, à plus de seize cents kilomètres. Dans l'année 1824, un de ces navires a même fait un voyage à Lima, après en avoir fait plusieurs en Europe. »

Zoologie. — Ce dut être un merveilleux spectacle pour les premiers naturalistes qui pénétrèrent dans l'intérieur du nouveau monde, que cette immense variété d'êtres nouveaux, couverts de riches fourrures, de cuirasses luisantes ou de brillants plumages, qui envahirent les cadres de l'histoire naturelle et renversèrent subitement les systèmes en apparence les mieux établis. Trois siècles d'études et de recherches n'ont pas épuisé la longue nomenclature de la zoologie américaine; et, pour ce qui concerne le bassin de la Plata, il est peu de pays qui à cet égard offrent une aussi grande fécondité. Forcé de choisir, nous nous bornerons à mentionner les genres qui paraissent ici le plus spécialement affectés au sol. De ce nombre est le tapir (*tapir Americanus* de Linné), singulier pachyderme, qui, au premier aspect, ressemble au

cochon d'Europe, mais qui se rapproche de l'éléphant par une trompe fort mobile et percée par les narines. Le tapir vit solitaire, dans les contrées ombragées et humides; il ne sort que la nuit, et va se vautrer dans les marécages voisins. Il est robuste et courageux; mais, réduit à l'état de domesticité, il devient doux et timide. Sa chair, médiocrement bonne, est recouverte d'une couche de graisse. Les Paraguays le chassent à l'affût, et le tirent avec des balles de gros calibre.

Les grands animaux de l'espèce féline fréquentent le bord des ruisseaux. Tels sont le jaguar, dont le manteau, richement orné de taches symétriques, sert de parure aux guerriers; le *gnazouara,* sorte de tigre qui s'apprivoise, sans qu'on puisse pourtant lui accorder trop de confiance; le *chiligonazou,* qui se cache le jour sous les hautes graminées, et rôde toute la nuit auprès des habitations de l'homme; et le *couguar,* que sa robe fauve a fait surnommer le lion d'Amérique. Mais, malgré quelques traits de similitude, aucun de ces animaux ne ressemble aux tigres et aux lions de l'ancien continent.

L'*agouara-gonazou* est une espèce de loup rouge, qui s'élance de la lisière des bois sur le bétail de la plaine. Les tatous-armadilles, les cachicames et plusieurs espèces de sarigues abondent dans les lieux secs et un peu élevés.

Parmi les autres quadrupèdes on remarque le couate, l'ours-raton, le crabier, les singes, le renard, le fourmilier, le sanglier, et plusieurs espèces de lièvres.

Les amphibies, qui abondent dans les lacs et les rivières, sont le crocodile ou caïman, l'*aguara*, le loup des rivières, le tigre d'eau, ou *yguaro*, la loutre, l'*ao* et l'yguane.

Les grandes plaines appelées *pampas* par les Indiens et *llanos* ou *pasconales* par les Hispano-Américains, sont sillonnées par d'immenses troupeaux de chevaux et d'ânes sauvages, tous provenant, comme nous l'avons dit, des premiers troupeaux apportés par les Espagnols.

Le phœnicoptère à manteau de fer, les hérons, les troupiales, les toucans, les jacanas, les aigrettes et les spatules se rencontrent en grande quantité dans les lieux bas et inondés. L'aigle cou-

ronné, l'émérillon, la buse et le roi des vautours, le condor, planent sur les solitudes brûlantes de la partie montagneuse, tandis que les sombres forêts attirent, par leur fraîcheur, des légions de perroquets aux couleurs éclatantes, des manekins rouges, des *lindo* verts, bleus ou dorés, des oiseaux-mouches, des colibris, des guit-guit couleur du ciel, des forestiers dorés, des grives, etc. etc.

Après cet aperçu très-sommaire sur l'histoire naturelle de ces contrées, nous arrivons enfin à ce qui concerne l'homme.

ETHNOLOGIE ET POPULATION. — Les Européens avaient trouvé sur le sol du nouveau monde plusieurs nations indigènes, dont trois seulement, les Mexicains, les Péruviens et les Muyscas, offraient les traces d'une ancienne civilisation; les autres étaient plongées dans un état de barbarie et d'ignorance dont le commerce des peuples civilisés n'a pu les tirer, même après plus de trois siècles.

Les Indiens de cette partie de l'Amérique du Sud, vivant par groupes et petites peuplades, cachés dans les forêts vierges, ou disséminés dans les

vastes plaines des *pampas,* diffèrent peu par les traits de leur constitution physique et moins encore par les mœurs et les usages. Ici plus qu'ailleurs l'inspection physiologique des indigènes fait connaître qu'il n'existe, sur la vaste surface des deux Amériques, aucune race d'hommes autochthone, ou, en d'autres termes, elle démontre que les Américains descendent d'une souche étrangère à leur continent. Or, en examinant la configuration du globe, après les grandes catastrophes qui l'ont bouleversé, en consultant les traditions des peuples asiatiques sur les émigrations de leurs ancêtres, et surtout en tenant compte des rapports de mœurs et de physionomie, on arrive à ce grand résultat anthropologique, dont l'évidence avait déjà été pressentie, que la race américaine appartient, par une origine commune, à la souche mongole, et par conséquent à l'Asie, ce berceau primitif de la race humaine.

La face est large et plate; les yeux sont bridés et placés obliquement, les pommettes saillantes, le sinciput conique, le front bas et aplati, le nez court et les narines bien ouvertes, les cheveux

noirs et lisses, le poil rare, et, bien souvent, manque absolu de barbe. Ajoutons les caractères propres aux aborigènes de l'Amérique, dus la plupart à leurs habitudes de vivre nus sous l'influence des intempéries atmosphériques. La couleur de la peau varie du brun foncé au rougeâtre clair; elle est dure et sèche : aussi ne faut-il pas attribuer uniquement à une dégoûtante coquetterie l'usage, si répandu parmi ces sauvages, de s'enduire le corps d'une huile fétide ou d'une graisse immonde : c'est une précaution salutaire pour empêcher les gerçures et prévenir les effets de l'humidité. La stature, chez quelques-unes des peuplades indiennes de ces contrées, est fort élevée, mais communément elle est moyenne; le corps est trapu, carré et charnu, quoique peu musclé; les pieds sont aplatis et larges.

L'état sauvage, existence passive, lâche et indolente, favorise peu le développement des forces physiques; aussi l'Américain est-il généralement moins robuste que l'Européen.

Tandis que les aborigènes du Pérou et de la Colombie sont braves, fiers, élégants et présomp-

tueux, les Indiens des provinces unies de la Plata sont tristes, sombres et abattus. Insensibles en apparence à la joie comme à la douleur, ils offrent en toute circonstance un stoïcisme stupide; toute émotion est pour eux une fatigue intolérable.

Le gouvernement de ces peuples est une sorte d'oligarchie républicaine facile à caractériser. Les guerriers nomment un chef, que les Européens désignent sous le nom de *cacique :* c'est un véritable officier de paix, qui donne des conseils et jamais des ordres; les vieillards seuls ont un privilége d'autorité sur les jeunes gens, et ceux-ci sur leurs femmes. Ils jugent entre eux leurs différends à coups de poing; la cause est gagnée lorsque l'un des combattants a tourné le dos à son adversaire : celui-ci ne le poursuit jamais, et ne cherche pas à faire trophée de sa victoire; il est aussi modeste que le vaincu se montre peu sensible à la honte. Toute leur énergie de haine et de vengeance se concentre sur les hommes de tribus étrangères ou sur les colons d'origine européenne. Alors ils dissimulent, s'il le faut, pendant des années; ils passent des journées entières dans un

jeûne complet, exposés à toutes les intempéries de l'air, uniquement absorbés dans l'idée de guetter leur ennemi et de le faire périr sous leurs coups. S'ils réussissent, ils reviennent au carbet (leur cabane) suspendre le crâne chevelu de leur adversaire, et distribuer à leurs amis quelques lambeaux de son cadavre, pris dans les parties les plus charnues.

Sobres et patients quand ils manquent de nourriture, les Indiens sont voraces et gourmands lorsque la chasse est productive. On en a vu qui dévoraient en un seul jour six à huit livres de viande à demi grillée, et quelquefois même déjà gâtée, car le goût et l'odorat chez eux sont peu développés; ils ont, en revanche, l'ouïe très-subtile et la vue perçante. Insoucieux de l'avenir, oublieux du passé, ignorant tout, jusqu'à leur âge, ces grands enfants passent leur vie à se balancer dans des hamacs, à boire l'eau-de-vie des Européens, ou des boissons spiritueuses qu'ils fabriquent eux-mêmes et qu'ils appellent maté ou chica. Les femmes n'aiment ni jeux, ni danses, ni exercices, ni chansons, ni travaux domestiques; joignez

à ce tableau qu'elles sont rongées de vermine, et d'une excessive malpropreté.

Les hommes, quand les circonstances l'exigent impérieusement, se décident à aller à la chasse ou à la guerre, et reviennent, après une seule expédition, recommencer leur existence léthargique et monotone. Ils ont pour armes des massues ou casse-tête, des lances, des frondes, des couteaux formés d'une pierre tranchante, des arcs et des flèches, outre les armes à feu achetées aux Européens. Ils aiment tous également à orner leurs têtes de l'éclatant plumage des oiseaux de leur contrée. A peine vêtus, ils satisfont à un instinct de coquetterie par un bizarre tatouage et des peintures monstrueuses. Féroces dans les combats, hospitaliers dans la paix, on les voit tour à tour prodiguer les soins les plus tendres à l'étranger qui les visite, ou se repaître de sa chair encore palpitante, quand le hasard des combats l'a mis en leur pouvoir.

La difficulté que ces sauvages trouvent à se procurer des aliments a introduit parmi eux une loi de dépopulation empreinte d'une atroce barbarie :

les femmes conservent leur premier enfant, quelquefois le second, rarement le troisième et les suivants. On a remarqué que cet usage était le plus généralement établi sur toute la surface de l'Amérique, parmi les Indiens qui n'ont pas embrassé le christianisme.

Les idées religieuses des aborigènes de ces contrées se bornent à la croyance d'un combat perpétuel entre le bon et le mauvais principe, et ils s'efforcent de venir au secours du premier, soit par des actes d'un grossier fétichisme, soit par les pratiques les plus révoltantes. De là ces atroces cérémonies, décorées improprement du nom de fêtes, où quelques fanatiques se mutilent eux-mêmes d'une horrible manière, se faisant dans les chairs de profondes incisions avec des pieux de bois ou des roseaux tranchants qu'ils laissent dans la plaie. Cet usage est encore en vigueur à peu près chez toutes les nations restées sauvages dans le Paraguay.

La chasse, la pêche, la navigation sur des *monoxylon* ou sur des radeaux, la confection des armes, des hamacs, la construction des car-

bets, la fabrication de quelques ouvrages de poterie, et la préparation première des peaux forment à peu près toute l'industrie de ces nations. Quelques-unes, mais en petit nombre, se livrent aux travaux d'une grossière agriculture; et celles-là se firent remarquer, à l'époque de la conquête, par la longue résistance qu'elles opposèrent aux Européens, et surtout par une plus grande aptitude à recevoir l'influence de la civilisation. L'importation des bestiaux, et notamment celle des chevaux, a opéré dans les mœurs indiennes une véritable révolution, digne de fixer l'attention du philosophe.

Les Indiens n'emploient ni charrue ni bœufs pour labourer; ils se servent, en guise de pioche, d'une omoplate de cheval emmanchée d'un bâton. Plusieurs d'entre eux se sont faits pasteurs; quelques-uns ont appris à se servir du *poncho,* sorte de vêtement fort en usage parmi les cultivateurs du Paraguay et les Indiens convertis, qui le tiennent des Espagnols ou de leurs descendants. Le poncho consiste en une pièce d'étoffe avec un trou au milieu pour y passer la tête; il forme ainsi un

manteau sans manche, qui ne dépasse pas les genoux, et a quelque ressemblance avec la chasuble que les prêtres mettent par-dessus leurs vêtements pour dire la messe.

Quoique le bassin de la Plata renferme encore bon nombre de tribus indigènes plus ou moins sauvages, elles tendent en général à diminuer, et l'on peut presque prévoir l'époque où elles auront entièrement disparu devant la civilisation. Déjà quelques-unes de ces tribus sont complétement éteintes, et quelques autres, autrefois puissantes, sont aujourd'hui réduites à un nombre insignifiant d'individus.

Le désert appelé le grand *Chaco,* qui s'étend entre le Rio-Grande et le Paraguay, est encore presque entièrement occupé par des tribus sauvages, parmi lesquelles nous citerons seulement : les *Mbayas,* toujours en guerre avec tout le monde, et subsistant de l'agriculture exercée par leurs esclaves; les *Abiponès,* tribu belliqueuse, autrefois redoutable aux Espagnols, mais qui, après avoir compté six mille guerriers, pourrait aujourd'hui en réunir à peine une centaine; les *Tobas,*

divisés en plusieurs tribus qui ont chacune un nom particulier, ce qui les a fait prendre quelquefois pour autant de peuples différents; les *Payaguas*, dont le nom, selon M. d'Orbigny, a été donné, avec un léger changement, au fleuve sur les bords duquel ils habitent, et qui vivent de la pêche qu'ils font dans ses eaux.

Les *Guaranis*, dont le nom, suivant le même voyageur, signifie *guerre* et *guerrier*, forment la nation la plus nombreuse de l'Amérique méridionale, et étendent dans cette contrée, ainsi que sur les deux territoires péruviens, plusieurs de leurs nombreuses ramifications. Leur nombre est évalué à environ deux cent cinquante mille, parmi lesquels seize mille sont encore à l'état sauvage, et le reste est chrétien. Ils habitent les territoires de la Confédération Argentine, de celle de Bolivia, du Paraguay et du Brésil. Leur couleur est, en général, jaunâtre tirant sur le rouge et très-claire. Leur taille est peu élevée, et dépasse rarement cinq pieds.

Ce sont des Guaranis que les jésuites avaient convertis, et qui ont formé le noyau des fameuses missions du Paraguay, dont nous parlerons plus

loin. La langue des Guaranis est la plus répandue sur le sol des provinces du Rio-de-la-Plata. « En parlant leur langage, dit Azara, très-différent de tous les autres, on pouvait voyager dans tout le Brésil, entrer dans le Paraguay, descendre ensuite à Buenos-Ayres, et remonter au Pérou, jusqu'au canton des Chiriguanos. »

Les *Charruas*, race presque entièrement détruite aujourd'hui, étaient de féroces brigands, qui infestaient le *Banda-Oriental* depuis le trentième jusqu'au trente-cinquième parallèle. Errants à l'embouchure du Rio-de-la-Plata, sur les bords de l'Uruguay, du Rio-Negro et de l'Ybicuep, ils se réunissaient par troupes de quatre à cinq cents guerriers chaque fois qu'il s'agissait de repouser les injustes agressions des Espagnols, dont ils étaient devenus la terreur et le fléau. La férocité des Charruas était telle, qu'on en retrouve le cachet dans leurs usages les plus familiers. Les femmes mêmes se découpent la peau et les chairs des bras et des jambes, soit par un inconcevable sentiment de coquetterie, soit en signe de deuil. A la mort d'un enfant, la mère se coupe la pre-

mière phalange du petit doigt, puis celle du second doigt, quand cette perte se renouvelle, et ainsi de suite.

Les Charruas ne se lavent jamais. Couchés, le ventre en l'air, sur une peau de bœuf, ces truands de l'Amérique n'aiment que le repos, le soleil et la liberté; ils ne connaissent ni société, ni lois, ni religion. Que leur importent les arts de la vieille Europe? Ne faut-il pas en acheter la jouissance par le travail, et le travail n'est-il pas pour un Charruas ce qu'il y a de plus cruel au monde? La faim seule, l'inexorable faim, les force à sortir de cette honteuse apathie. Alors, le lazo en main, ils courent après les chevaux sauvages, les taureaux indomptés et les autruches agiles. Leur adresse à manier le lazo est vraiment admirable; à l'aide de cette arme on les a vus enlever, au milieu des cavaliers espagnols, Diego de Mendoza, le général Paz, et plusieurs autres adversaires non moins distingués. Depuis que les chevaux se sont si prodigieusement multipliés parmi eux, les Charruas sont devenus de très-habiles cavaliers. Nourrissant une haine implacable contre les Européens,

ils vivent depuis trois siècles en état d'hostilité avec eux, et n'ont jamais voulu souscrire aux conditions de paix qui leur ont été proposées en plusieurs occasions; aussi leur voisinage était-il des plus incommodes pour Montevideo. Enfin le président de la république de l'Uruguay, don Fructuoso Ribera, les a presque entièrement détruits en 1832 (1).

Auprès des Charruas vivent quelques peuplades qui paraissent leur appartenir par une origine commune et des mœurs identiques. De ce nombre sont les *Minoanes* et les *Costeros;* d'autres, les

(1) Parmi ceux qui ont échappé au vainqueur, trois hommes et une femme furent conduits en France l'année suivante, et amenés à Paris, où ils devinrent l'objet d'une curiosité si fatigante, et en même temps si humiliante, que l'un d'eux, *Sénaqué,* dit le Médecin, en mourut de désespoir. Près de rendre le dernier soupir, ce malheureux recueillit ses forces et s'écria, d'un ton si douloureux que tous les assistants en furent émus : Paris! Paris!

Vaïmaca-Pérou, dit le Chef, *Tacouabé,* le jeune guerrier, et sa compagne *Guyunusa,* furent traînés de ville en ville, et livrés partout à l'intolérable indiscrétion de ces mêmes Européens chez lesquels ils comptaient trouver une franche et noble hospitalité. Un journal de Lyon, du mois de juillet 1834, annonçait que la jeune *Guyunusa* et un enfant à la mamelle avaient seuls survécu. Dès lors on n'a plus entendu parler de ces malheureux.

Bohanes et les *Yaros,* ont été exterminés, et l'on peut dire dévorés par les Charruas; car tous ces peuples sauvages étaient ou sont encore anthropophages, à l'exception de ceux qui se sont convertis à la religion chrétienne, et d'un très-petit nombre d'autres à qui le contact des Européens a fait renoncer à cet usage barbare.

Les *Pampas* vivent dans les vastes plaines auxquelles ils ont donné leur nom, et qui sont situées entre le trente-cinquième et le trente-neuvième degré de latitude sud; ils sont connus également sous le nom de *Querandis,* et sous celui de *Puelches.* Cette nation, moins farouche que ses voisines, fait un commerce d'échange avec les Européens.

Les autres peuplades qui errent sur le sol des républiques argentines, ne semblent être que des variétés des races principales que nous avons mentionnées. Elles sont confondues sous des noms divers, empruntés la plupart à des arbres, des fleuves ou des montagnes. Nous nous bornerons à mentionner les *Aucas,* les *Chiriguanes,* les *Chanas,* les *Tupys,* les *Lules,* les *Enimagos,* les *Chiquitos* et les *Italines.*

Lorsque ces Indiens, décimés par la guerre et refoulés dans des solitudes où la subsistance devient trop précaire, sont réduits à demander grâce et asile aux colonies européennes, on leur concède des terres à cultiver sous la condition d'une redevance en nature; ce sont ces établissements qui sont connus sous le nom de *Réductions*.

Langage. — Le langage de ces peuples est guttural, glapissant et presque impossible à rendre par nos lettres. Les idiomes varient à l'infini, puisque dans la seule province du Paraguay on en compte plus de cinquante; mais tous se ressemblent en un point essentiel, la profusion des métaphores. L'Indien, même dans ses rapports de famille, ne parle que par allusion, par syllepse, allégorie, périphrase ou hyperbole, et ce n'est pas pour les peuples policés le moindre sujet d'étonnement que cette richesse de figures oratoires propre aux aborigènes de l'Amérique.

Longévité. — On a cité, en parlant de ces Indiens, qui ne connaissent pas leur âge, de nom-

breux exemples d'une longévité extraordinaire; mais ils ne reposent sur rien de certain. On a vu, dit-on, des hommes de cent à cent vingt ans monter à cheval, aller à la chasse et même à la guerre. Il est difficile de croire à de pareils phénomènes chez des nations que les guerres, le climat et leurs propres mœurs environnent incessamment de tant de causes de destruction. Il semble plus raisonnable d'entrevoir, au milieu des faits que nous venons d'esquisser, une amélioration dans la vie sauvage, plutôt qu'une marche décisive vers la civilisation. Les Indiens sont depuis si longtemps stationnaires, et ont résisté avec tant d'opiniâtreté à toutes les tentatives par lesquelles l'Europe a voulu les élever à son niveau, qu'on serait tenté d'en conclure qu'ils ont fait tous les progrès dont ils sont susceptibles. Refoulés dans leurs forêts par les empiétements progressifs des nations policées, un jour leur race disparaîtra de la surface du globe, et leurs derniers rejetons, mêlés aux espèces étrangères, vivront dans les pampas de l'Amérique, comme les Tatars dans les steppes de la Russie; nomades, bons cavaliers et

braves soldats, dormant sous des tentes, vêtus d'habits adaptés au climat et à la localité, tributaires et alliés, mais jamais sujets de leurs voisins.

A côté des populations indigènes dont nous venons d'esquisser les traits, le bassin de la Plata renferme une population composée d'éléments hétérogènes, et qui n'y existe que depuis la conquête. Ce sont : 1° les *créoles*, descendants de race pure des Européens qui vinrent à diverses époques s'établir dans le pays; 2° les *mulâtres*, issus d'un blanc et d'une négresse, et qui forment à peu près la cinquième partie de la population; 3° les *métis*, provenant du blanc et de l'indigène américain; 4° les *zambi*, du nègre et de l'Indien.

Je ne dirai rien ici sur les mœurs et les usages de cette population coloniale, parce que le récit de mon voyage amènera des détails suffisants à ce sujet. Seulement je ferai dès à présent observer, d'une manière générale, qu'on retrouve dans cette partie de la population le caractère espagnol, exagéré en certaines localités par l'ardeur du climat, altéré en d'autres lieux par la rareté des

communications, et partout soumis à l'influence du croisement des races, à celle de la privation de certains objets d'art ou de luxe, à celle enfin d'une existence que la terre et le ciel sembleraient inviter à l'indolence et au bonheur, mais qui est sans cesse troublée par le voisinage des animaux malfaisants, par les incursions des Indiens, par la politique de l'Europe, et depuis cinquante ans par les révolutions et les guerres civiles.

Enfin il est une classe d'hommes que nous aurons plus d'une occasion de signaler; c'est celle des *Gauchos* et celle des *Péons* ou pâtres des plaines. Si les Indiens offrent le triste spectacle d'une race sauvage qui n'a pu entrer dans les voies de la civilisation, les Gauchos, et les Péons surtout, présentent celui, non moins déplorable, d'une race jadis civilisée, que le temps et la solitude ont rapprochée de l'état sauvage.

APERÇU HISTORIQUE. — Découvert en 1515 par Dias de Solis, soumis à la domination espagnole, le bassin de la Plata dépendit du Pérou jus-

qu'en 1778, époque à laquelle il fut érigé en vice-royauté, avec Buenos-Ayres pour capitale.

En 1777, un édit du roi d'Espagne accorda la liberté du commerce à la vice-royauté de Buenos-Ayres avec la mère patrie. Cet édit profita aux sujets et aux navires marchands de la France, assimilés aux nationaux dans toutes les possessions espagnoles, en vertu du traité de 1761, connu sous le nom de *Pacte de famille*. C'est là le point de départ de l'influence que la France devait acquérir plus tard dans cette partie de l'Amérique, influence basée sur des affinités de langue, de race et de religion, sur d'anciennes habitudes et sur des relations d'intérêt et d'amitié. Tels étaient les avantages du traité de 1761, chef-d'œuvre de la politique du duc de Choiseul, que la France républicaine, toute teinte encore du sang de Louis XVI, n'eut rien de plus pressé que de renouveler, par les traités de Bâle et de Saint-Ildefonse, les stipulations du pacte qui avait réuni toutes les branches de la maison de Bourbon.

L'empereur Napoléon Ier suivit la même marche dans ses relations avec l'Espagne; mais sa poli-

tique fut fatale à cette monarchie en l'entraînant dans l'orbite de sa toute-puissance. Pendant que les idées de la révolution française pénétraient avec l'alliance de la France dans les colonies espagnoles, l'Angleterre cherchait, en y soufflant de son côté des ferments de révolte, à se venger de cette alliance et de la perte de ses propres possessions de l'Amérique du Nord, consommée jadis par l'union des deux cours de Versailles et de Madrid.

Les événements qui devaient amener la séparation de l'Amérique espagnole et de la mère patrie, suspendus par la pacification passagère d'Amiens (1801), ne tardèrent pas à reprendre leur cours; la guerre de 1804 et l'invasion de l'Espagne en 1808 achevèrent de la précipiter (1). Le 21 octobre 1805, la marine espagnole partagea à Trafalgar le désastre de la marine française, et, au mois de juin 1806, une escadre anglaise, commandée par l'amiral Popham et portant douze cents hommes de troupes de débarquement aux

(1) A. de Brossard, *Considérations historiques et politiques sur les républiques de la Plata.*

ordres de sir William, depuis lord Beresford, se présenta dans la Plata.

La ville de Buenos-Ayres, contre laquelle se tournèrent immédiatement les efforts de l'expédition anglaise, était hors d'état de lui opposer une résistance sérieuse. De mémoire d'homme, Buenos-Ayres n'avait vu la fumée d'un camp européen, et ses habitants ne connaissaient de la guerre que le brigandage des Indiens; aussi l'apparition des Anglais produisit-elle une profonde impression de terreur et de découragement. Le vice-roi, marquis de Sobremonte, se montra faible et indécis. Beresford, débarqué sur la plage de Quilmes, à quelque distance au sud de Buenos-Ayres, se logea sans coup férir dans le fort, et de ce point dicta ses conditions au vice-roi et à la ville, qui capitula sans plus de résistance.

Mais ce succès des Anglais n'était que passager. Le premier moment de surprise passé, l'orgueil et la haine de toute domination étrangère, sentiment naturel à tous les hommes de race espagnole, reprirent le dessus. Un Français, M. Liniers de Bremont, contre-amiral au service d'Espagne, sortit

de Montevideo, se mit à la tête des milices du pays, bloqua la ville, et attaqua Beresford sur plusieurs points avec tant d'audace et de résolution, que ce général, resserré dans le fort, dut se résoudre à capituler.

L'amiral Popham ne se tint pas pour battu. Le 28 octobre, il bombarda sans succès Montevideo; mais douze mille hommes de troupes anglaises ne tardèrent pas à arriver pour venger l'échec de Beresford. Cette fois leurs efforts se portèrent sur la rive gauche de la Plata, où ils avaient derrière eux les Portugais du Brésil, leurs alliés. Ils attaquèrent d'abord Maldonado avec beaucoup de résolution, et enlevèrent cette place malgré une vive résistance. De là, ils se portèrent sur Montevideo. Après avoir repoussé plusieurs sorties de la garnison, les Anglais, dans une dernière action (3 février 1807), abordèrent avec impétuosité le front de la place et la citadelle. Montevideo, emportée d'assaut, tomba en leur pouvoir. La valeur française le disputa encore dans cette occasion à l'intrépidité britannique. Un ancien corsaire français, le colonel Mordell, avait formé un corps franc,

composé de ceux de ses compatriotes établis dans la Plata qui étaient en état de porter les armes. Il avait puissamment contribué à la défense de la place; il périt sur la brèche.

Au mois de juillet de la même année, les Anglais, encouragés par ces premiers succès, et grossis des renforts que leur avait amenés le général Crawford, dirigèrent de nouveau leurs efforts contre Buenos-Ayres. Liniers, auquel le choix public, confirmé par la cour de Madrid, avait décerné la vice-royauté à la place du marquis de Sobremonte, y commandait encore. Les Anglais, ayant à leur tête le général Whitelock, attaquèrent encore Buenos-Ayres par le sud. Cette première attaque, bien que couronnée de succès, leur coûta beaucoup de monde; mais le combat devint encore plus meurtrier lorsqu'ils se furent engagés dans les rues fangeuses de Buenos-Ayres, que les habitants avaient hérissées de travaux et de barricades. Les Espagnols, retranchés derrière les haies de cactus qui bordent les enclos, ou bien embusqués sur les terrasses de leurs maisons, faisaient pleuvoir à chaque pas la mort sur les Anglais. Ceux-

ci, après une marche de plus d'une lieue et de plusieurs heures sous un feu continuel, gagnèrent enfin l'extrémité opposée de la ville. Mais, épuisés par une lutte aussi acharnée, décimés par ce combat sanglant, il ne leur resta plus qu'à se barricader dans le couvent de Santo-Domingo et dans l'amphithéâtre du Retiro, où, dès le soir même, leur chef fut obligé de signer la capitulation qui remettait aux mains des Espagnols toutes les places qu'ils avaient perdues dans la Plata.

Liniers avait une seconde fois conservé à l'Espagne, mais pour bien peu de temps, cette riche colonie; ce triomphe, en exaltant le courage des Portenos (nom que l'on donne aux habitants de Buenos-Ayres, à cause de l'importance de leur port), devait les rendre plus jaloux de leur indépendance (1). Ils ne tardèrent pas à la proclamer.

(1) On verra dans le récit de ce voyage que le souvenir de cette journée se conserve vivant dans la population de Buenos-Ayres, qui montre avec orgueil les traces des boulets et des balles sur la façade de Santo-Domingo, et les drapeaux anglais appendus aux voûtes de leur cathédrale.

La nouvelle des événements d'Aranjuez, où l'héritier du trône força son vieux père à en descendre pour lui céder la place; l'apparition des troupes françaises en Espagne, tous ces symptômes précurseurs de la dissolution d'une grande monarchie, avaient produit une vive impression en Amérique. Les Hispano-Américains y avaient vu, dans une perspective prochaine, tout au moins la chute du système que la métropole faisait peser sur eux, en entravant, malgré des progrès réels, leur commerce et leur industrie, et en leur refusant toute participation aux honneurs et aux emplois publics de quelque importance. Froissés dans leur amour-propre plus encore peut-être que dans leurs intérêts, ils attendaient avec impatience l'occasion d'effacer l'injure de ces restrictions et de ces distinctions importunes. La double défaite des Anglais leur avait donné le sentiment de leur valeur; et ce sentiment avait été bientôt porté jusqu'à l'exagération chez un peuple doué d'une imagination vive, et dans les veines duquel l'orgueil coule avec le sang.

La philosophie du XVIIIe siècle, certaines idées

confuses de libertés politiques, de constitution, s'étaient infiltrées, avec l'alliance de la France, dans un pays jusqu'alors étranger à toute représentation nationale, à toute action de la tribune ou de la presse. Ces idées avaient été nourries par les relations que le cabinet de Madrid avait pris soin de nouer lui-même entre les Américains du Nord et ses sujets du Rio-de-la-Plata, et de toutes ses autres possessions transatlantiques. Pendant la guerre de 1796, en effet, ce cabinet, pour éviter la ruine complète de ses colonies, avait favorisé un commerce de contrebande sur une très-grande échelle entre ses possessions d'Amérique et les États-Unis, le seul État qui fût alors également en paix avec toutes les puissances belligérantes, l'Espagne, la France et l'Angleterre. Commercialement cela pouvait être habile; politiquement ce fut une très-grande faute. Il n'y eut dès lors pas un Hispano-Américain, doué de quelque audace et de quelque ambition, qui, dans ses songes de gloire et de célébrité, n'entrevît le rôle de Washington (1).

(1) A. de Brossard, *Considérations historiques et politiques sur les républiques de la Plata.*

Tandis que ces pensées fermentaient surtout dans l'esprit des habitants des villes, plus sensibles aux influences du dehors, et, en raison de leurs richesses, plus accessibles à l'ambition, le contre-coup se faisait aussi sentir chez les habitants de la campagne, principalement chez les Gauchos, moins immédiatement soumis au joug de l'autorité et d'autant plus disposés à le secouer.

Sur ces entrefaites arriva, dès le mois d'août 1808, la nouvelle des événements de Bayonne, c'est-à-dire la renonciation de Charles IV à la couronne d'Espagne et des Indes, la translation de ses droits à l'empereur Napoléon Ier, et l'abdication forcée de Ferdinand. Le 13 août, un envoyé de Joseph Bonaparte se présenta pour réclamer l'obéissance à un nouveau roi, en l'honneur duquel les étendards venaient d'être levés à Madrid, pour Castille et pour Léon, suivant l'ancienne coutume de ces royaumes. L'opinion publique ne vit dans les transactions de Bayonne qu'une usurpation; l'orgueil national se révolta contre un souverain imposé par la force. L'envoyé de Joseph fut repoussé. Le 21 août, Ferdinand VII fut proclamé

avec enthousiasme, malgré Liniers, qui, Français d'origine et de cœur, inclinant naturellement vers sa patrie et vers le chef illustre qui en faisait la gloire, eût volontiers proclamé Joseph.

Bientôt après la junte de Séville, qui avait pris le gouvernement de la monarchie espagnole au nom de Ferdinand VII, captif à Valençay, envoya à Buenos-Ayres un nouveau vice-roi, don Balthasar de Cisneros. Celui-ci apportait à Liniers le titre de comte de Buenos-Ayres, et l'assignation d'une rente annuelle de cent mille réaux, mais en même temps l'ordre de quitter l'Amérique et de se retirer en Europe. Liniers refusa d'obéir; il se retira à Mendoza, où il ne tarda pas à être rejoint par d'illustres proscrits: Gutierrez de la Concha, l'évêque de Cordova, don Joachim Moreno et quelques autres.

Le nouveau vice-roi était d'un esprit faible et irrésolu. Il s'effraya de l'esprit d'indépendance qui se manifestait chaque jour dans les populations soumises à son autorité. En effet, les Hispano-Américains se demandaient quel besoin ils avaient de demeurer, à l'égard de la Péninsule, dans une

servile dépendance. Et d'ailleurs cette vieille Espagne, déchue de son rang, n'était-elle pas en ce moment hors d'état de se gouverner elle-même? Comment supporter l'idée de reconnaître la suprématie d'un pays qui n'obéissait plus à ses propres lois, et qui subissait le joug de l'étranger? Et cependant, malgré son abaissement, l'Espagne conservait la prétention de ne conférer les postes les plus importants des colonies qu'à des hommes nés dans ses provinces d'Europe, comme si l'Amérique ne renfermait pas une foule d'hommes plus capables de l'administrer qu'un Cisneros et ses pareils!

Il suffisait de quelques hommes résolus pour transformer ces idées en faits. C'est ce qui arriva. Quelques citoyens formèrent le projet d'une révolution, dont l'indépendance de leur pays devait être le but. A leur tête figuraient Juan-José Castéli et Manuel Belgrano. Le 14 mai 1810, les conjurés font répandre les bruits les plus alarmants sur la situation de l'Espagne, et insinuent au peuple qu'il est désormais ridicule d'obéir à un vice-roi dont le mandat vient d'un pouvoir qui n'existe plus.

Cisneros, ne pouvant se faire illusion sur les dispositions de l'opinion, et n'attendant aucun secours de la junte de Séville, alors renfermée dans l'île de Léon, convoqua les notables de Buenos-Ayres pour aviser à ce qu'il conviendrait de faire dans cette circonstance. Cette assemblée, composée de six cents citoyens, se réunit dans le local consacré aux séances du *cabildo*, ou municipalité de Buenos-Ayres, et prit elle-même le nom de *cabildo abierto*.

Après six jours de délibérations plus ou moins tumultueuses, le cabildo proclama le droit du peuple de Buenos-Ayres à se gouverner lui-même au nom de Ferdinand VII, et en même temps il nomma une junte composée de neuf personnes, toutes nées dans le pays, pour exercer les fonctions gouvernementales jusqu'au moment où les provinces auraient envoyé leurs députés pour former un congrès général. Alors Cisneros se détermina à abdiquer la vice-royauté. Il était le dernier des trente gouverneurs et des treize vice-rois qui, au nom des rois catholiques, avaient commandé à Buenos-Ayres depuis 1618.

Le nouveau pouvoir signala son avénement par un acte qui excita un vif enthousiasme, c'était un décret qui abolissait la cour des comptes, le traitement de vice-roi et les droits sur le tabac. Le second acte de la junte fut d'envoyer une force imposante à Cordova, où Liniers était parvenu à réunir un corps de deux mille hommes et à proclamer le roi Joseph. A l'approche des Buenos-Ayriens l'armée de Liniers se débanda; lui-même et tous les autres chefs tombèrent entre les mains de leurs ennemis. En apprenant cette heureuse issue d'une campagne exempte de périls, la junte voulut frapper un coup d'État pour intimider les partisans de Liniers et ôter à celui-ci tout espoir. Elle craignait d'ailleurs que le souvenir des éminents services rendus par Liniers ne portât le peuple à s'apitoyer sur le sort de l'illustre prisonnier. Juan-José Castéli reçut, en conséquence, l'ordre de se rendre au-devant des captifs que l'on amenait alors à Buenos-Ayres. Il les rencontra près du mont Papagallo, et les fit mettre à mort sans forme de procès. L'évêque de Cordova fut seul épargné, non par respect pour son caractère, mais pour ne

pas irriter le peuple. Ce furent les premières victimes des guerres civiles qui depuis lors n'ont presque jamais cessé d'inonder de sang ce malheureux pays.

Le vice-roi du Pérou voulut tenter de faire rentrer les indépendants sous l'obéissance absolue de l'Espagne. Il envoya contre eux un petit corps d'armée, qui fut battu, le 7 novembre, à Suipacha. Les chefs de cette expédition subirent le sort de Liniers et de ses compagnons, et furent fusillés sur le champ de bataille. Le vice-roi fit alors demander une trêve, que la junte voulut bien lui accorder.

Le Paraguay, seul des autres provinces de la Plata, n'avait pris aucune part au mouvement des Buenos-Ayriens. Tranquille sous l'administration paternelle de don Bernard de Velasco son gouverneur, il ne montrait aucune sympathie pour la cause de l'indépendance. La junte de Buenos-Ayres envoya contre cette province un corps de troupes pour la réduire à l'obéissance; mais les Paraguays battirent les Buenos-Ayriens dès la première rencontre. Enflés d'orgueil par cette victoire,

ils conçurent à leur tour des idées d'indépendance et de liberté; seulement, au lieu de se réunir aux provinces voisines, ils résolurent de former un État indépendant même de la monarchie de Ferdinand VII, au nom duquel jusque-là la junte de Buenos-Ayres était censée gouverner. Au commencement de 1811, une junte d'État fut formée, et composée d'un président, de deux assesseurs et d'un secrétaire ayant voix délibérative. Ce dernier emploi fut confié au docteur Francia, membre du cabildo ou municipalité de l'Assomption. Nous n'entrerons pas ici dans de plus longs détails sur le Paraguay, nous réservant d'en parler plus au long dans le cours de ce voyage.

Au mois de décembre 1810, toutes les provinces du Rio-de-la-Plata se créèrent chacune une junte particulière qui envoya des députés à la junte centrale, ou du gouvernement, résidant à Buenos-Ayres. La création des juntes provinciales fut un nouveau pas vers le démembrement de l'ancienne vice-royauté, et elle n'était qu'une préparation au dénoûment prévu de l'insurrection.

Dans un premier moment de condescendance,

les Cortès extraordinaires, réunies à Cadix le 20 septembre 1810, avaient admis en principe, par une déclaration du mois d'octobre suivant, l'égalité civile et politique de tous les Hispano-Américains, et leur droit d'être représentés aux Cortès ordinaires, comme les Espagnols d'Europe, par un député sur cinquante mille âmes. Mais les Cortès de Cadix ne tardèrent pas à s'apercevoir que ce mode donnerait aux représentants de l'Amérique espagnole une influence numérique trop marquée, et la constitution du 18 mars 1812 décida qu'aucun métis, à quelque degré que ce fût, ne pourrait être électeur ni éligible, représenté ni représentant. Cette disposition de la loi fondamentale fut particulièrement odieuse aux habitants des provinces de la Plata; car elle équivalait, d'après ce que nous avons dit sur les éléments de la population de ces contrées, à une véritable interdiction des droits politiques pour la presque totalité des colons. Cette règle tracée par la constitution ne fit donc qu'élargir entre la mère patrie et ses colonies la scission que la politique imprudente de Ferdinand VII ne tarda pas à rendre irréparable.

A peine rétabli sur son trône par suite des événements de 1814 et de la chute de Napoléon, Ferdinand publia (juin 1814) une proclamation par laquelle il ordonnait à tous ses sujets d'Amérique de mettre bas les armes, et de rentrer purement et simplement sous son autorité absolue, comme par le passé. Alors commença dans toute l'Amérique espagnole cette guerre de l'indépendance dont le récit ne saurait entrer dans notre plan. Nous dirons seulement que les provinces de la Plata furent les premières à repousser les troupes royales envoyées pour les reconquérir, et que l'armée buenos-ayrienne franchit les Andes et contribua à l'indépendance du Chili et du Pérou. Nous n'entrerons pas davantage dans des détails sur les actes des divers gouvernements, tous frappés d'instabilité, qui se sont succédé dans les provinces de la Plata jusqu'au jour de la déclaration de leur indépendance. Cette déclaration fut prononcée solennellement, le 9 juillet 1816, à San-Miguel de Tucuman, dans le congrès composé des députés de toutes les provinces, convoqué en cette ville au mois de mars précédent. Par cet acte, les

anciennes provinces de l'ex-vice-royauté de Buenos-Ayres étaient constituées en nations libres, et indépendantes de l'autorité de la métropole et du roi d'Espagne. Mais la déclaration d'indépendance fut loin d'amener la paix au dehors et au dedans. Tandis que les hostilités continuaient avec l'Espagne, l'ambition des chefs et les partis divisaient la nouvelle république; nous disons république, car cette dénomination gouvernementale fut généralement adoptée. Mais quelle forme devait-on donner à cette république? Question qui divisa aussitôt les esprits, et forma deux grands partis, les *unitaires* et les *fédéraux*.

Buenos-Ayres, avec ses quatre-vingt mille habitants, leurs richesses, la supériorité relative de leurs lumières, avec sa position privilégiée comme unique débouché de la rive droite de la Plata, et comme lien de ses relations avec l'Europe, Buenos-Ayres se crut naturellement appelé à exercer sur les autres villes bien moins importantes des provinces argentines, et sur la population des campagnes, la suprématie qu'Athènes avait exercée sur la Grèce, dans des circonstances à peu près

analogues. Ses citoyens visèrent à établir un seul gouvernement armé d'un pouvoir direct sur toute l'étendue de la nouvelle république. Les hommes qui auraient désiré le maintien de la monarchie, tous ceux qui étaient partisans d'un pouvoir concentré et fort, soit qu'ils ne voulussent que l'autorité d'une assemblée unique, comme était celle de la république française, soit qu'ils eussent en vue les États-Unis de l'Amérique du Nord avec leur suprême magistrature et leur congrès général, se rallièrent au parti qui de son but et de ses tendances fut appelé *unitaire*. Les San-Martin, les Puyrredon, les Rivadavia, les Paz, les Lavalle, les Aguerre, les Varela en furent à diverses époques les représentants les plus illustres. Ils comptaient parmi eux plusieurs hommes d'épée renommés, mais encore plus de savants, d'orateurs et de gens de lettres.

De l'autre côté l'on vit tous les chefs de guerre à demi sauvages, qui avaient pris une part plus ou moins active aux troubles dont le pays était agité depuis plusieurs années, tous les hommes qui, dans les chefs-lieux de provinces, s'étaient

acquis une influence personnelle, tous ceux des *estancieros* (cultivateurs) qui exploitaient eux-mêmes leurs domaines. Ils se grossirent de quelques transfuges des rangs opposés et du cortége obligé des adorateurs-nés du pouvoir, qui acceptent avec enthousiasme le parti le plus fort. Les Balcarce, les Viamont, les Lopez, les Quiroga, les Dorrego, les Anchorena et les Rosas furent les coryphées de ce parti, qui, pour donner une large satisfaction aux intérêts locaux et aux ambitions particulières, voulait des États indépendants, unis seulement par un lien commun d'alliance contre le dehors, et qui fût par ce motif qualifié de *fédéral.*

Le tableau que présentent depuis cette époque les provinces insurgées est un des plus tristes qui puissent être offerts comme exemple à la sagesse des gouvernements et au bon sens des peuples. Les hommes du pouvoir cherchaient à se détruire les uns les autres, au grand préjudice de la tranquillité publique; les soldats avaient rompu les liens de la subordination, et c'était par caprice qu'ils acceptaient ou refusaient leurs officiers;

quelques-uns, tels que le féroce Artigas, combattaient pour leur propre compte, les Portugais pour l'agrandissement du Brésil, les Montevidéens pour avoir la vie sauve, et les Buenos-Ayriens pour avoir la prépondérance sur les provinces unies; et, dans ce conflit de toutes les passions, chacun prenait parti selon son cœur ou selon son intérêt.

En 1819, le gouvernement des États-Unis de l'Amérique septentrionale ayant envoyé des commissaires dans les provinces du Rio-de-la-Plata pour nouer des relations commerciales, et offrir sa médiation aux différents partis, cet événement rendit quelque courage aux bons citoyens, qui aspiraient à redonner la paix à leur malheureuse patrie. Sous l'influence des envoyés de Washington, les diverses provinces, au nombre de vingt, formèrent une confédération, dite des États-Unis de la Plata. Mais la constitution qui fut promulguée à cette occasion n'eut qu'une existence éphémère, et l'anarchie, qui depuis dix ans ruinait ces provinces, ne fit qu'augmenter. Les fédéralistes et les unitaires entrèrent en lutte, et lorsque, après des succès variés, un congrès eut essayé de donner en

1826 une constitution unitaire au pays, la plupart des provinces se soulevèrent. Les unitaires furent vaincus, principalement par le fameux Rosas, qui arma contre eux les Gauchos, et la confédération se trouva ainsi dissoute. Les provinces du nord-ouest se réunirent en 1827 à la Bolivie. Le *Banda-Oriental,* ou l'État d'Uruguay, se constitua, en 1829, en république indépendante, et c'est là que se réfugia le parti unitaire. L'État de Buenos-Ayres, qui, après le triomphe de Rosas, l'avait pris pour capitaine général, conclut des traités successifs avec les autres États pour essayer de renouer en partie le lien fédératif, et de ces traités il résulta : l'indépendance complète de chacune des provinces; leur alliance offensive et défensive contre une invasion étrangère; la délégation au capitaine général de Buenos-Ayres, à Rosas, de la direction des affaires extérieures de toutes les provinces; la réunion d'un congrès qui devait régler les questions fédérales et constituer la république Argentine. Ce congrès ne fut jamais réuni; la fédération n'existe donc pas en réalité; mais Rosas sut pendant vingt-deux ans rendre durable ce provisoire,

gouverner ce pays ingouvernable, et augmenter successivement son pouvoir, qui devint absolu et despotique. Sa dictature ne fut d'ailleurs qu'une longue et sanglante lutte, tantôt avec le Paraguay, tantôt avec le Chili, la Bolivie, le Brésil, pour des questions de territoire; tantôt avec la France, qui voulait faire ouvrir la Plata au commerce européen; tantôt avec l'Uruguay, province protégée par la France, et d'où partaient des attaques continuelles contre Rosas. Enfin, en 1852, le dictateur, ayant été vaincu par les Brésiliens et la république de l'Uruguay, s'enfuit de Buenos-Ayres sur un navire anglais, et vint chercher un refuge à Cork en Irlande. Nous aurons occasion, dans le cours de notre récit, de revenir sur ce personnage, une de nos plus grandes célébrités contemporaines, et nous pourrons donner à nos lecteurs sur sa vie, son caractère et son gouvernement, des détails qui ne manqueront pas de les intéresser.

Division politique. — La chute de Rosas amena d'abord la séparation complète de l'État de Buenos-Ayres d'avec la Confédération Argentine; mais,

depuis novembre 1859, Buenos-Ayres s'est enfin ralliée à l'unité nationale, de sorte que le bassin de la Plata se trouve divisé aujourd'hui en trois républiques : 1° la Confédération Argentine, composée de quatorze provinces et dont le chef-lieu fédéral est *Parana* ou *Bajada*; 2° l'Uruguay; 3° le Paraguay.

La Confédération Argentine a une superficie qui représente plus de quatre fois l'étendue de la France. Les quatorze provinces qui la composent sont :

1° La province de *Buenos-Ayres*. — Buenos-Ayres, livrée d'abord à elle-même, n'était plus, il est vrai, qu'un petit État, qu'une sentinelle impuissante placée à l'entrée du Rio-de-la-Plata; mais sa situation même lui donnait une importance propre qui grandira par son union avec la Confédération. C'est dans cette ville, qui aux yeux de l'Europe personnifie le pays tout entier, que vient se concentrer la majeure partie du commerce étranger; et les douanes, qui en Amérique constituent à peu près toutes les ressources financières

des États, lui assurent des revenus considérables. Sa population est aujourd'hui de plus de cent vingt mille âmes.

2° La province de *Mendoza*, sur le versant oriental des Andes. — Elle est fertile en céréales, en fruits et en bestiaux. C'est par cette province que passent les deux routes qui conduisent de Buenos-Ayres à Santiago, capitale du Chili. Son chef-lieu, *Mendoza*, est une ville grande, propre, bien bâtie, ayant une population de douze mille âmes.

3° La province de *San-Juan*, chef-lieu *San-Juan-de-la-Frontera*, présente à peu près les mêmes caractères que la précédente.

4° La province de *San-Luız*, interposée entre Mendoza et Cordova, occupe une des parties les moins connues de l'Amérique. Elle est traversée par de petits cours d'eau qui se perdent dans des lagunes.

5° La province de *Rioja*, située, comme celle de San-Juan, sur le versant des Andes Chiliennes, est divisée par deux contre-forts de ces montagnes en trois grandes vallées parallèles, *Guandacol*, *Fan-*

catina et *Arauca;* au sud et à l'est s'étendent les *Llanos* ou *pampas.*

6° La province de *Catamarca* est en grande partie formée par une longue vallée inclinée au sud-est, qui s'étend entre deux branches des Andes, et renferme plusieurs rivières qui se perdent dans des lacs. Son territoire fournit du coton en abondance.

7° Au nord-est de la province de Catamarca s'étend le *Tucuman*, une des plus riches et des plus fertiles provinces de la Confédération.

8° et 9° Les provinces de *Salta* et de *Jujuy,* les plus septentrionales de la Confédération, sont adossées à d'importants rameaux de la Cordillière des Andes. Elles renferment des vallées fraîches et fertiles, qui étalent une belle végétation. On y trouve de belles forêts et d'excellents pâturages, où paissent des troupeaux de chevaux, de mulets, de moutons et de vigognes, dont les habitants font un très-grand commerce avec le haut Pérou.

10° La province de *Santiago,* située au sud du Tucuman, est traversée par le Rio-Dolce et le Rio-Salado, et bordée à l'ouest par les vastes déserts

salés qui s'étendent entre les provinces de Catamarca, Rioja et Cordova. On y trouve des bois précieux, des céréales, du miel, des dépôts de salpêtre, et quelques fabriques de tissus de laines. Il y a aussi de nombreux troupeaux.

11° La province de *Santa-Fé,* qui s'étend sur la rive droite du Rio-Salado, possède de nombreux troupeaux, qui forment à peu près la seule richesse de ses habitants. *Santa-Fé,* la capitale, est une petite ville de quatre mille âmes, avantageusement située sur la rive droite du Parana, à proximité de la rive gauche du Rio-Salado. Une autre ville de cette province est devenue bien plus importante depuis que Buenos-Ayres s'est séparée du reste de la Confédération; nous voulons parler de *Rosario,* qui, placée sur la rive droite du Parana, est aujourd'hui le point de transit et d'entrepôt du commerce de Montevideo et de Buenos-Ayres avec les provinces de l'intérieur. A peine la population s'élevait-elle avant cet événement à deux à trois mille âmes; en peu d'années elle a atteint le chiffre de douze à quinze mille.

12° La province de *Cordova,* placée entre celles

de Santa-Fé et de San-Luiz, a une population d'agriculteurs et de pasteurs disséminés dans les *estancias* ou grandes exploitations agricoles. *Cordova* ou Cordoue, sa capitale, est la résidence d'un évêque et une des principales villes de la Confédération.

Au nord de la province de Cordova et à l'est de celle de Tucuman s'étend, sur la rive droite du Rio-Paraguay jusqu'au Rio-Salado, le désert du *Grand-Chaco*, formant un immense territoire dont la possession est encore indivise entre la Confédération Argentine et la république du Paraguay. C'est un pays à peu près inconnu, légèrement accidenté à l'ouest, formant à l'est d'immenses plaines basses et marécageuses ou complétement inondées, au sud de vastes déserts sablonneux et salins; deux grands affluents du Paraguay, le Pilcomayo et le Vermejo, traversent cette région, où l'on trouve d'immenses forêts vierges, et dont les parties arrosées déploient une belle végétation. Elle est presque entièrement occupée par des tribus indigènes restées à l'état sauvage, et dont nous avons parlé plus haut.

13° La province de *Corrientes* est la plus importante de la Confédération Argentine; elle est comprise entre les deux grands cours d'eau Parana et Uruguay, depuis la rivière Guayquiraro, qui la sépare au sud de l'Entre-Rios, jusqu'aux limites du Brésil au nord-est. C'est un mélange de vastes prairies arrosées par de nombreuses rivières, de lacs et de terres inondées. Les bas-fonds qui se trouvent vers le nord et le nord-est forment deux grandes plaines basses, l'*Ibera* et la *Malhoga,* réunion d'un grand nombre de lacs entremêlés de forêts impénétrables. Le climat est assez sain, l'hiver doux, la température très-variable. La province est divisée en dix-neuf départements, administrés par des juges de paix assistés d'un conseil de cinq membres nommés par le peuple. La population se compose surtout de métis provenant du mélange des trois races espagnole, indienne et nègre. Les Européens, surtout les Français et les Italiens, y sont assez nombreux.

Le Corrientes était le principal siége des fameuses *Missions des Jésuites,* qui faisaient autrefois partie du Paraguay. Nous aurons occasion de

parler de ces missions dans le cours de notre voyage.

14° La province d'*Entre-Rios*, ainsi nommée à cause de sa situation entre le Parana et l'Uruguay, est fertilisée par de nombreux cours d'eau, entre autres le Rio-Gualeguay, affluent du Parana; de beaux pâturages, des terres arables, de belles forêts, seront des sources précieuses de produits lorsque le pays ne sera plus troublé par les guerres civiles. *Parana*, ville située sur la rive gauche du fleuve du même nom, est le chef-lieu de la province et le siége du gouvernement de la Confédération Argentine. Cette ville, fondée en 1730, s'appelle aussi *Bajada* (la Descente); sa population est de quinze mille âmes. Une colonie assez considérable de Français est établie à *Gualeguaychu*, sur l'Uruguay, et s'y livre à un commerce assez important de denrées et de productions du pays.

République de l'Uruguay ou république Orientale. — Cette république est bornée au nord par le Brésil; à l'est, par le territoire neutre compris entre la lagune de Mérins et l'océan Atlantique; au sud, par

cet océan et le Rio-de-la-Plata; à l'ouest, par le cours de l'Uruguay. Elle a environ six cents kilomètres de longueur sur cinq cents dans sa plus grande largeur. Sa population s'élevait en 1855 à cent quatre-vingt mille habitants, dont vingt mille Français.

L'Uruguay est coupée de nombreuses chaînes de montagnes, boisées et peu élevées, qui forment de larges et fertiles vallées, des plaines et des vallons délicieux, auxquels la nature de la végétation, la douceur et la salubrité du climat donnent un charme particulier. Ce pays a une heureuse position géographique : comme il est entouré par l'Océan, le Rio-de-la-Plata et l'Uruguay, il se trouve presque de toutes parts accessible à la navigation marchande.

Le climat est partout tempéré, l'air est doux et salutaire, l'humidité produite par les nombreuses rivières est combattue par l'action des vents et par le voisinage de l'Océan. Les productions végétales de l'Uruguay sont généralement les mêmes que celles des contrées méridionales de l'Europe; mais la culture des céréales est à peu près la seule

que l'on connaisse encore, et celle d'ailleurs qui convient le mieux à la nature du sol. La véritable richesse du pays consiste dans les bestiaux et les chevaux, qui sont innombrables, et se reproduisent avec une prodigieuse rapidité.

L'Uruguay faisait autrefois partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres, sous le nom de *Bande-Orientale*. En 1814, il s'affranchit de la domination espagnole; mais, en 1816, le Brésil s'en empara, et en fit une province sous le nom de *Cisplatine*, ce qui donnait à cet empire la possession de l'embouchure de la Plata. L'État de Buenos-Ayres, ou la république Argentine, se voyant menacé dans la jouissance exclusive de ce fleuve, fit la guerre au Brésil et parvint à s'emparer de la Bande-Orientale. Le Brésil la reprit et la constitua en État indépendant (1822), sous le nom de *république Cisplatine*. Enfin, en 1828, un traité conclu entre les deux États prétendants reconnut l'indépendance de la Bande-Orientale, qui prit dès lors le titre de *république de l'Uruguay*. Les troubles continuèrent dans cet État. Le président Oribe, qui était l'ami de Rosas, fut chassé du pouvoir, et son

successeur Rivera donna asile aux unitaires vaincus par Rosas. Celui-ci poussa Oribe à envahir la république de l'Uruguay, et à faire le siége de Montevideo, sa capitale. Ce siége dura dix ans; la ville fut délivrée en 1852 par les Brésiliens; Oribe fut vaincu, et sa défaite amena la chute de Rosas. Depuis cette époque l'Uruguay a recouvré sa complète indépendance, mais non pas encore sa tranquillité intérieure. Néanmoins, grâce à ses institutions qui favorisent l'immigration européenne, sa prospérité se développe assez rapidement, ainsi que la civilisation.

Le pouvoir exécutif, dans la constitution de l'Uruguay, est confié à un président élu pour quatre ans; le pouvoir législatif appartient à deux chambres élues pour six ans. L'État est divisé en neuf départements; chaque département est administré par un chef politique nommé par le président et assisté de juntes administratives chargées des intérêts du département. L'organisation de la justice est imitée de celle de France.

Les principales villes sont : *Montevideo,* la capitale, que nous rencontrerons dans notre voyage;

Colonia-del-Sacramento, ou simplement *Colonia*, à cent quarante kilomètres de Montevideo, et vis-à-vis de Buenos-Ayres, possède un port sur le Rio-de-la-Plata; et *Maldonado*, cité peu importante, avec un port peu spacieux et peu sûr, près de l'embouchure de la Plata. La préparation des cuirs, la salaison des viandes, les fontes de suif, les peaux de daim et de chinchilla constituent la plus grande partie de l'industrie et du commerce de cette république.

C'est sur le territoire de l'Uruguay qu'on trouve encore quelques restes de la puissante nation des Charruas, dont nous avons parlé plus haut. A peine les débris de cette nation forment-ils aujourd'hui une réunion de quinze cents individus.

République du Paraguay. — Le Paraguay a la forme d'un parallélogramme irrégulier, dont les limites naturelles sont indiquées à l'est et au sud par le Parana, à l'ouest par le Paraguay, au nord par le Rio-Blanco et le Rio-Yaguari. Il occupe une superficie d'environ deux cent mille kilomètres carrés, et sa population, d'un million deux cent

mille habitants, est très-disséminée, car les villes sont rares; mais la campagne est peuplée. Cette population se compose en grande majorité d'Indiens dits Guaranis, de métis, de mulâtres et d'un petit nombre de blancs.

Cette contrée peut être considérée comme une vaste plaine entrecoupée de lacs, de marais, de bois et de quelques petites chaînes de montagnes, dont les sommets les plus élevés vers le nord ne dépassent pas deux cents mètres. Pendant la saison des pluies, les rivières sortent de leur lit et répandent sur le terrain qu'elles envahissent un limon gras et fertile.

Le climat du Paraguay est très-chaud et sec; l'air y est sain. La température, qui est celle du Brésil, fait naître toutes les productions de la zone tropicale. La terre est surtout favorable au cotonnier, dont le produit deviendra probablement un jour la branche la plus importante de commerce. La canne à sucre est peu cultivée, mais elle est très-riche et sert principalement à la fabrication des spiritueux. Le maïs, le riz, le manioc, les légumineux, étant la principale nourriture des habi-

tants, forment les cultures les plus étendues; le tabac est le principal article d'échange : on en évalue la production annuelle à cinq à six millions de kilogrammes. On fait aussi un grand commerce de l'herbe ou du thé du Paraguay, dont nous avons donné plus haut la description et indiqué l'usage; mais la vente de la *yerba* est monopolisée par le gouvernement; il en est de même des bois, dont le pays pourrait faire un important commerce, et dont la sortie est frappée de droits tellement exorbitants, qu'ils équivalent à une prohibition. Ces bois, propres à la charpente, à la menuiserie et surtout à l'ébénisterie, pourrissent sur pied.

Histoire. — Le Paraguay, autrefois un des pays les plus sauvages de l'Amérique, fut civilisé, et en partie défriché et cultivé par les jésuites, qui y fondèrent, en 1610, des missions, le plus beau titre de gloire de cet ordre célèbre, et que l'humanité et la science doivent à jamais regretter. Ces établissements étaient des espèces de républiques chrétiennes, sous l'administration des jé-

suites et sous la protection du roi d'Espagne, dans lesquelles les Indiens anthropophages, brutes et misérables, furent changés en hommes et en chrétiens. Nous aurons occasion, dans ce voyage, de revenir sur cet intéressant sujet et d'en entretenir nos lecteurs d'une manière moins sommaire.

Ces missions ne firent que prospérer jusqu'à la destruction de l'ordre des jésuites, en 1763; alors elles passèrent sous la domination du roi d'Espagne et furent traitées comme les autres colonies; le Paraguay devint une des provinces de la vice-royauté de la Plata. En 1810, il s'insurgea; mais, au lieu de faire cause commune avec les autres provinces argentines, il resta isolé, comme nous l'avons dit, et tomba sous la domination du docteur Francia, despote habile et cruel, qui rétablit l'ordre matériel dans le pays, favorisa l'agriculture et l'élève du bétail, arrêta les incursions des Indiens, et interdit l'entrée du pays à tous les étrangers. Le Paraguay resta ainsi, pendant trente ans, ignoré de l'Europe; mais il échappa aux guerres civiles des États qui l'avoisinaient. Francia étant mort en 1840, quelques troubles agitèrent le pays; enfin,

un congrès ayant donné le pouvoir à un président nommé Lopez, celui-ci a continué le système de Francia, toutefois en ouvrant le pays au commerce étranger, et en faisant reconnaître son indépendance par les États voisins, et par ceux de l'Europe et de l'Amérique du Nord.

Les finances du Paraguay sont en meilleur état que celles de toutes les autres républiques de la Plata, ou même des anciennes colonies espagnoles sans exception. L'État tire ses revenus de la douane, du monopole de la yerba et des bois, de nombreuses estancias, etc. Il prélève aussi un droit sur le travail des Indiens, qui vivent en petites agglomérations comme du temps des jésuites, possèdent tout en commun et sont dirigés dans leurs travaux par des agents du gouvernement. On évalue ces revenus à plus de quatre millions. L'armée permanente ne se compose que de quelques compagnies qui veillent aux frontières, et d'une garde d'honneur du président; mais on dit que celui-ci peut, en temps de guerre, réunir vingt mille hommes, dont quinze mille cavaliers, tous braves et disciplinés. Le commerce extérieur n'a pris de déve-

loppement que depuis quelques années; il est concentré presque exclusivement à l'Assomption, ville principale et siége du gouvernement. En 1854, les opérations de ce commerce ont été évaluées à dix millions, présentant une balance à peu près égale entre les exportations et les importations. Il est à remarquer que le tiers des importations a été fourni par la France.

Tel est le résumé sommaire de l'histoire et de la situation actuelle des contrées comprises dans le bassin du Rio-de-la-Plata. S'il est déplorable de voir ces belles provinces ainsi désolées, il l'est davantage encore de songer que de semblables désastres se font sentir dans toutes les anciennes colonies espagnoles de ce vaste continent. Le Mexique, la Colombie, la Bolivie, le Pérou, le Chili, toutes ces petites républiques de l'Amérique centrale (Guatemala, Honduras, Salvador, Costa-Rica, Nicaragua) et celles plus au sud de Venezuela, Nouvelle-Grenade et Équateur, offrent le même spec-

tacle d'oppression et de résistance, de querelles diplomatiques, de luttes intérieures, de scènes sanglantes de guerre civile, de rivalités d'État à État, de progrès précaires et toujours à la merci de nouvelles commotions. Nulle part, cependant, la nature ne s'est montrée plus grande et plus sévère que dans cette Amérique du Sud, où à côté de tant de richesses elle a prodigué les jeux les plus variés de son inépuisable fécondité, les fleuves immenses, les montagnes gigantesques, une végétation puissante, des poisons à côté des plantes les plus salutaires, des déserts immenses et des mines inépuisables de métaux précieux. Sur aucun point du globe l'homme civilisé n'aurait eu un plus grand besoin de faire usage de cet esprit d'association, de cette fraternité qu'inspirent le christianisme et la morale de l'Évangile. Là, sur ce magnifique théâtre où l'avait conduit la main de Dieu, en présence de cette nature sublime et terrible, l'homme devait oublier les querelles de la vieille Europe, les antipathies de nation à nation, les jalousies de voisinage et les misérables intrigues de la politique. Mais il n'en a pas été ainsi, et les

convulsions dont nous n'avons tracé qu'une esquisse rapide ont produit un retentissement si prolongé, que rien ne fait encore présager le moment où l'on pourra dire que les bienfaits de la paix ont succédé aux calamités de la guerre, et que les détestables exploits des guerriers ont fait place enfin aux paisibles conquêtes de la civilisation.

MES VOYAGES

AVEC LE DOCTEUR PHILIPS

DANS LES RÉPUBLIQUES

DE

LA PLATA

« Les voyages ne sont plus, comme naguère, relégués dans le coin le plus obscur des bibliothèques, parmi les romans et les ouvrages de pure imagination; et, sans avoir cessé de fournir une distraction agréable à l'homme du monde qui ne veut que se délasser de ses plaisirs, la lecture en est demeurée un besoin pour l'homme grave qui cherche à se distraire de ses études...; d'où il suit que les voyages entrent réellement aujourd'hui dans le domaine de toutes les classes éclairées, et sont l'indispensable complément de toute éducation libérale. » ALC. D'ORBIGNY, *Voy. dans l'Amér. du Sud.*

CHAPITRE I

Ce que c'était que le docteur Philips. — Projet de voyage dans les républiques de la Plata. — Embarquement à bord d'un bâtiment anglais, *le West-Indian.* — Motifs de ce choix. — Les passagers. — Le capitaine Falstaff. — Arrivée dans les eaux de la Plata. — Effet produit sur les passagers par l'annonce de la terre.—Transports de joie. — Acclamations en l'honneur du capitaine. — Changement de vent. — Marche rétrograde. — Murmures contre le capitaine. — Le *pampero.* — Fin de la tempête. — Rentrée en rivière. — Mouillage devant le port de Montevideo. — Détails sur le pampero.

Quelques mois après la mort de mon père, je reçus la visite d'un de ses anciens amis, le doc-

teur Philips, qui arrivait d'une excursion en Perse et dans d'autres contrées de l'Orient. Après m'avoir adressé des compliments de condoléance sur la perte récente que j'avais faite, et m'avoir exprimé toute la douleur que lui causait à lui-même la mort de son meilleur ami, il me proposa tout à coup et sans transition de l'accompagner dans le nouveau voyage qu'il allait entreprendre; car je dois prévenir le lecteur que M. Philips était un voyageur intrépide, qui depuis quinze ans ne cessait de parcourir les diverses contrées du globe, et ne se reposait des fatigues d'un voyage terminé qu'en faisant les préparatifs d'un autre. « Ce sera, mon cher Armand, me dit-il, un puissant moyen de distraction pour vous, et de plus une occasion d'acquérir des connaissances et par conséquent des jouissances nouvelles dont vous n'avez pas même l'idée. J'espère que ce projet vous sourira; vous n'avez pas, je suppose, les goûts casaniers de votre père, que je n'ai jamais pu déterminer à faire avec moi une petite promenade en Asie ou en Amérique. »

Non certes, j'étais loin d'avoir les goûts casaniers; depuis longtemps j'éprouvais un vif désir de voyager; seulement divers obstacles s'y étaient

opposés jusque-là, et le principal était la crainte de contrarier mon père, qui m'eût vu avec chagrin m'éloigner de lui surtout dans les dernières années de sa vie. Mais maintenant j'étais libre, complétement libre, et je m'empressai de répondre à M. Philips que j'étais prêt à le suivre, après toutefois qu'il m'aurait fait connaître la contrée qu'il se proposait de visiter.

« C'est juste, répondit-il en souriant. Eh bien,

Je vous voiturerai, par mer, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant (1),

ainsi que son cher fils Télémaque; et si vous voulez faire comme celui-ci, je m'offre, autant que j'en suis capable, à vous servir de Mentor.

— Je n'en pourrais pas choisir un plus digne que l'homme qui fut le meilleur ami de mon père. Et vers quelle partie de l'Amérique dirigerons-nous nos pas?

— Vers l'Amérique du Sud; nous verrons Buenos-Ayres, nous traverserons les Pampas, et si

(1) La Fontaine, fable 3, liv. X.

nous en avons le temps, nous franchirons les Andes, et nous visiterons le Chili et le Pérou.

— Très-bien, répondis-je, ce voyage me sourit; et à quand le départ?

— Dans quinze jours nous nous mettrons en route pour l'Angleterre; puis nous nous embarquerons à Falmouth sur un navire qui va directement à Rio-de-la-Plata, sans relâcher nulle part en route. C'est un des motifs qui m'ont fait choisir ce navire, parce que je désire arriver le plus promptement possible à Buenos-Ayres, et que je connais ce bâtiment pour être un excellent marcheur. Un autre motif encore, c'est que son capitaine est une de mes anciennes connaissances, avec qui j'ai fait maintes traversées; quoique parfois un peu original, c'est au fond ce qu'on est convenu d'appeler un bon enfant. Vous auriez peut-être, ajouta-t-il, préféré naviguer sur un navire français; mais outre qu'il n'y en a point en ce moment en partance, ni au Havre, ni à Bordeaux, pour cette destination, ce qui aurait retardé indéfiniment notre voyage, une raison plus puissante encore me fait donner la préférence à un bâtiment anglais : c'est que dans ce moment-ci Buenos-Ayres est en guerre avec Montevideo, et que, dans ce conflit,

bien que nous soyons neutres comme les Anglais, ceux-ci savent mieux faire respecter leur pavillon, et qu'ils ont dans les eaux de la Plata des forces plus imposantes que les nôtres. Enfin une dernière considération, qui vous touche personnellement, c'est que, pendant les deux à trois mois que durera notre traversée, vous pourrez prendre l'habitude de la conversation anglaise, habitude qui vous manque tout à fait, quoique vous ayez fait une étude assez approfondie de cette langue.

— Mais, objectai-je, il me semblait que l'espagnol m'eût été plus nécessaire que l'anglais, car la langue castillane doit être dominante dans tous les pays que nous nous proposons de visiter.

— Sans doute; mais vous en savez assez pour être au bout d'un mois de séjour en état de la parler convenablement. L'usage de cette langue devient promptement familier à un Français qui a étudié le latin; il n'en est pas de même de l'anglais, et je tiens beaucoup aussi à vous voir le parler couramment, car c'est la langue la plus répandue sur tout le globe; et, comme nous ferons ensemble, je le pense, d'autres voyages que celui qui est actuellement en projet, il est indispensable que vous vous munissiez le plus tôt possible d'un

des instruments les plus nécessaires dans vos futures pérégrinations.

— Je ne demande pas mieux, répondis-je en souriant; mais j'aurai beau faire, je ne parviendrai jamais à manier cet instrument avec autant de perfection que vous. »

Effectivement M. Philips, quoique né et élevé en France, parlait l'anglais comme un habitant de Londres qui n'aurait jamais quitté cette ville. Ceci n'avait rien d'étonnant; son père, naturalisé Français et marié avec une Française, était né en Angleterre; de sorte que le fils avait été exercé dès son enfance à s'exprimer indifféremment dans l'un ou l'autre idiome, et était parvenu à les parler tous deux avec une égale pureté. J'ajouterai que quoiqu'il conservât un sincère attachement pour le pays de ses ancêtres paternels, la France était à ses yeux sa véritable patrie, et qu'il avait pour elle une affection toute filiale. Du reste, il tenait de sa double origine, d'une part l'énergie et la ténacité de la race anglo-saxonne, de l'autre tout l'entrain, toute la vivacité française.

Une fois nos arrangements pris, nos préparatifs furent bientôt faits, et le vingtième jour après celui où s'était tenue la conversation que je viens de

rapporter, nous quittions le port de Falmouth à bord du trois-mâts *le West-Indian*, et nous faisions voile pour l'Amérique du Sud. Nous étions vingt-cinq passagers, tous Anglais, à l'exception du docteur Philips et de moi; et je pourrais dire de moi seul, car le docteur, une fois à bord, ne prononça plus un mot de français, même quand nous nous trouvions tête à tête, affectant d'un air goguenard de ne pas me comprendre si parfois je m'avisais de lui adresser la parole en français. Force me fut donc de m'habituer à parler anglais, et je fis en peu de temps dans la prononciation de cette langue des progrès qui me valurent l'approbation de mon mentor.

Je ne vous dirai rien de mes compagnons de voyage. C'étaient pour la plupart des négociants, qui ne parlaient que d'opérations de commerce et de bourse. Il y avait aussi quelques ingénieurs civils, envoyés par des compagnies anglaises dans les régions de la Plata pour visiter les anciennes mines qui se trouvent dans plusieurs provinces de la république Argentine ou en explorer de nouvelles, dans l'espoir d'obtenir quelques concessions avantageuses. Car, malgré les pertes et les déceptions éprouvées depuis plus de vingt ans par diverses compagnies

minières, il n'est pas d'année où des spéculateurs ne fassent quelques tentatives de ce genre. Ces ingénieurs étaient jeunes, intelligents, instruits; je me liai facilement avec eux, et leur conversation intéressante ne contribua pas peu aux progrès dont j'ai parlé.

Notre capitaine mérite une mention à part. M. Philips l'avait flatté en disant qu'il était un peu original; c'était bien le marin le plus singulier que j'aie jamais rencontré. Sa physionomie était des plus grotesques; je ne saurais mieux le comparer qu'à ces espèces de magots que les marchands de tabac exposent dans leurs vitrines, au ventre rebondi, à la figure rouge et bouffie, au petit chapeau plat, aux yeux injectés, aux lèvres épaisses ornées d'une courte pipe vulgairement appelée *brûle-gueule*. Les passagers l'avaient surnommé Falstaff, et, loin de s'en formaliser, il se trouvait fort honoré d'avoir quelque ressemblance avec « un personnage créé, disait-il, par le génie de l'immortel Shakespeare. » Ce qui était curieux, c'est que malgré cette obésité, malgré ses jambes trapues, il grimpait lestement dans les enfléchures d'un mât, et s'installait dans une hune, où il restait quelquefois des heures entières à observer le

temps et la mer, à fumer sa pipe et même à sommeiller au roulis du vaisseau. Du reste, il ne manquait pas d'instruction, et surtout d'une certaine pratique nautique, plus utile souvent que la théorie. A l'exemple de son patron shakespearien, c'était un mangeur vorace et un buveur infatigable. Entre ses repas, il ne cessait de boire tantôt un verre de grog, tantôt du rhum ou du porto; cependant, quoiqu'il fût souvent ce qu'on appelle « entre deux vins, » je ne l'ai jamais vu complétement ivre; et, ce qui est étonnant, si le temps devenait mauvais, s'il fallait faire exécuter à l'équipage quelque manœuvre difficile et compliquée, son commandement était clair, précis, rapide, toujours calme et de sang-froid. Et cependant il ne cessait de boire tant que durait la bourrasque; et quand le calme était revenu, il descendait gravement dans sa cabine, s'étendait sur son hamac, laissant à son second le soin de diriger le navire.

Je ne dirai rien des incidents de notre navigation, qui, du reste, fut assez heureuse jusqu'au moment où nous approchâmes de notre destination. Le 5 février 1845, nous trouvant par les 34° 51' de latitude sud, le capitaine nous annonça de sa voix la plus solennelle que nous allions entrer dans

les eaux de la Plata, ce qu'il reconnaissait à des signes infaillibles, le changement de la couleur de l'eau de la mer, et son peu de profondeur. La sonde accusait cinquante brasses, fond de sable noir.

Cette nouvelle mit tout le monde en émoi. Toutes les lunettes furent aussitôt braquées dans la direction où l'on supposait que devait apparaître cette terre tant désirée; mais personne, pas même les vigies placées en haut des mâts, ne découvrirent rien. Pendant ce temps-là, le capitaine se promenait tranquillement sur le pont, les mains derrière le dos, exhalant à temps égaux des bouffées de tabac de ses lèvres souriantes. Enfin, quelques passagers, fatigués de ne rien voir, commençaient à murmurer et à croire que le *gros Falstaff* avait voulu nous mystifier.

« Comment se fait-il, capitaine, lui demandèrent-ils, si nous sommes à l'embouchure d'un fleuve qui doit nécessairement avoir deux rives, que nous n'apercevions la côte ni d'un côté, ni de l'autre?

— D'abord je ne vous ai pas dit que nous étions à l'embouchure de la Plata, mais seulement que nous entrions dans ses eaux, ce qui peut se re-

marquer à plus de quatre-vingt-dix milles (cent vingt kilomètres) de son embouchure; puis nous pourrions nous trouver au milieu de cette embouchure, qui a plus de cent milles de large, que nous n'apercevrions pas davantage la terre pour cela; car la côte est peu élevée, et l'on ne peut guère l'apercevoir qu'à huit à dix milles. Serrez, pour aujourd'hui, vos lunettes dans leur étui, et demain vers midi, si le vent continue à nous favoriser, nous pourrons découvrir la terre. »

Il fallut se contenter de cette réponse et de cette espérance. On se coucha ce soir un peu désappointé; mais plus d'un passager, et je fus de ce nombre, ne ferma pas l'œil de la nuit.

Le lendemain matin, au point du jour, tout le monde était sur le pont, la lunette en main, quoique l'apparition de la terre n'eût été annoncée que pour midi; mais rien, rien encore, et le capitaine continuait de fumer et de se promener en souriant d'un air narquois, comme s'il eût voulu se moquer de notre impatience. En cet instant, la cloche du déjeuner sonna. « Allons, Messieurs, à table! cria le capitaine; vous vous fatiguez les yeux inutilement; une tranche de jambon et un bifteck arrosé de quelques verres de porto vous éclairci-

ront la vue, et vous n'aurez plus besoin d'user les verres de vos lunettes à force de les frotter comme vous le faites depuis deux heures. »

On suivit son conseil, et chacun descendit dans la salle à manger, avec l'intention de faire honneur au déjeuner, car la brise matinale avait vivement aiguisé l'appétit. Mais à peine étions-nous assis autour de la table, à peine avions-nous déplié nos serviettes, que le bienheureux cri de « Terre! terre! » tomba du haut des mâts, et fut répété avec enthousiasme par les hommes de l'équipage restés sur le pont.

A ce cri chacun de nous se lève, jette sa serviette, renverse sa chaise et se précipite vers l'escalier qui conduit sur le pont. Il faut avoir passé près de trois mois en mer, comme nous venions de le faire, pour comprendre l'effet que l'amour de la terre produit sur tout ce qui se trouve à bord d'un navire, non-seulement sur les passagers qui ne sont point habitués à la mer, mais aussi sur les vieux marins eux-mêmes. Tout le monde semble renaître à la vie, et éprouve des sensations qu'on ne saurait décrire. Pour moi jamais musique harmonieuse ne frappa plus délicieusement mes oreilles que ce cri de « Terre! terre! » poussé par les voix

rauques des matelots. Les passagers étaient dans un véritable délire. Les uns, oubliant leur flegme britannique, se livraient aux plus bizarres excentricités; ils riaient, ils chantaient, ils dansaient en même temps; les autres se frottaient les mains, trépignaient d'impatience, ou bien ils appelaient leurs domestiques sans avoir rien à leur demander. C'étaient des hourras frénétiques, des poignées de mains à briser les doigts. L'équipage tout entier partageait ces transports, et il n'était pas jusqu'à *Lovelace*, le chien du bord, qui, se tenant sur le passavant, semblait respirer avec délices les émanations arrivées de terre, et qui manifestait par les mouvements de sa queue la satisfaction qu'il lisait sur tous les visages.

Cette première effervescence calmée, l'attention générale se porte sur le capitaine, qui arrive en ce moment sur le pont. Comme dans un naufrage son devoir est de rester le dernier sur le navire dont il a le commandement, il avait le dernier abandonné la table, non sans jeter un coup d'œil de regret sur les biftecks qui allaient refroidir. Sa figure était plus enluminée qu'à l'ordinaire, ce que les uns attribuaient à l'émotion, et les autres à quelques rasades qu'il avait trouvé le temps

d'avaler avant de suivre ses pensionnaires. Il avait ôté la pipe de sa bouche pour donner à sa physionomie un peu plus de gravité; il traverse la foule en silence, et, sa longue-vue passée en bandoulière, il monte au grand mât avec un empressement plein de dignité. Il était suivi d'un de nos matelots les plus alertes, espèce d'aide de camp maritime. Tous deux grimpent ensemble dans les vergues des huniers, et, l'instrument braqué vers l'horizon, ils cherchent simultanément à s'assurer de l'escarpement du rivage.

A peine le capitaine est-il descendu, qu'il est accueilli par un feu croisé de questions, assez difficiles à résoudre, vu la distance à laquelle le bâtiment se trouve de la côte. « Apercevez-vous des maisons, des bois, des hommes à cheval, ou des troupeaux paissant sur la plage? — Il doit y avoir des vaches? Ah! quel plaisir de nous procurer du lait et du beurre frais pour le thé! »

Mais lui, conservant une gravité mystérieuse, n'a pas l'air d'entendre les paroles qu'on lui adresse; il lache un coup de pied à l'innocent Lovelace, qui, pour prendre sa part des informations, était venu se camper fièrement devant son maître, et lui barrait le passage; puis, escorté de son aide de camp,

il se rend dans l'habitacle pour consulter sa boussole. La foule inquiète se presse silencieusement sur ses pas. Là il déroule une vieille carte, et après cinq minutes d'observations il daigne rompre le silence : « Tom, crie-t-il de sa voix de stentor, un verre de vin ! » Le mousse s'empresse de le servir. « A votre santé, Messieurs (il boit). Vous désirez savoir où nous sommes, je vais vous l'apprendre : nous sommes à quatre milles de la côte, si j'en crois mes calculs sur les distances, et à six milles, si le chronomètre ne me trompe pas. »

Personne ne doute de l'exactitude de ces renseignements, que, d'ailleurs, bien peu d'entre nous étaient capables de contrôler; ceux qui, comme le docteur Philips, auraient été en état de le faire, se trouvaient en minorité, et d'ailleurs n'avaient aucune envie d'entrer en contestation avec l'oracle qui venait de jeter la foule dans une joie délirante.

Un cri général d'approbation se fit entendre, auquel succéda un débordement de félicitations sur les manœuvres de l'équipage, et surtout sur la rare habileté de notre capitaine, « qui a dirigé avec tant de succès la longue et périlleuse expédition si heureusement accomplie. » Personne alors ne se serait

avisé de l'appeler Falstaff. Voyez-vous, en ce moment, s'épanouir la figure de notre digne chef, et les bons mots se presser sur sa bouche? La flatterie est un régal de roi, et le capitaine est roi sur son bord. Avec une bienveillance toute princière, il s'adresse au maître d'hôtel : « Faites-moi le plaisir, mon cher, de descendre dans le caveau de réserve et d'en extraire quelques bouteilles de vieux médoc et de roussillon. » Puis se tournant de notre côté : « Allons, Messieurs, à table; nous sommes en retard pour le déjeuner. »

Une bruyante gaieté accompagna ce repas. Bientôt le médoc et le roussillon figurent sur la table, à laquelle sert de nappe la vieille carte à moitié déroulée. Le capitaine, après plusieurs libations copieuses, nous quitte cette fois le premier pour grimper de nouveau à son observatoire. Cependant son vin circule; les toasts, les acclamations en son honneur se succèdent rapidement avec le choc des verres; et, à la descente de la hune, une députation vient solennellement lui transmettre sur le pont l'expression de la reconnaissance générale. Il leur prodigue à son tour les remercîments, et daigne déclarer cette fois qu'avec la meilleure volonté du monde il ne pourra opérer le débar-

quement que le lendemain. Il faut donc prendre patience, et rester toute la journée en vue de la terre sans pouvoir en approcher. La sonde ne donnait plus que quatorze brasses, et il n'eût pas été prudent de s'aventurer plus avant dans ces parages, au risque d'être surpris pendant la nuit par quelqu'une de ces bourrasques assez fréquentes dans cette saison.

Le premier point de la côte que nous avions aperçu était le cap Sainte-Marie, puis l'île de *Lobos* (l'île des Loups ou Veaux-Marins). Le cap Sainte-Marie, situé à trente-quatre degrés trente-sept minutes de latitude sud, est la limite septentrionale de la rivière de la Plata, comme le cap Saint-Antoine, situé à trente-six degrés dix-neuf minutes, en est la limite méridionale. L'espace compris entre les deux caps est donc de trente-cinq lieues marines, diamètre de l'embouchure de cet énorme fleuve, le plus large qui existe au monde (1).

(1) M. V. Martin de Moussy, dans le remarquable ouvrage qu'il publie en ce moment sous le titre de *Description géographique et statistique de la Confédération Argentine*, dit en note (tom. Ier, p. 72): « Quelques géographes donnent à l'embouchure de l'Amazone quatre-vingts lieues de large, parce qu'ils y comprennent l'île de Marajo. Or la branche septentrionale de l'Amazone, par Macapa, n'a que huit lieues de large, et celle du sud n'en a que quatre; cela ne fait que douze lieues en tout. »

Malheureusement sa profondeur ne répond point à sa largeur, et des bancs nombreux formés par les vases et les sables que charrient les deux grandes rivières qui le forment, gênent et rétrécissent son cours, et obligent à naviguer avec beaucoup de prudence dans ses canaux.

Le soir, nous étions toujours en vue de l'île de Lobos, derrière laquelle nous apercevions la petite ville de Maldonado. Le vent avait beaucoup faibli, et nous n'avanicons que lentement et la sonde à la main. Enfin, quand l'obscurité ne nous permit plus de voir la côte, nous descendîmes dans nos cabines pour passer encore cette nuit à bord, espérant bien que ce serait la dernière.

Le lendemain, surcroît de désappointement: la côte n'était plus en vue; le vent, qui la veille soufflait du large, souffle maintenant en sens contraire, et avec une violence qui augmente à chaque instant. Les acclamations des passagers ont fait place aux murmures; et le capitaine, si vanté naguère, est traité sans ménagement. Hélas! en toute circonstance l'opinion des hommes est aussi changeante que le vent.

On déjeuna tristement et en silence; les passagers paraissaient abattus; le capitaine était pensif

et réservé. Cependant le vent continuait à souffler avec une irrésistible violence. « C'est le *pampero*, nous dit le capitaine; il est heureux qu'il ne nous ait pas surpris en rivière; nous aurions été inévitablement jetés à la côte ou sur le *banc des Anglais*, si fatal aux navigateurs de ces parages. Nous rentrons maintenant en pleine mer, et nous n'avons plus rien à craindre. Seulement c'est un retard d'un jour ou deux au plus; le seul remède à ce mal c'est de prendre patience, et de boire le reste de notre médoc et de notre roussillon. » Ce petit *speech* ramena le sourire sur quelques visages; l'abattement se dissipa un peu, on essaya même de plaisanter sur le désappointement que nous venions d'essuyer, et qui probablement serait le dernier; mais rien ne put ramener l'entrain et la gaieté de la veille. Les rudes secousses qu'éprouvait le navire, ses mouvements continuels de tangage et de roulis, n'étaient pas faits non plus pour rendre le calme à l'esprit, et la tempête continua ainsi pendant plus de vingt-quatre heures. Enfin le terrible pampero cessa presque tout à coup. Un calme de quelques heures lui succéda; puis un vent favorable enfla les voiles du *West-Indian*, et le navire rentra en rivière.

Nous suivîmes rapidement la route que nous avions déjà parcourue. A la pointe du jour nous reconnûmes l'île de Lobos et Maldonado, qui nous avaient fait éprouver, deux jours auparavant, le supplice de Tantale. Grâce à l'habileté de notre capitaine, nous franchîmes heureusement le banc des Anglais, célèbre autrefois par tant de catastrophes, et qu'on appelait alors le tombeau des Marins, et le soir, à la chute du jour, *le West-Indian* mouillait dans le port de Montevideo.

Notre capitaine, depuis l'instant où nous avions été assaillis par la tempête jusqu'au moment où nous jetâmes l'ancre devant Montevideo, avait fait preuve d'une grande prudence jointe à une grande habileté; certes il eût bien mieux mérité les témoignages enthousiastes de la reconnaissance des passagers que dans la circonstance dont j'ai parlé plus haut. Eh bien, pas un remercîment, pas une parole de félicitation ne lui fut adressée; et cependant, depuis notre rentrée en rivière, nous avions rencontré, pour ainsi dire, à chaque pas des traces des ravages de l'ouragan de la veille : des navires plus ou moins avariés, et marchant péniblement comme des blessés écloppés à la suite d'un combat; d'autres jetés à la côte; d'autres, échoués sur

des bancs de sable, semblaient nous montrer le sort qui nous eût été réservé si notre prudent capitaine n'avait pris le parti de fuir devant la tempête. Cette ingratitude de nos compagnons de voyage me surprit, et j'en témoignai mon étonnement au docteur Philips. « Que voulez-vous? me répondit-il, bien des hommes sont ainsi faits : il en est de leur reconnaissance comme de leur argent, qu'ils dépensent souvent en futilités; il ne leur en reste plus quand il s'agit d'acquitter une dette sérieuse. »

Je terminerai ce chapitre en ajoutant quelques détails à ce que nous avons dit, dans l'introduction, du géant Adamastor; ce génie, préposé à la garde du cap des Tempêtes (1), paraît vouloir défendre l'entrée du Rio-de-la-Plata.

« Le pampero, dit M. Martin de Moussy, ainsi nommé de ce qu'il vient du fond des pampas et les traverse avec beaucoup de violence, paraît prendre naissance vers les sommets glacés des Andes au sud du 42e degré, et se fait sentir jusqu'au tropique, par delà le travers de Rio-de-Janeiro. Il est local ou général. Local, il succède à un orage, et ne dure guère plus de douze à vingt-

(1) Voir *les Lusiades* de Camoëns.

quatre heures; général, sa durée va jusqu'à trois jours. Les grands pamperos, qui sont les tempêtes de la Plata (comme celui qui nous avait accueillis), soufflent avec beaucoup de force à l'entrée de ce fleuve aussi bien que dans le bas Parana et le bas Uruguay.

« Le pampero-ouragan est heureusement rare. On a conservé le souvenir de ceux des 18 septembre 1789, 15 juin 1791, 28 septembre 1826, enfin de ceux des 9 et 10 mai 1844, qui causèrent de grands désastres sur la rive gauche de la Plata, et en particulier dans le port de Montevideo. Cette baie, ouverte au sud-ouest, reçoit alors en plein l'action de la mer et du vent, et les navires n'y tiennent que grâce à l'excellence du fond et à la solidité de leurs amarres.

« Les pamperos se font sentir en toutes saisons. Nos observations suivies pendant dix ans à Montevideo nous en ont donné une moyenne de seize, grands ou moyens, par année, et proportionnellement le même chiffre, c'est-à-dire quatre par saison. »

Mais si le pampero est redoutable aux navigateurs, si parfois, sur terre, il déracine des arbres ou renverse des maisons, ses effets ne sont pas

tous désastreux, et à côté des ravages qu'il peut causer, il est juste d'enregistrer les bienfaits qu'il répand.

« Le pampero, continue notre savant voyageur, est éminemment sec; c'est le vivificateur par excellence, et ce n'est pas sans raison qu'on le regarde comme une des principales causes de l'extrême salubrité du bassin de la Plata. Il nettoie complétement le ciel de toutes les vapeurs qu'y accumulent de temps à autre les vents du nord et du nord-est, sèche avec une extrême rapidité la terre, que les brouillards et les pluies d'automne noient quelquefois dans de véritables déluges, et produit sur l'économie animale une sensation de bien-être qui est exactement l'opposé de l'action déprimante du vent du nord. En été, cette action bienfaisante rafraîchit l'atmosphère embrasée par les feux d'un soleil presque vertical; en hiver, elle sèche et assainit le sol (1). C'est à la suite du pampero que

(1) Nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs que le bassin de la Plata, ainsi que le Chili et les contrées dont nous parlerons dans ce voyage, sont toutes situées dans l'hémisphère austral, et que, par conséquent, les saisons y sont absolument l'inverse des nôtres. Ainsi leur été commence à l'époque où le soleil arrive au tropique du Capricorne, c'est-à-dire le 23 décembre, et c'est précisément à cette époque que commence l'hiver pour nous; par la même raison, ils ont l'automne au mois de mars, l'hiver au mois de juin, et le

surviennent les petites gelées qui tuent les insectes malfaisants, fléaux de la végétation dans les hivers trop doux et trop humides (1). »

printemps au mois de septembre. Il résulte encore de cette différence de position géographique, que les vents du nord, qui nous arrivent directement du pôle arctique, sont froids et secs, et que les mêmes vents, leur arrivant de la zone torride, sont chauds et humides; tandis que les vents du sud sont pour eux froids, et pour nous chauds et parfois brûlants. Remarquons enfin que, dans cette partie de la terre, quand on regarde le nord à midi, on a le soleil devant soi, tandis que chez nous, si à la même heure on se tourne vers le nord, on a le soleil derrière soi; d'où il résulte qu'à cette heure, dans l'hémisphère austral, l'ombre des corps se projette vers le sud, comme dans notre hémisphère elle se projette du côté du nord.

(1) M. V. Martin de Moussy, *Description géographique et statistique de la Confédération Argentine*, tom. Ier, p. 359 et 360.

CHAPITRE II

Montevideo vu de la rade. — Le *Cerro*. — Étymologie du nom de Montevideo. — Le port. — Les flottes anglo-françaises. — Débarquement. — Aspect intérieur de la ville. — Mouvement commercial remplacé par un mouvement et une agitation toute militaire. — Arrivée chez M. Drevel, négociant français établi à Montevideo. — Motifs qui ont attiré les Français dans cette ville. — M. Drevel, négociant, capitaine de la garde civique. — Différence des habitants de Montevideo et de ceux de Buenos-Ayres. — Causes de rivalité entre ces deux villes.

Dès que le jour parut, je m'empressai de monter sur le pont pour jouir de l'aspect de la ville avant notre débarquement. Mais, d'une part, une brume assez épaisse ne permettait pas de bien distinguer les objets; de l'autre, une nuée d'oiseaux de mer de différentes espèces, réunis autour du navire; contribuaient encore à augmenter l'ob-

scurité de la brume en même temps qu'ils nous assourdissaient de leurs cris rauques et discordants. Le docteur Philips s'avisa de repousser à coups de fusil l'invasion de ces importuns palmipèdes, je l'imitai; d'autres passagers en firent autant, et après une fusillade assez bien nourrie, qui abattit une certaine quantité de mauves, de goëlands, d'hirondelles de mer, les autres s'éloignèrent; en même temps la brume se dissipa, et enfin il nous fut possible d'observer librement.

Alors je découvris, sur la pointe occidentale d'une colline qui s'abaisse de manière à former une langue de terre un peu prolongée, la ville de Montevideo, formant avec ses pâtés de maisons blanches, ses fortifications en zigzag, ses belvédères, ses deux tours de faïence peinte et vernissée, et son môle en bois, une ellipse inclinée, que la disposition du terrain rend parfaite.

En face de la ville, à l'ouest, et tout au bord du fleuve s'élève le *Cerro;* c'est un morne de forme conique, légèrement affaissé sur sa base, s'élevant à cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, et laissant voir à sa cime une forteresse surmontée d'une lanterne qu'on décore du nom de phare. C'est à ce cerro, ou monticule,



Vue de Montevideo.

que la ville doit son nom actuel : ses fondateurs l'avaient d'abord appelé *San-Felipe;* mais comme les voyageurs qui s'y rendaient apercevaient de fort loin le cerro et s'écriaient : *Montem video*, ou *montem vidi* (*je vois*, ou *j'ai vu la montagne*), ce nom est resté à la ville. Si mes lecteurs veulent critiquer cette étymologie, je leur déclare qu'elle n'est pas de moi, et que je la leur donne telle que je l'ai reçue (1).

Au milieu, entre la ville et le cerro, s'ouvre une baie de forme ovale, s'avançant de huit kilomètres dans les terres; c'est le port de Montevideo, qui serait parfaitement sûr s'il n'offrait par son ouverture une entrée libre au pampero, le seul vent dont il ne soit pas abrité. Au levant de cette baie ou de ce port, se déploie une plaine admirable, couverte d'habitations rurales, et parfaitement cultivée; au

(1) Arsène Isabelle, *Voyages à Buenos-Ayres.* — On voit dans Francisco Albo, dont le travail sur le premier voyage autour du monde a été conservé, ce curieux passage : « Droit sur le cap (Sainte-Marie), il y a une montagne faite comme un *sombrero*, auquel nous avons imposé le nom de *Montevidi;* on l'appelle maintenant par corruption *Santo-Vidio;* » c'est de nos jours Montevideo. (Voyez Fernandez de Navarrette, *Colleccion de documentos y viajes*, tom. IV.) — Note de M. F. Denis, dans sa notice sur le voyage de D. Giovanni Mastaï (aujourd'hui S. S. le pape Pie IX) dans l'Amérique du Sud, publiée dans le XVIe numéro du recueil intitulé : *Le Tour du Monde.*

couchant, les yeux se reposent sur les édifices de la cité.

En ce moment le port était occupé par une partie de la flotte anglo-française; car à cette époque les gouvernements de France et d'Angleterre s'étaient décidés à intervenir dans la guerre que se faisaient Buenos-Ayres et Montevideo, et les envoyés des deux nations européennes, après avoir signifié à Rosas, gouverneur de Buenos-Ayres, un ultimatum que celui-ci avait repoussé, avaient fait mettre le blocus devant la capitale de la république Argentine, en même temps qu'ils s'emparaient de la flottille de Rosas, qui bloquait le port de Montevideo, tandis que le général Oribe assiégeait cette ville par terre. Cette intervention fut un temps de trêve pour ce siége de Montévideo qui devait durer dix ans, comme celui de Troie, mais sans avoir une issue aussi funeste.

Dans l'après-midi, nous descendîmes à terre, M. Philips et moi, ainsi que la plupart des autres passagers. A mesure que nous approchions, nous distinguions mieux la forme amphithéâtrale de la ville, ses maisons carrées d'une blancheur éblouissante, avec leurs terrasses (*azotea*), fraîches stations du soir, ses nombreux belvédères (*miradores*)

aux formes sveltes et variées, et par-dessus tout cela la masse imposante de la cathédrale, *la Matriz* (l'église mère), comme ils l'appellent, avec ses dômes de porcelaine scintillant au soleil.

Le plan de la ville est très-régulier, divisé en *cuadras* ou carrés de maisons, formant des rues bien alignées, garnies de trottoirs, et se coupant toutes à angle droit. Toutes les maisons sont bâtics en briques; elles n'ont la plupart qu'un seul étage; mais on en construit de nouvelles à plusieurs étages, qui rivalisent avec ce que nous avons de plus gracieux en Europe; seulement le toit reste toujours en terrasse, parce que cette forme donne beaucoup de fraîcheur aux maisons; elle offre encore l'avantage de laisser respirer un air plus pur après une journée caniculaire, en permettant à toute la famille de se tenir au-dessus des exhalaisons d'un sol échauffé par une journée brûlante; et de plus, c'est une forteresse où le patriotisme et le courage des femmes ont aidé souvent les citoyens à se délivrer d'un joug étranger ou de l'invasion de l'ennemi.

L'aspect de la ville, qui aurait dû être animé par le mouvement du commerce et des affaires, ne présentait que les préparatifs et l'agitation de

la guerre. A chaque instant des aides de camp ou des officiers d'ordonnance traversaient la ville au galop, portant des ordres ou apportant des dépêches. Partout on ne voyait que soldats en uniforme, on n'entendait que le bruit des tambours, le son des trompettes, le piétinement des cavaliers ou le pas cadencé des fantassins faisant l'exercice. Parmi ces uniformes, j'en remarquai d'à peu près semblables à ceux de la garde nationale française, et j'entendis les officiers de cette troupe donner en français leurs commandements à leurs soldats. Cette troupe était suivie d'un détachement composé de nègres et d'hommes de couleur, dont la bonne tenue ne le cédait pas à celle de nos compatriotes.

Nous faisions ces remarques tout en marchant assez lestement; car M. Philips avait hâte d'arriver chez un de ses amis, à qui il voulait me présenter et auprès duquel il voulait se renseigner sur le véritable état des choses dans le pays.

Enfin nous arrivâmes à la maison de M. Drevel (c'était le nom de l'ami du docteur). Une servante mulâtresse, qui nous ouvrit la porte, nous dit que M. Drevel était de garde, mais qu'il ne tarderait pas à rentrer, car l'heure était avancée où son service finissait. En attendant elle nous fit passer dans

un salon meublé avec élégance, où elle nous engagea à attendre le retour de son maître. Nous nous assîmes sur un canapé, et elle se retira.

« Allons, dit M. Philips quand nous fûmes seuls, je pense que mon cher Drevel n'a pas trop souffert des malheurs de sa patrie adoptive. Sa maison me paraît aussi bien tenue qu'il y a dix ans lors de mon premier voyage à Montevideo.

— Quelle est, demandai-je, la profession de M. Drevel ?

— C'est un des principaux négociants français établis dans ce pays, depuis que son indépendance a été reconnue. C'est un homme d'une intelligence remarquable et d'une probité parfaite; il y a dix ans, il avait déjà réalisé une assez jolie fortune, qui a dû s'accroître encore depuis, si toutefois la guerre ne lui a pas fait éprouver des pertes considérables.

— Il paraît, observai-je, qu'il y a un grand nombre de Français dans cette ville ; comment se fait-il qu'ils aient choisi ce pays, presque continuellement en révolution, de préférence à tant d'autres contrées de l'Amérique, où l'on jouit d'une parfaite tranquillité, tels que les États-Unis ou le Brésil ?

— Aux États-Unis, mon cher Armand, la race anglo-saxonne, par son activité, son aptitude pour le commerce, ne laisse guère aux étrangers qui viennent s'y établir, surtout dans les villes du littoral, la facilité de grands succès dans les opérations commerciales. J'ajouterai aussi que cette race a peu de sympathie pour la nôtre; aussi combien j'ai vu de Français qui étaient allés chercher fortune à New-York, à Boston ou à Baltimore, n'y rencontrer que des déceptions et de la misère! Le Brésil offre, il est vrai, plus de ressources aux émigrants de notre nation; mais son climat brûlant ne leur est pas toujours favorable; au contraire, le climat de Montevideo et de toute la Bande-Orientale est extrêmement sain. Aussi, dès que ce pays eut acquis un peu de tranquillité, dès qu'une constitution extrêmement favorable à l'émigration étrangère eut été sanctionnée, les avantages incontestables de la position maritime et commerciale de Montevideo à l'entrée de la Plata, la fertilité prodigieuse d'un vaste territoire, où l'abondance des cours d'eau prévient les sécheresses si fréquentes et si désastreuses pour les bestiaux du territoire argentin, où le croît des troupeaux les double régulièrement dans l'espace de trois ans,

imprimèrent un grand mouvement de prospérité à Montevideo et à la Bande-Orientale. Notre commerce surtout y prit un développement considérable, incessamment favorisé par l'arrivée successive de nombreux émigrants français. Cette émigration, composée en grande partie, dans l'origine, d'ouvriers du pays basque, qu'attiraient la salubrité du climat, des mœurs hospitalières pour les étrangers, et l'élévation du prix de la main-d'œuvre, fit de rapides progrès. En même temps le commerce français y trouvait des débouchés on ne peut plus favorables, les produits de la France y étant très-recherchés, et ceux du pays convenant parfaitement à la consommation française. Aussi le pavillon français absorbait-il à lui seul, avant la dernière guerre, près des neuf dixièmes de la navigation de ces parages, et un nombre assez considérable de nos négociants y ont fait d'excellentes affaires; j'ai la conviction que parmi eux M. Drevel tient une des premières places. »

Comme il achevait de parler, le maître de la maison rentra. Averti par sa domestique de la présence de deux étrangers dans le salon, il s'empressa de venir nous trouver. A peine eut-il en-

tr'ouvert la porte et jeté un coup d'œil sur ses nouveaux hôtes, qu'il accourut les bras ouverts vers M. Philips, qui lui tendait les mains; mais, sans les lui prendre, il le saisit dans ses bras en disant : « Non, non, pas à l'anglaise; c'est à la française que je reçois des amis comme vous (1). » Et il l'embrassa plusieurs fois.

M. Philips, après avoir répondu à ces caresses amicales, me présenta à M. Drevel, comme son ami, son compagnon de voyage, et le fils d'une de ses plus anciennes connaissances.

« Soyez le bienvenu chez moi, me dit M. Drevel en me serrant cordialement la main; l'amitié que vous porte M. Philips fait votre éloge, car il ne la donne qu'à bon escient, et l'on doit être fier de l'avoir méritée.

— Ah çà! trêve de compliments, interrompit M. Philips, et parlons d'autre chose. Il paraît que vous jouez tous aux soldats dans ce pays-ci, car depuis une heure que nous sommes débarqués nous n'avons rencontré que des uniformes et pas un bourgeois; et vous-même, que je croyais un brave

(1) On sait que les Anglais ne s'embrassent jamais, et ne font que se donner des poignées de mains, même entre les amis les plus intimes.

et digne négociant, vous voilà transformé en capitaine. »

M. Drevel portait effectivement le costume de capitaine de la garde civique.

« Que voulez-vous, mon cher, répondit-il, il faut bien se prêter aux circonstances. Certes, j'aimerais mille fois mieux passer une partie de la journée assis dans mon cabinet, à tenir mes écritures au courant, ou bien à surveiller l'emmagasinage et le chargement de mes marchandises, que d'aller passer la nuit et une partie de la journée dans un corps de garde; mais enfin il faut bien défendre sa patrie d'adoption et ne pas se laisser égorger et piller par les satellites de Rosas.

— Mais j'espère, repartit M. Philips, que cela va bientôt finir; et puisque deux puissances comme la France et l'Angleterre s'unissent pour rétablir la paix entre Montevideo et Buenos-Ayres, je ne vois pas ce qui pourrait s'y opposer.

— Hum! hum! fit M. Drevel, il y a là-dessus bien des choses à dire, mais cela serait trop long pour le moment. Le plus pressé est de vous rafraîchir, et moi-même j'en ai aussi passablement besoin, car ces vingt-quatre heures de garde m'ont horriblement fatigué. » En disant ces mots, il nous

conduisit dans une salle à manger, dont la table était couverte de fruits, de viandes froides et de flacons de vins de différentes espèces.

Au moment où nous entrions dans la salle à manger, une jeune personne parut sur le seuil de la porte opposée. A notre aspect, elle allait se retirer, comme une biche effarouchée, quand M. Drevel la rappela : « Hélène! Hélène! eh bien, tu ne viens pas dire bonjour à ton père, que tu n'as pas vu depuis hier?

— Pardon, papa, répondit timidement la jeune fille, je venais dans cette intention, mais je croyais vous trouver seul. Susanne aurait dû me prévenir que vous étiez en compagnie.

— Mais cette compagnie, ma chère enfant, ce ne sont pas des étrangers, ce sont des Français, des amis; et tiens, en voilà un que tu dois reconnaître, ajouta-t-il en montrant M. Philips, car la dernière fois qu'il est venu ici, il t'avait apporté une magnifique poupée de Paris, que tu avais baptisée du nom de...

— Philippine, interrompit Hélène, en souvenir de celui qui me l'avait donnée... Pardon, monsieur Philips, si je ne vous ai pas reconnu tout de suite; mais il y a si longtemps que je ne

vous ai vu ! cependant je me rappelle parfaitement vos traits.

— Ma foi, Mademoiselle, je vous aurais plus difficilement reconnue moi-même, car vos traits ont plus changé que les miens. Vous étiez, il y a dix ans, une petite enfant de six à sept, vive, jolie, passablement espiègle, et qui promettait bien de devenir un jour une charmante personne; mais je trouve que vous avez dépassé ce que vous promettiez alors.

— Allons, mon cher Philips, trêve de compliments à votre tour, et mettons-nous à table. Ma chère Hélène, fais-nous les honneurs et remplis les fonctions de maîtresse de maison. »

Hélène s'assit en rougissant en face de son père; M. Philips et moi nous prîmes place à côté d'elle, et pendant toute la collation elle s'acquitta avec une grâce parfaite et pleine de modestie des fonctions dont l'avait chargée son père.

« Je ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de vos fils, dit en s'asseyant M. Philips; j'espère qu'ils sont en bonne santé?

— Je l'espère aussi, répondit M. Drevel; j'en ai eu encore des nouvelles ce matin.

— Ils ne sont donc pas ici?

— Est-ce qu'il y a maintenant des jeunes gens à Montevideo? Les deux aînés sont à l'armée, et le plus jeune accompagne un convoi de marchandises que j'ai envoyé dans le Parana, à la suite des pavillons de France et d'Angleterre, qui ont ouvert ce fleuve à la navigation, en dépit de Rosas et des Buenos-Ayriens. Ainsi je suis tout seul dans cette maison avec mon Hélène, sa nourrice Susanne, une cuisinière, et le vieux Toby, un noir que j'ai depuis trente ans à mon service.

— Et que sont devenus les nombreux esclaves que je vous ai connus autrefois?

— Il n'y a plus d'esclaves dans notre république. Les Montevidéens se sont montrés plus libéraux ou plus conséquents que les anciens républicains des États-Unis. Ceux-ci ont conservé parmi eux l'esclavage, même un dur esclavage, tandis que nous, nous l'avons aboli il y a trois ans. Il est vrai que de nos noirs nous avons fait des soldats, et même d'excellents soldats, je vous assure, et qui se sont promptement distingués par leur bonne tenue et leur discipline. Ils ont concouru efficacement à la défense de la place, et plus d'une fois le général Paz les a loués, dans ses bulletins, de leur bravoure en face de l'en-

nemi, et de leur résignation à supporter des fatigues auxquelles on les exposait trop souvent sans nécessité.

— Permettez, Monsieur, dis-je alors à M. Drevel, je n'ai jamais bien compris la cause de cette guerre acharnée que se font deux républiques qui devraient être sœurs; car Buenos-Ayres et Montevideo ont la même origine, ont subi pendant des siècles la même domination espagnole, se sont affranchies en même temps; leur langage, leurs mœurs, leur religion, leurs intérêts sont identiques : d'où peut donc venir cet antagonisme fâcheux et contre nature qui les divise?

— Cela tient à plusieurs causes, me répondit-il; mais d'abord à ce que, malgré les points de ressemblance que vous venez d'indiquer entre les *Portenos* et les *Orientaux* (on appelle *Portenos* les habitants de Buenos-Ayres, et *Orientaux* ceux de Montevideo), il y a entre eux des différences nombreuses que je vais tâcher de vous indiquer.

« L'homme de Buenos-Ayres, fixé dans le pays depuis trois cents ans dans la personne de son aïeul, a perdu, dès la fin du premier siècle, toutes les traditions de la mère patrie, c'est-à-dire de l'Espagne; ses intérêts dépendant du sol, sa vie

s'y est attachée : les habitants de Buenos-Ayres sont presque aussi Américains aujourd'hui que l'étaient autrefois les Indiens qu'ils ont chassés du pays qu'ils occupent.

« L'homme de Montevideo, au contraire, fixé depuis un siècle seulement dans le pays (1), toujours dans la personne de son aïeul, bien entendu, l'homme de Montevideo n'a pas eu le temps d'oublier qu'il est fils, petit-fils ou arrière-petit-fils d'Espagnol; il a le sentiment de sa nationalité nouvelle, mais sans avoir oublié les traditions de la vieille Europe, vers laquelle il tend par la civilisation, tandis que l'homme de la campagne de Buenos-Ayres s'en éloigne tous les jours pour rentrer dans la barbarie. Le pays n'est pas non plus sans influence sur ce mouvement, rétrograde d'un côté, progressif de l'autre.

« La population de la campagne de Buenos-Ayres, répandue sur des landes immenses, avec des habitations très-éloignées les unes des autres, dans un pays dépourvu d'eau, manquant de bois et triste d'aspect, habitant des chaumières mal construites, puise dans cet isolement, dans ces privations, dans

(1) La fondation de Montevideo remonte à 1724.

ces distances, un caractère sombre, insociable, querelleur; ses tendances remontent vers l'Indien sauvage des frontières du pays, avec lequel elle fait commerce de plumes d'autruche, de manteaux pour le cheval, et de bois de lances, toutes choses qu'ils apportent du pays où la civilisation n'a point pénétré, de contrées inconnues des Européens, et qu'ils échangent contre de l'eau-de-vie et du tabac, qu'ils remportent vers ces grandes plaines des pampas dont ils ont pris le nom, ou auxquelles peut-être ils ont donné le leur.

« La population de Montevideo, tout au contraire, occupe un beau pays, qu'arrosent des ruisseaux, que coupent des vallées. Elle n'a point de grands bois; elle ne possède pas de vastes forêts comme l'Amérique du Nord, ou même comme le Brésil et le Paraguay, il est vrai; mais, au fond de chacune de ces vallées que je viens de dire, elle a des ruisseaux ombragés par le *quebracho* à l'écorce de fer, par l'*ubajaé* au fruit d'or, par le *sauce* aux riches rameaux. En outre, elle est bien logée, bien nourrie; ses maisons, ses villas, fermes ou métairies, sont rapprochées les unes des autres, et son caractère ouvert et hospitalier est enclin à cette civilisation dont le voisinage de la mer lui

apporte incessamment le parfum sur les ailes du vent qui vient d'Europe.

« L'homme de Buenos-Ayres a la prétention d'être le premier de l'Amérique en élégance. Il s'échauffe et s'apaise facilement; il a plus d'imagination que son rival. Les premiers poëtes que l'Amérique a connus sont nés à Buenos-Ayres. L'homme de Montevideo est moins poétique, mais plus calme, plus ferme dans ses résolutions, ses projets; si son rival a la prétention d'être le premier en élégance, il a, lui, celle d'être le premier en persévérance et en courage.

« De leur côté, les femmes de Buenos-Ayres ont la prétention d'être les plus belles femmes de l'Amérique méridionale, depuis le détroit de Lemaire jusqu'à l'isthme de Panama. Peut-être, en effet, le visage des femmes de Montevideo est-il moins éclatant que celui de leurs voisines, mais il y a cette grâce et cette variété qui pour beaucoup l'emportent sur la perfection, et sous ce rapport Montevideo, la ville européenne, n'a rien à envier à sa rivale.

— Nous le croyons facilement, interrompit M. Philips, à en juger par l'échantillon que nous avons sous nos yeux. »

Hélène rougit; son père reprit en riant : « Décidément, mon cher Philips, vous êtes devenu d'une galanterie qui jure avec votre nom et votre origine anglaise, et l'on vous prendrait pour un Français pur sang. Malheureusement votre observation tombe ici à faux; je n'ai voulu parler que des hommes et des femmes nés à Buenos-Ayres et à Montevideo, et ma fille Hélène n'est ni *Portena* ni *Orientale,* elle est Française.

« Vous voyez donc, continua-t-il après une pause et en s'adressant plus particulièrement à moi, que, malgré les points de contact et de ressemblance qui existent, comme vous l'avez fort bien observé, entre les deux villes, il y a aussi plusieurs causes de rivalité entre les hommes des deux pays et même, ce qui est beaucoup plus grave, entre les femmes. »

Cette conclusion me parut une plaisanterie, d'autant plus qu'elle était accompagnée d'un sourire tant soit peu ironique. Je ne voulus pas paraître prendre le change aussi facilement, et je répliquai à M. Drevel : « Je vois dans tout cela des causes de rivalité sans doute; mais il en existe de semblables entre un grand nombre de villes de France et des autres pays de l'Europe; cette rivalité n'est

même pas toujours un mal : car si quelquefois elle donne lieu à une certaine animation qui s'exhale en épigrammes, en quolibets, voire même en sarcasmes, souvent elle excite l'émulation des deux cités rivales et leur fait faire, à l'envi l'une de l'autre, des progrès qui tournent à l'avantage de tous. Mais il y a loin de là à de l'inimitié, à de la haine, et surtout à la guerre, et à une guerre acharnée comme celle que se font depuis tant d'années Buenos-Ayres et Montevideo. Il faut donc qu'il y ait à cette guerre une cause plus sérieuse, plus grave que celle que vous m'indiquez.

— Vous avez raison, jeune homme, répondit avec bienveillance M. Drevel; mais, pour remonter à la véritable origine de cette guerre, il faut que j'entre dans des détails qu'il serait trop long de développer en ce moment. J'ai à vous parler des hommes qui jouent en ce moment ou qui ont joué un rôle important dans la révolution qui agite ce pays depuis vingt-cinq ans. Demain je serai entièrement libre; je n'aurai pas de garde à monter, et malheureusement les affaires de mon commerce me laissent en ce moment trop de loisir; si vous désirez avoir des renseignements exacts sur la

situation de ces contrées, je serai tout à votre disposition. En attendant, je vais vous conduire dans vos chambres, où vous ferez transporter vos effets restés à bord. Vous n'aurez pas trop du reste de la journée pour vous installer convenablement; et moi, comme je me sens un peu fatigué de mon service militaire, je vous demanderai la permission d'aller me reposer; je ne vous reverrai qu'au souper. »

M. Philips et moi nous voulûmes nous excuser, et lui dire que nous n'avions pas eu l'intention d'accepter l'hospitalité qu'il nous offrait, dans la crainte de lui causer de l'embarras.

« Allons, allons, reprit-il avec vivacité, trêve d'enfantillages et pas un mot de plus. Nous ne sommes pas ici en France, où chaque ville offre aux étrangers des hôtels pourvus de tout ce qui peut leur être nécessaire; à peine dans ce moment trouveriez-vous à Montevideo un misérable gîte dans quelque *osteria* borgne, où vous n'auriez qu'un méchant grabat pour vous coucher; mais, par contre, il n'y a pas un habitant de la ville un peu aisé qui ne se fasse un plaisir et un devoir d'accueillir tout étranger qui se présente d'une manière convenable, et pour peu qu'il lui soit

recommandé, à plus forte raison quand c'est un ancien ami et un compatriote. Ce serait donc me faire une grave injure que de refuser l'hospitalité que je vous offre pendant tout le temps qu'il vous conviendra de rester à Montevideo; la seule manière de me remercier, c'est de vous regarder ici comme chez vous. »

Il n'y avait pas moyen de refuser une offre faite de si bon cœur. On nous conduisit dans des chambres meublées à la française, et je rencontrai avec bonheur un bon lit, où j'oubliai le hamac qui me servait de couche depuis trois mois.

CHAPITRE III

Considérations sur les révolutions des provinces de la Plata. — Immigration des Européens et surtout des Français dans ces contrées. — Prospérité croissante de Montevideo et de la Bande-Orientale après l'arrivée au pouvoir de Rosas à Buenos-Ayres. — Rivalités sanglantes des *unitaires* et des *fédéraux* de Buenos-Ayres. — Triomphe des derniers. — Domination de Rosas. — Il veut soumettre les deux rives de la Plata, et déclare la guerre à Montevideo. — Siége de cette ville. — Intervention anglo-française. — Histoire de Rosas. — Son origine. — Son caractère. — Sa jeunesse. — Son éducation. — Il est chassé de la maison paternelle. — Son séjour dans les pampas. — Son genre de vie. — Il acquiert de nombreux adhérents parmi les gens de la campagne. — Il se jette dans le parti fédéral. — Son mariage. — Il devient colonel des *Colorados des conchas*. — Le mois d'octobre. — Sa première apparition sur la scène politique. — Singularité. — Digression sur Rivadavia. — Coup d'œil sur son administration. — Ses bienfaits, ses erreurs, ses fautes, sa chute.

Le lendemain, après déjeuner, je rappelai à M. Drevel ses promesses de la veille.

« Je suis prêt à les tenir, répondit-il; vous

verrez dans ce récit comment en temps de révolution des frères en viennent à s'égorger, souvent pour des questions futiles qui dans d'autres moments les auraient fait sourire de pitié. Vous verrez comment des hommes ambitieux s'emparent adroitement de la confiance des masses, asservissent les peuples au nom de la liberté, proscrivent leurs adversaires sous prétexte du bien public, et exercent la plus sanguinaire tyrannie tout en proclamant leur respect pour l'ordre et les lois.

« Du reste, mon jeune ami, ne vous pressez pas de porter un jugement trop défavorable sur les peuples de ces contrées; ils n'ont fait qu'imiter ce qui s'est passé il n'y a pas encore bien des années dans notre propre pays de France, qui pourtant se glorifie de marcher à la tête du monde civilisé.

« C'est à notre exemple qu'ils ont secoué le joug de l'autorité établie depuis des siècles. Comme nous, après avoir renversé l'ancien gouvernement, ils se sont trouvés fort embarrassés quand il s'est agi d'en créer un nouveau. Les uns le voulaient de telle façon, les autres de telle autre; de là des factions, des désordres, l'anarchie, la guerre civile,

les meurtres, les massacres, puis le despotisme sous diverses dénominations. N'est-ce pas aussi un peu notre histoire à nous, depuis 1789? Encore, dans leurs plus mauvais jours, il n'est venu à la pensée d'aucun des peuples insurgés de l'Amérique méridionale d'abolir la religion de leurs pères, de profaner les églises, et d'y établir le culte idolâtre de la déesse Raison. C'était à nous, vieille nation de l'Europe, honorée du titre glorieux de fille aînée de l'Église, qu'il était réservé de donner au monde un pareil scandale. En Amérique, au milieu des plus grandes effervescences révolutionnaires, la religion a toujours été respectée; chacun de ceux qui s'emparaient du pouvoir, quelquefois pour bien peu de temps, tenait à honneur de s'en déclarer le protecteur, et dans toutes les constitutions républicaines, fédérales ou unitaires, un des premiers articles a toujours été celui-ci : « La religion catholique, apostolique et « romaine est la religion de l'État. » Ce sentiment religieux sera, je l'espère, la sauvegarde de ces peuples, et les retirera de l'abîme où les révolutions menacent de les engloutir.

« Ces préliminaires terminés, je vais vous expliquer l'origine de la guerre actuelle qui désole

Montevideo, et vous montrer qu'effectivement elle n'a point pour cause la rivalité qui pourrait exister entre cette ville et Buenos-Ayres, mais simplement l'ambition d'un seul homme. »

M. Drevel se recueillit un instant; puis il continua en ces termes :

« Dès 1817, peu après que les provinces du Rio-de-la-Plata eurent proclamé leur indépendance, les populations des ports de France et d'Anglcterre commençaient à tourner les yeux vers ces régions fertiles, où apparaissaient déjà les premiers immigrants. Ce furent d'abord des commerçants, puis des artisans, un peu plus tard des hommes de toutes professions. La plupart se fixèrent sur le littoral, craignant, non sans quelque raison, de s'aventurer dans la campagne et surtout dans l'intérieur des provinces.

« Les gouvernements de la Plata s'appliquaient, de leur côté, à activer l'immigration. A cet effet, ils accréditèrent en Europe des agents spéciaux, qui parvinrent à recruter un certain nombre de colons pour la ville et la province de Buenos-Ayres (1824 et 1825). Ceux-ci, comme les précédents, au lieu de s'interner dans la campagne et de se livrer à la culture des terres, demeu-

rèrent en grande majorité dans la ville, où ils surent, à la vérité, se rendre utiles en exerçant diverses industries. Ce premier noyau d'étrangers ne tarda pas à s'accroître par l'arrivée successive d'émigrants de tous les pays, si bien qu'en 1829 ils étaient déjà assez nombreux à Buenos-Ayres pour former un corps de milice nationale, qui, sous le nom de *Bataillon de l'ordre*, contribua sérieusement à la défense de cette ville, attaquée alors par les dissidents des provinces.

« Ainsi, jusqu'en 1830, l'Europe ne connut guère de ce pays que les deux villes du littoral, Buenos-Ayres et Montevideo; mais le gouvernement français d'alors paraissait d'autant moins s'y intéresser, que, retenu par son alliance intime avec l'Espagne, il ne voulait pas reconnaître l'indépendance d'une colonie récemment émancipée, contre laquelle protestait encore la métropole. La révolution de juillet précipita cette reconnaissance, qui fut pour la Plata un événement heureux. A partir de cette époque, ses relations avec l'Europe devinrent plus fréquentes, son commerce commença réellement à se développer, et le nombre des étrangers qui venaient chercher fortune sur ces rivages s'accrut d'année en année.

« L'avénement du général Juan Manuel de Rosas au gouvernement de Buenos-Ayres, en 1833, puis à la dictature en 1835, la mauvaise réputation qui s'attacha tout d'abord à son nom et qu'il n'a que trop bien méritée, les discordes civiles que son ambition et sa tyrannie firent naître, toutes ces circonstances déterminèrent peu à peu le courant de l'immigration vers la rive gauche de la Plata. Favorisé d'ailleurs par la prospérité naissante de Montevideo, par le bon accueil que cette ville faisait aux étrangers, par le haut prix des salaires qu'ils y gagnaient, ce courant nouveau, fourni en très-grande partie par les pays basques, français et espagnols, ensuite par les États sardes, prit bientôt de telles proportions, qu'en 1842 le nombre des immigrants dans la ville de Montevideo et dans la Bande-Orientale dépassait trente-cinq mille, et qu'en cette année quatorze mille étaient débarqués dans son port.

« Pendant que la Bande-Orientale s'enrichissait ainsi par l'acquisition d'une population intelligente et laborieuse, la province de Buenos-Ayres, livrée aux rivalités sanglantes des unitaires et des fédéraux, voyait son commerce et son industrie dépérir.

« Un mot seulement sur l'origine de ces dissensions. Les unitaires voulaient un pouvoir central, disposant de toutes les forces de la république, et exerçant par des agents directs une action souveraine sur les provinces, tandis que les fédéraux réclamaient, au contraire, l'institution de gouvernements provinciaux, reliés seulement au pouvoir central par la nationalisation des douanes, de l'armée et de la diplomatie. C'était, à peu près, comme on l'a vu dans notre révolution, la querelle des girondins ou des fédéralistes contre la Montagne, qui proclamait l'*unité* et l'*indivisibilité* de la république française. Chez nous les fédéralistes ou girondins succombèrent; on sait comment la Montagne ou les unitaires usèrent de leur victoire. A Buenos-Ayres, au contraire, ce sont les fédéraux qui l'ont emporté, et qui ont usé de leur triomphe comme l'avaient fait les unitaires chez nous. Dans tous les temps, dans tous les pays, les hommes et les révolutions se ressemblent.

« Celui qui a le plus contribué au triomphe du parti fédéral, et qui s'en est proclamé le chef, mais dans des vues toutes personnelles et par un habile calcul d'ambition, c'est Rosas, le dictateur

actuel des quatorze provinces de la République Argentine, Rosas qui, non content d'être le maître absolu de cet immense pays, ne croit pas sa domination suffisamment affermie tant qu'elle ne s'étendra pas encore sur l'autre rive de la Plata, où les proscrits de Buenos-Ayres ont trouvé un refuge et où règne un esprit d'indépendance bien propre à lui porter ombrage. Voilà pourquoi il a déclaré la guerre à Montevideo : aussi ce n'est pas contre Buenos-Ayres que nous combattons, c'est contre la tyrannie de Rosas, que nous ne voulons pas accepter.

« Cette lutte dure depuis plus de sept ans. Notre gouvernement, vaincu dans la campagne par les lieutenants de Rosas, s'est trouvé bientôt réduit à la possession de la seule ville de Montevideo, dont notre ex-président Oribe, aujourd'hui créature de Rosas, est venu faire le siége par terre, tandis que la flottille buenos-ayrienne bloquait notre port. Jusqu'ici notre ville s'est vigoureusement défendue grâce à sa garnison et aux trois légions étrangères, française, italienne et basque, qui ont rivalisé de zèle et de courage entre elles et avec la garnison. L'intervention anglo-française vient de nous accorder un heu-

reux répit; la flottille de Rosas est dans tous les cas anéantie, et quand même on nous attaquerait encore par terre, notre port du moins restera libre, et nous pourrons, par cette voie, recevoir des renforts, des vivres et des munitions.

— Mais, observa M. Philips, est-ce que vous n'avez pas confiance dans le succès de l'intervention de deux puissances comme la France et l'Angleterre? Est-ce que vous ne les croyez pas assez fortes pour pouvoir jeter leur épée entre les combattants, et arrêter une lutte qui n'a pas de motifs sérieux et qui n'a déjà que trop duré? Pour moi, dès que j'ai eu connaissance de la résolution prise par les denx gouvernements, j'ai regardé la Plata comme désormais pacifiée, et c'est ce qui m'a décidé à entreprendre le voyage que je fais aujourd'hui, et à engager Armand de B*** à m'accompagner.

— Que la guerre continue ou qu'elle fasse place à une paix sérieuse, répondit M. Drevel, cela ne saurait empêcher votre voyage; car, en votre qualité d'étrangers, vous pouvez facilement entrer à Buenos-Ayres et obtenir un passe-port pour vous rendre au Chili, comme vous en avez le projet. Quant à l'intervention franco-anglaise, je ne crois

pas qu'elle aboutisse à une solution pacifique, à moins qu'elle ne se détermine à faire franchement la guerre à Rosas, et à le renverser du pouvoir; mais c'est là précisément ce que ne veulent ni l'un ni l'autre des deux gouvernements; on tergiverse déjà, on entre en pourparlers, on parle de négociations, et c'est sur ce terrain que Rosas attend les diplomates, et qu'il est sûr de la victoire.

— Mais quel est donc cet homme singulier, s'écria M. Philips, dont j'entends parler depuis si longtemps et d'une manière si diverse? Les uns le disent un homme sans éducation, brutal, cruel, mais rusé et hypocrite; les autres le peignent comme doué d'une grande énergie, d'une rare capacité, d'une éloquence entraînante; d'autres le représentent comme un mélange des caractères de Louis XI, de Richelieu, de Mazarin. Enfin, qu'en pensez-vous, mon cher Drevel, vous qui avez pu le juger dès son début?

— Il y a de l'exagération et du vrai dans toutes ces appréciations. Vous allez en juger d'après tout ce que j'ai appris sur cet homme singulier. Les détails dans lesquels je vais entrer seront peut-être un peu longs, mais ils seront exacts, et il n'est pas inutile que, devant vous arrêter quel-

que temps à Buenos-Ayres et visiter une partie des provinces de la Confédération, vous soyez renseignés convenablement sur le caractère et la politique de l'homme qui gouverne cet immense pays.

« Juan-Manuel de Rosas est un de ces hommes que les révolutions mettent en évidence, et qui attirent sur eux, à des titres ou à des degrés différents, l'attention de l'Europe et du monde. Il est issu, à ce qu'il prétend, d'une famille noble et ancienne des Asturies, et il descend en droite ligne de don Léon Ortiz de Rosas, comte de Poblationes, capitaine général du Chili sous Philippe V. Quoi qu'il en soit, sa famille était bien déchue de son rang au commencement de ce siècle, et il est probable que Juan-Manuel de Rosas serait resté dans l'obscurité la plus complète sans le hasard des révolutions qui en a fait un homme politique, un général, un dictateur, peut-être même un chef de dynastie, s'il sait se maintenir au pouvoir et s'il trouve dans sa famille quelqu'un capable de lui succéder. Cet accident du sort n'est pourtant pas ce qui le rend le plus remarquable aux yeux de l'observateur; ce qui en fait un phénomène moral des plus étranges pour un Européen, c'est de trouver chez lui, en plein XIX[e] siècle, un

homme de la fin du xvᵉ, un de ces politiques du temps et de l'école de Machiavel, et ce mélange incohérent de passions violentes et d'astuce, de circonspection et d'audace, de dissolution et d'hypocrisie, de piétisme à la fois menteur et sincère, de verve cruelle et cynique, dont Louis XI nous offre le type. Oui, c'est bien à ce monarque, plutôt qu'à Richelieu et à Mazarin, qu'on doit le comparer; et l'on ne comprend bien le terrible maître de Philippe de Comines et d'Olivier le Daim qu'après avoir connu et apprécié Rosas.

« Je vais vous parler des commencements de sa longue carrière, et quelque familiers ou puérils que puissent paraître, au premier aspect, les détails où je vais descendre, ils serviront à expliplipliquer quelques-uns des traits principaux de cet homme extraordinaire.

« Dès son bas âge, il fut confié aux soins de sa grand'mère maternelle, veuve d'un certain capitaine Arguivel, d'origine basco-française. Cet officier était le plus ardent persécuteur des Indiens sauvages de la province de Buenos-Ayres. Étant tombé dans leurs mains, il fut cousu vivant dans un cuir de bœuf et jeté dans un torrent. Le récit souvent répété de ce trépas tragique inspira, dès l'enfance,



Le capitaine Arguivel, étant tombé dans les mains des sauvages, fut cousu vivant dans un cuir de bœuf et jeté dans un torrent.

au jeune Juan-Manuel la haine qu'il déploya plus tard contre les Indiens, et cette ardeur réfléchie de vengeance qui fait qu'il n'a jamais pardonné une injure à sa personne ou à son autorité.

« Son éducation fut négligée, sa jeunesse orageuse. A l'âge de seize ans, il fut chassé de la maison paternelle pour avoir, dit-on, osé frapper sa mère. Cet événement, sans importance d'ailleurs, se perdit bientôt dans le bruit des événements plus sérieux qui s'accomplissaient; et, tandis que tous les anciens compagnons du fugitif se réunissaient sous l'étendard de l'indépendance pour combattre la domination espagnole, lui s'enfonçait dans les pampas, se donnait à la vie de *gaucho* (1), adoptait son costume et ses mœurs, devenait un des meilleurs cavaliers et un des hommes les plus habiles de ces immenses plaines dans le maniement du *lazo* et de la *bola;* de sorte qu'en le voyant si adroit à ces exercices sauvages, celui qui ne l'eût pas connu l'eût pris, non plus pour un homme

(1) Le *gaucho*, qu'il ne faut pas confondre avec le fermier (*estanciero*), est en quelque sorte le bohémien du nouveau monde. Il a pour tout bien son *poncho*, son cheval, son couteau, son *lazo* et ses *bolas*. Son couteau, c'est son arme; son lazo et ses bolas, c'est son industrie. Nous aurons plus tard occasion d'étudier de près les mœurs du gaucho et de ses variétés.

de la ville, mais pour un homme de la campagne; non pour un *pueblero* (un bourgeois) fugitif, mais pour un véritable gaucho.

« Rosas entra d'abord comme *peon* (domestique) dans une *estancia* (espèce de ferme, ou plutôt vaste propriété rurale) appartenant à la riche et puissante famille de Dorrego. Là, à force d'opiniâtreté et de vouloir, il parvint à contenir sa nature impérieuse et violente, et à apprendre tout ce qu'il lui fallait savoir pour diriger une grande exploitation. Son infatigable activité, son intelligence et sa probité (qualités que ses ennemis mêmes reconnaissent en lui) le recommandèrent à la bienveillance de don Manuel Dorrego, qui en fit son *capataz* (contre-maître), puis son *mayordomo*. Tout ce que Rosas sait, il le doit à lui-même; presque tout ce qu'il possède, il le doit à son industrie; de là un contraste qui frappe chez lui au premier abord : à l'orgueil de la race il unit la vanité d'un parvenu.

« Le mépris de la vie des autres est naturel à la race espagnole; ce mépris, qu'elle semble avoir emprunté aux Arabes. Rosas en est pénétré au plus haut degré. Non pas qu'il soit foncièrement cruel; mais l'existence presque sauvage que mènent

les gauchos, et qu'il a menée comme eux, l'aspect familier du sang qu'ils sont habitués à répandre en abattant leurs nombreux bestiaux, l'ont rendu comme eux insensible au spectacle et à la pensée des supplices, en écartant cette espèce d'horreur instinctive que la vue du sang inspire aux peuples civilisés, et qui chez eux tient trop souvent lieu d'humanité.

« Les fatigues de cette même vie ont endurci son corps, et lui ont donné cette vigueur et cette dextérité dans tous les exercices qui font le prestige d'un chef parmi les populations de ces contrées. Ces qualités physiques, une libéralité à toute épreuve, une éloquence naturelle, tantôt triviale, tantôt passionnée, mais toujours appropriée à ceux qui l'écoutent, lui attirèrent une véritable influence et de nombreux adhérents parmi les gens de la campagne. Cependant il ne prit point les armes durant la guerre de l'indépendance, ce qui l'a fait accuser par les uns de royalisme, par les autres de lâcheté. Plus tard il se jeta dans le parti fédéral à la suite de don Manuel Dorrego, son patron, en qui ce parti respectait un de ses chefs les plus éminents et les plus éclairés. Il contracta aussi une étroite amitié avec don Thomas-

Manuel Anchorena, la plus forte tête du même parti. Ces deux hommes, surtout le dernier, furent les patrons politiques de Rosas. Son alliance avec dona Encarnation de Ezcurra contribua à le pousser dans la vie publique; cette femme altière, ambitieuse et passionnée exerça, par son énergie toute virile, une grande influence sur la carrière de son mari. Sous l'empire de ces circonstances, il parvint au commandement d'un régiment de cavalerie de milice de la campagne, les *colorados de las Conchas* (les rouges des Conchas).

« Il est dans la vie de quelques hommes certaines dates en quelque sorte fatales : tel est le 29 septembre pour Cromwell, tel est le mois d'octobre pour Rosas. C'est dans ce mois que ce chef parut pour la première fois sur la scène politique, qu'il proclama la fédération qui l'éleva au pouvoir en 1829, qu'il ressaisit l'autorité en 1833, et qu'il signa avec la France le traité de paix qui le sauva d'une ruine complète en 1840.

« Le 5 octobre 1820, la populace de Buenos-Ayres, excitée par l'ardeur du pillage, se soulève contre le gouvernement alors au pouvoir des unitaires. Le gouverneur Rodriguez appelle à son secours les milices de la campagne, parmi lesquelles

figure au premier rang le régiment des *rouges*, commandé par Rosas. Grâce à ce secours, Rodriguez triomphe de la rébellion. Les ennemis de Rosas prétendent qu'au moment de charger, ce colonel ne se trouva plus à la tête de son régiment; un violent mal de dents, qui guérit aussitôt après le combat, l'avait forcé, à son grand regret sans doute, de s'éloigner de la mêlée. Pour moi, quoique nullement partisan de Rosas, je n'ajoute aucune foi à ce conte ridicule. Il est bien certain, sans doute, que don Juan-Manuel n'a aucun fait d'armes à citer; mais il est certain aussi qu'il possède l'intelligence des choses militaires, et il n'est guère permis de croire qu'il eût pu s'élever au premier rang, si l'absence de bravoure constatée eût été chez lui jusqu'à la couardise. Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette affaire, c'est de voir un des chefs militaires du parti fédéral prêter son appui au gouvernement unitaire, et le raffermir dans une circonstance où il allait probablement être renversé. Le fait est que la journée du 5 octobre consolida le gouvernement unitaire, qui se maintint encore pendant sept ans, sous la direction successive de Rodriguez, de Las Heras et de Rivadavia.

« Je vous dirai quelques mots de ce dernier,

qui est un de ces hommes remarquables, de ces hommes de génie et de bonne volonté, comme il en apparaît, pendant les jours de tourmente, à la surface des révolutions. Don Bernardino Rivadavia, né à Buenos-Ayres, de parents honorables et honorés, avait reçu dans sa jeunesse une bonne éducation. Il la compléta et la modifià par ses voyages en Europe. En s'inspirant des mœurs, des sciences et des arts du vieux monde, Rivadavia s'inspira aussi des maximes philosophiques et des théories politiques qui avaient envahi notre vieille société vers la dernière moitié du siècle dernier. Cette doublé inspiration le suivit dans toute sa carrière et se fit sentir dans tous ses actes : elle le conduisit à de hautes pensées et à de plus grandes fautes. Rivadavia est un exemple illustre à ajouter à celui de tant d'hommes dont les généreuses intentions ont été perdues, dont l'activité a été frappée de stérilité, parce qu'ils se sont écartés du terrain solide des doctrines religieuses et des principes qui, en dehors et au-dessus de l'homme, ont présidé à la constitution de la société, pour se jeter dans les sentiers perdus d'une philosophie incertaine, et dans les sables mouvants de la convention humaine.

« Rivadavia n'avait qu'une foi religieuse faible, sinon nulle. Il avait été vivement frappé des abus du régime clérical dans l'un et l'autre hémisphère, et plus vivement impressionné encore par les déclamations des voltairiens et des encyclopédistes. Il attaqua l'existence même du clergé, qu'il eût fallu seulement épurer. Il supprima les couvents, et réduisit le nombre des ministres de la religion, qu'il eût fallu multiplier pour l'instruction des peuples; il substitua un enseignement purement philosophique à l'enseignement religieux. Il n'avait pas suffisamment compris que la religion est le premier fondement comme le premier besoin de toute société : elle civilise les peuples barbares; elle préserve les peuples policés des excès de la civilisation.

« Dans sa ferveur pour les doctrines sociales, dont il s'était pénétré pendant ses voyages en France, en Angleterre, aux États-Unis, il prétendit appliquer dogmatiquement tous les droits politiques, dont la conquête supposée a valu à l'Europe tant de révolutions, à un peuple qui jouissait d'une liberté et d'une égalité de fait bien supérieures à l'égalité et aux libertés théoriques dont on prétendait le gratifier. Qu'importait la liberté

de la presse à la majorité des Argentins, qui ne savaient ni lire ni écrire? la liberté individuelle à des hommes qui ont dans la vaste étendue des pampas, et dans la vitesse de leurs chevaux, un refuge assuré contre l'oppression? l'inviolabilité des propriétés à ces pasteurs toujours armés pour défendre leurs troupeaux, dont l'inépuisable fécondité fait leur principale richesse; à ces cultivateurs qui n'ont pas assez de bras pour défricher tout le sol que la Providence a livré à leur industrie? Il y a plus, l'exercice des devoirs qu'entraînent les droits politiques parut au plus grand nombre une véritable tyrannie. Rivadavia n'eut donc et ne put avoir pour lui que les habitants des villes, surtout ceux de Buenos-Ayres, accessibles comme lui à l'imitation des choses européennes.

« Dans sa prédilection naturelle, mais prématurée et violente, pour les mœurs élégantes de l'Europe, il ne craignit pas de s'attaquer au costume national, aux usages immémoriaux du pays. Il railla le costume américain, manifesta sa répugnance pour la *chaqueta,* son mépris pour la *chiripa,* la veste et la jupe de l'homme de la campagne; il se dépopularisa ainsi peu à peu, et sentit le pouvoir lui échapper par les soupapes inférieures.

« Mais si Rivadavia mérite le blâme sous certains rapports, il a des titres réels à la reconnaissance de son pays et au respect de l'histoire. Il introduisit dans l'administration un ordre inconnu, fonda le crédit public renversé avec lui, et posa, si imparfaits qu'ils soient, les principes du droit public argentin. Il tira la province de Buenos-Ayres du chaos constitutionnel et gouvernemental où elle était plongée jusqu'alors comme les autres provinces. Il fit de louables efforts pour opérer l'union des États de la Plata. Il créa les relations extérieures de la république Argentine, et lui fit prendre place au rang des nations. Il soutint l'honneur du pays contre les armes du Brésil, et prépara l'indépendance de la république Orientale : à ce titre son nom est autant en honneur à Montevideo que celui de Rosas y est exécré. Il favorisa l'instruction publique et les arts, et Buenos-Ayres, grâce à lui, reçut le nom d'Athènes de l'Amérique du Sud.

« Enfin, et ce sera là son éternel honneur, il comprit qu'il fallait attirer dans ces États naissants, pauvres de population et d'argent, les bras et le crédit de l'Europe. Le premier il ouvrit les portes à l'émigration étrangère, et rendit popu-

laire en Europe l'hospitalité du Rio-de-la-Plata (1).

« Pendant que Rivadavia était au pouvoir et que le parti des unitaires semblait pour jamais affermi, survint la guerre contre le Brésil en 1826. Pour soutenir cette guerre toute nationale, Buenos-Ayres fit des efforts gigantesques, qui épuisèrent ses ressources, et par là affaiblirent les ressorts du gouvernement. Le parti fédéraliste, resté depuis tant d'années dans l'ombre, releva la tête. Rivadavia succomba sous les embarras financiers; le 7 juillet 1827, il abandonna le pouvoir, et se retira en Europe, pour venir ensuite mourir pauvre, vieux et ignoré, dans la capitale du Brésil.

(1) A. de Brossard, *Considérations historiques et politiques sur les républiques de la Plata.*

CHAPITRE IV

Dorrego gouverneur de Buenos-Ayres. — Sa chute. — Il est arrêté et fusillé. — Soupçons élevés contre Rosas à ce sujet. — Rosas élu pour la première fois gouverneur de Buenos-Ayres.—Ses premiers succès. — Son administration. — La loi d'*épuration.* — La véritable opinion de Rosas sur les partis unitaire et fédéral. — Causes de son irritation contre les unitaires.— Sa popularité dans les campagnes.— Sa réélection. — Son refus. — Par quel motif. — Division du parti fédéral.— Les *mitigés* ou *schismatiques*, les *exaltés* ou *apostoliques*.— Les *lomos colorados* et les *lomos negros*. — Mesures prises par le parti modéré. — Triomphe du parti exalté. — Retour de Rosas. — Soumission des représentants. — Comédie. — On confère à Rosas toute l'étendue du pouvoir public, sans restriction. — Quiroga et Lopez. — Assassinat de Quiroga. — Mort de Lopez. — Accusation portée dans l'opinion publique contre Rosas.— Cullen est fusillé. — Ingratitude de Rosas. — Sa conduite à l'égard de sa femme.

« Après la chute de Rivadavia, les provinces de la Plata retombèrent dans l'anarchie d'où elles étaient sorties en 1820. Les chefs audacieux et cruels du parti fédéral, Quiroga, surnommé le tigre

de la Rioja, Estanislao Lopez, et bien d'autres moins connus, s'érigèrent en dictateurs dans les territoires soumis à leur capricieuse et sanglante autorité.

« La province de Buenos-Ayres élut pour son gouverneur don Manuel Dorrego, l'ancien patron de Rosas. Dorrego était un des chefs les plus estimés et les plus modérés du parti fédéral. Par sa naissance, il appartenait à la société élégante et polie de Buenos-Ayres; par son immense fortune, par ses relations et par ses amitiés, il était l'homme de la campagne, où l'influence de son ancien capataz don Juan-Manuel de Rosas venait fortifier la sienne. Il mit ce même Rosas à la tête de la campagne avec le titre de général (ce rang distingué s'acquiert facilement dans nos républiques du nouveau monde, ballottées entre l'anarchie et le despotisme du sabre), et il forma un ministère dont Juan-Ramon Balcarce, connu par ses services dans la guerre de l'indépendance et par la modération de son caractère, fut le principal membre.

« Dorrego ne resta pas longtemps au pouvoir. Après avoir terminé la guerre avec le Brésil par un traité honorable, et qui rendait définitivement l'indépendance à notre Bande-Orientale, il fut ren-

versé par l'armée, que la paix avait ramenée à Buenos-Ayres et dont tous les chefs appartenaient au parti unitaire. Le chef de ce mouvement militaire était le général Lavalle, connu jusque-là par son courage, ses succès militaires, sa générosité et l'élévation de ses sentiments. Cependant il démentit dans cette circonstance l'opinion qu'on s'était faite de son caractère et de son humanité; Dorrego, obligé de quitter la ville et de fuir dans la campagne, y fut arrêté, ramené à Buenos-Ayres et fusillé.

« Si l'on en croit, du reste, des rumeurs fort accréditées, Lavalle ne fut pas le plus coupable dans cette tragédie, et la part la plus odieuse en reviendrait à Juan-Manuel de Rosas. Il accompagnait dans sa fuite le gouverneur, et c'est lui qui le livra aux soldats de Lavalle envoyés à sa poursuite. La conduite que Rosas a tenue depuis vis-à-vis de la famille de son ancien patron et de son bienfaiteur, est malheureusement de nature à confirmer les soupçons de cette trahison de sa part. Sous prétexte d'unitarisme, il a éloigné des affaires et gardé dans une espèce de captivité don Luis Dorrego, frère de don Manuel, et il a tenu longtemps sous le séquestre les biens de cette opulente

famille. Mais, comme pour prévenir ce reproche d'ingratitude, Rosas fut le premier à pousser le cri de la vengeance; Lopez et Quiroga vinrent lui prêter leur appui. Les efforts réunis de ces chefs renversèrent bientôt Lavalle, qui, craignant le sort qu'il avait fait subir à Dorrego, se réfugia dans l'État oriental avec ses principaux amis politiques.

« Don Juan-Manuel de Rosas, resté sans compétiteur parmi les unitaires, et le premier des fédéraux, fut élu gouverneur et général de la province de Buenos-Ayres, le 8 décembre 1829. Il s'était élevé au pouvoir sur les ruines du parti unitaire; mais ce parti, vaincu et dispersé, n'était point détruit. Un des chefs les plus estimés de ce parti, le général Paz, vétéran des guerres de l'indépendance, commandait encore dans la province de Cordova, où il avait rallié les membres les plus actifs et les plus dévoués de l'unitarisme. La position était difficile et inquiétante pour le pouvoir naissant de Rosas; aussi s'empressa-t-il, d'une part, de se faire décerner des pouvoirs extraordinaires, et de l'autre de resserrer les liens fédératifs des provinces de Corrientes, Santa-Fé, Entre-Rios et Buenos-Ayres. Les forces de ces provinces, réunies sous les ordres de Quiroga, de Lopez et

de Balcarce, pénétrèrent dans la province de Cordova, et attaquèrent le général Paz, qui fut fait prisonnier, son armée ayant été entièrement défaite. Paz dut la vie à un mouvement de générosité fort rare de la part du général Lopez. Les débris de son armée se retirèrent en Bolivie, et le parti fédéral eut définitivement le dessus.

« Pendant ce temps-là, Rosas faisait la guerre, à sa manière, au parti unitaire. Il fit rendre contre ce parti une loi d'*épuration* et de *surveillance*, renouvelant ainsi toutes les rigueurs de la trop fameuse législation des *suspects*, qui a fait tant de victimes en France. Cette loi d'épuration déclarait « conspirateurs contre l'ordre public, et pas« sibles de la peine capitale, tous ceux dont les « opinions politiques seraient contraires aux prin« cipes du gouvernement. » C'était, comme on le voit, ouvrir une large porte à l'arbitraire et aux vengeances.

« On pourrait d'après cela supposer à Rosas une haine invétérée et immuable contre les unitaires, et un dévouement de conviction pour la cause fédérale; il n'a réellement de haine que pour ceux qui font obstacle à son élévation et à sa puissance. Les chefs du parti unitaire ne lui

ont été odieux, et il ne les a combattus jusqu'à la mort, que parce qu'ils lui barraient le chemin du pouvoir. Quant à la cause de la fédération, il ne l'a embrassée avec chaleur que parce qu'elle était pour lui un moyen de parvenir; et lorsque dans les rangs de ce parti il s'est rencontré quelques noms illustres qui lui faisaient ombrage, tels que les Lopez, les Quiroga, les Balcarce et d'autres encore, il n'a pas hésité à les poursuivre et à les faire disparaître, comme ceux qui appartenaient au parti unitaire. Son but réel, unique, n'était donc pas le triomphe d'un parti, mais bien le triomphe de son ambition personnelle; et, une fois parvenu, il a bien prouvé, par la prodigieuse concentration de son pouvoir, qu'il était et qu'il est plus unitaire que pas un.

Il avait si peu de haine réelle contre les unitaires, que pendant sa première administration il n'usa d'abord de sa fameuse loi d'épuration que modérément, et qu'il fit de nombreux efforts pour se concilier les hommes les plus influents de ce parti. Mais ses avances furent repoussées; l'orgueil des hommes civilisés de la ville supportait impatiemment l'autorité d'un rustique. Cette opposition se fit sentir sous toutes les formes. S'il paraissait

dans une réunion (*tertullia*) avec son uniforme de général, les hommes se demandaient où il avait gagné ses épaulettes, les dames ne l'appelaient que le gaucho travesti; s'il prenait la parole, on se disait tout bas où il avait appris ce langage vulgaire et ces expressions triviales. Puis les épigrammes mordantes, acérées, anonymes, volaient de toutes parts, et ne manquaient pas d'arriver jusqu'à lui. Dès lors Rosas fut irréconciliable.

« Mais s'il rencontrait peu de sympathie dans la ville, sa popularité n'en était pas moins grande dans la campagne, et lorsqu'il fut arrivé au terme légal de son administration, en 1832, il fut réélu à une immense majorité, seulement sans pouvoirs extraordinaires. Cette diminution de son autorité, diminution obtenue par la défiance d'une fraction du parti fédéral jointe aux unitaires, fut un avertissement pour Rosas : il comprit qu'accepter un pouvoir amoindri, ce serait déchoir, et un des traits distinctifs de son caractère est de ne jamais se départir des avantages qu'il a obtenus. Il repoussa donc le titre qui lui était offert, et réclama l'honneur d'aller combattre les Pampas et d'autres Indiens sauvages, qui, profitant des discordes des provinces argentines, fatiguaient de leurs dévasta-

tions le territoire de Buenos-Ayres. Don Juan-Ramon de Balcarce fut élu à sa place, et lui-même partit pour les régions du Sud, mais en laissant dans toutes les administrations une foule d'employés dévoués à sa personne, et qu'il avait eu soin d'y faire entrer pendant les trois ans qu'il avait exercé le pouvoir suprême.

« Pendant toute l'année 1832, Rosas fit la guerre aux Indiens, qui éprouvèrent des pertes considérables. Pendant ce temps-là, une division s'était ouvertement introduite dans le parti fédéral. Depuis longtemps les hommes les plus sages de ce parti réclamaient la convocation d'un congrès général, afin d'organiser d'une manière régulière la fédération; mais Rosas s'y était toujours opposé, parce que dans cette organisation il n'eût pas même été le premier entre ses égaux : il aurait eu devant lui Lopez et Quiroga, plus anciens et surtout plus illustres que lui dans la carrière de la politique et des armes.

« Pendant l'absence de Rosas, ceux des fédéraux qui voulaient sincèrement sortir du chaos gouvernemental où l'on se trouvait depuis tant d'années se groupèrent autour de Balcarce, et, s'appuyant sur ce qui restait d'unitaires à Buenos-

Ayres, tentèrent d'organiser au moins cette province sur des bases libérales et de la soustraire à l'influence de don Juan-Manuel. Cette fraction du parti fédéral fut qualifiée de *mitigée* et de *schismatique*, par opposition à la fraction *exaltée* ou *apostolique*, qui continuait à reconnaître Manuel Rosas pour chef, et qui disait que la *fédération* pure était *la foi de Jésus-Christ.*

« Rosas avait donné à ses amis et à ses adversaires des noms moins prétentieux, mais tout aussi bizarres; il appelait les premiers *lomos colorados* et les autres *lomos negros* (des rouges et des noirs), à cause de la différence du costume des gens de la campagne vêtus de vestes rouges, et des hommes de la ville couverts d'habits noirs à l'européenne.

« Le parti *schismatique* ou *modéré* se montra prompt et décidé dans ses mesures. La loi d'*épuration* fut rapportée; la liberté de la presse, suspendue par Rosas, fut rétablie; enfin un projet de constitution fut rédigé par la chambre des représentants, portant entre autres dispositions la suivante :

« Jamais le pouvoir exécutif de la province ne
« pourra être investi d'une autorité extraordinaire

« qui lui permette de disposer de la vie et de la « fortune des citoyens, ou de changer l'ordre et « la forme d'administration établis par les lois. »

« Cet article, évidemment dirigé contre le chef de la dernière administration, provoqua la fureur du parti soi-disant apostolique. En l'absence de Rosas, qui était toujours dans les pampas, sa femme, dona Encarnacion de Ezcurra, devint l'âme des réunions et des projets des lomos colorados. Avec une ardeur toute virile, elle appela à elle Quiroga et les bandes armées de la campagne, et donna le signal de l'explosion. Balcarce, emporté par l'orage, se démit du pouvoir. Ses antécédents le firent épargner par ses amis politiques; mais il dut s'exiler. Quand Rosas, que les avis de ses partisans étaient allés chercher au milieu de son expédition, arriva à Buenos-Ayres, tout était achevé.

« La chambre des représentants chercha par ses soumissions à désarmer les rancunes de Rosas. Elle lui décerna, à lui et à son armée, des récompenses honorifiques et de vastes propriétés territoriales; enfin elle lui offrit le pouvoir suprême pour la troisième fois. Mais, après avoir accepté les unes, il refusa l'autre avec une sorte de désinté-

ressement plus fastueux que réel. C'est alors que Buenos-Ayres devint le théâtre d'une comédie dont peu d'histoires offrent le pendant; et cette comédie, qui se prolongea pendant un an, donne la juste mesure de la ténacité et de l'infatigable patience de Juan-Manuel. S'il avait refusé le titre qu'il ambitionnait, c'était uniquement parce qu'il ne voulait pas gouverner sans pouvoirs extraordinaires les plus étendus; mais ces pouvoirs, il ne voulait pas les demander, et la chambre des représentants, par un reste de pudeur et d'indépendance, ne voulait pas les lui offrir sans y être provoquée. Enfin, après un an de cette situation équivoque, la chambre se décida, sur la proposition de don Augustin Garrigos, à accorder à Rosas ce qu'il désirait si ardemment.

« Le 7 mars 1835, l'assemblée, usant de sa souveraineté ordinaire et extraordinaire, nomma pour cinq ans le général Rosas gouverneur et capitaine général de la province de Buenos-Ayres, et déposa dans sa personne *toda la suma del poder publico* (toute l'étendue du pouvoir public), sans autre restriction que de *conserver, protéger et défendre la religion catholique*, et que de *défendre et soutenir la cause nationale de la fédération.*

Elle ne mit de terme à l'exercice de ce pouvoir extraordinaire que la volonté du gouverneur élu.

« Rosas voulut encore donner à ce pouvoir exorbitant, dont l'avait revêtu l'assemblée si dédaignée par lui, la couleur de la sanction populaire. Sur le désir qu'il en témoigna, une loi du 22 mars 1835 *autorisa* les habitants de la province à exprimer dans les trois jours leur acceptation ou leur refus de la loi constitutive de la dictature. A Buenos-Ayres, neuf mille trois cent vingt voix contre quatre ratifièrent les décrets de l'assemblée. Les votes de la campagne ne furent pas recueillis. Cela eût demandé trop de temps à l'impatient Rosas, et d'ailleurs il n'en avait pas besoin, car ces votes lui étaient acquis d'avance.

« Une fois arrivé au pouvoir, le grand travail de Rosas fut de s'y maintenir par tous les moyens possibles, *per fas et nefas*. Il avait, dans son propre parti, des rivaux d'influence et de pouvoir avec lesquels il devait tôt ou tard entrer nécessairement en lutte; et il est bien certain que ceux-ci ne l'auraient pas épargné s'il ne les avait prévenus lui-même (1). Parmi ces rivaux se trou-

(1) A. DE BROSSARD, *Considérations historiques et politiques sur les républiques de la Plata.*

vaient aux premiers rangs, on se le rappelle, et Lopez et Quiroga. Ce furent les premiers qui disparurent.

« Ce Quiroga, un des chefs de la fédération, avait échappé à vingt combats plus meurtriers les uns que les autres. Son courage était sans égal; son bonheur était passé en proverbe; sa cruauté, ou plutôt sa férocité, l'avait fait surnommer le *tigre de Rioja,* son pays natal. C'était lui qui, nous l'avons vu, répondant à l'appel de dona Encarnacion, s'était mis à la tête du mouvement qui avait renversé Balcarce et appelé Rosas au pouvoir. Celui-ci, devenu dictateur, chargea Quiroga d'une mission ayant pour objet de pacifier les provinces de Salta et de Tucuman. Mais, arrivé à Barranca-Yaco, sur le territoire de Cordova, il y fut assassiné avec son secrétaire et sa suite. Les frères Reinafé, qui commandaient à Cordova, dirigèrent cette expédition d'accord avec Rosas; mais celui-ci avait eu le soin de se tenir dans un lointain tel qu'on ne l'aperçût pas, et pour détourner les soupçons de l'opinion publique, indignée de ce meurtre, il fit arrêter les quatre frères Reinafé. Après deux ans de captivité, trois furent fusillés; le quatrième était parvenu à s'é-

chapper, et il renvoya à Rosas le reproche de complicité du crime. Cette accusation trouva un grand crédit parmi les ennemis de Rosas; et si l'on considère que du même coup celui-ci se débarrassait des Reinafé qui lui avaient été hostiles, et de Quiroga qui menaçait de le devenir, que les interrogatoires des suppliciés sont demeurés secrets comme toutes les autres pièces de leur procès, dont le résultat n'a été connu que par l'exécution de la sentence, la participation de Rosas au meurtre de Quiroga ne paraît pas douteuse.

« Quant à Lopez de Santa-Fé, il était venu à Buenos-Ayres pour se soigner d'une maladie dont il était atteint. Rosas lui envoya son médecin anglais de confiance, et bientôt Lopez mourut empoisonné. Ce fait, quoiqu'il n'ait pas été authentiquement prouvé (et comment l'aurait-il été?) n'a jamais fait l'objet d'un doute non-seulement parmi les ennemis, mais même parmi les partisans de Rosas. Du reste, le sort réservé à Lopez lui avait en quelque sorte été prédit quelque temps auparavant par un de ses ennemis tombé lui-même victime de sa vengeance, mais d'une manière moins déloyale, et avec des circonstances qui méritent d'être connues. Voici cette anecdote, qui vous fera

connaître non-seulement ce chef, mais encore les hommes auxquels il avait affaire.

« Lopez était gouverneur de Santa-Fé. Il avait dans l'Entre-Rios un ennemi personnel, le colonel Ovando. Ce dernier, à la suite d'une révolte, fut conduit prisonnier à Lopez. Le général déjeunait. Il reçut à merveille Ovando, et l'invita à s'asseoir à sa table. La conversation s'engagea comme entre deux convives auxquels une égalité de condition eût commandé la plus parfaite et la plus égale courtoisie. Cependant, vers le milieu du repas, Lopez s'interrompit tout à coup. « Colonel, dit-il, « si je fusse tombé en votre pouvoir comme vous « êtes tombé au mien, et cela au moment du « repas, qu'eussiez-vous fait?

« — Je vous eusse invité à vous mettre à table « comme vous avez fait vous-même.

« — Oui; mais après le déjeuner?

« — Je vous eusse fait fusiller.

« — Je suis enchanté que ce soit là l'idée qui « vous soit venue; car c'est aussi la mienne. Vous « serez donc fusillé en sortant de table.

« — Dois-je me lever tout de suite, ou ache- « ver de déjeuner?

« — Oh! achevez, colonel, achevez, nous ne « sommes pas pressés. »

« On continua donc, on prit le café et les liqueurs; puis, café et liqueurs pris :

« Je crois qu'il est temps, dit Ovando.

« — Je vous remercie de n'avoir point attendu « que je vous le rappelasse, » répondit Lopez. Puis, appelant son planton : « L'escouade est-elle « prête? demanda-t-il.

« — Oui, mon général, » répondit le planton.

« Alors, se retournant vers Ovando : « Adieu, « colonel, dit-il.

« — Oh! au revoir, répondit celui-ci. On ne « vit point longtemps dans des temps comme ceux « où nous nous trouvons. » Et, saluant Lopez, il sortit. Cinq minutes après, une fusillade retentissant sur le seuil même de la porte de Lopez lui annonçait que le colonel Ovando avait cessé d'exister.

« Lopez avait laissé un ami intime qui eût peut-être été capable de venger sa mort. C'était Cullen, qui s'était établi depuis longtemps à Santa-Fé, où il s'était lié avec Lopez, et où il était devenu son ministre et le directeur de sa politique. L'immense influence que Lopez eut sur la république Argentine depuis 1820 jusqu'à sa mort, fit

de Cullen un personnage extrêmement important. Lorsqu'au jour du malheur Rosas proscrit s'était retiré à Santa-Fé, il avait reçu de Cullen toute espèce de services. Mais ces services ne purent faire oublier au dictateur que Cullen était un des hommes qui, ainsi que son ami Lopez, voulaient mettre fin au régime de l'arbitraire dans la république Argentine. Cependant il sut cacher son mauvais vouloir sous les apparences de la plus grande amitié envers Cullen.

« A la mort de Lopez, Cullen fut nommé gouverneur de Santa-Fé. Il se consacrait à établir des améliorations dans cette province, quand Rosas lui suscita une révolution qu'il appuya publiquement et avec un concours de troupes. Cullen, vaincu, se réfugia dans la province de Santiago, que commandait son ami Ibarra. Rosas, ayant déclaré Cullen *sauvage unitaire,* ordonna à Ibarra de le lui livrer. Intimidé par les menaces du dictateur, Ibarra fit arrêter son ami et l'envoya à Rosas. Celui-ci, en apprenant qu'on lui amenait Cullen captif, envoya l'ordre de le fusiller à moitié chemin. « Il était inutile de le juger, écrivait-il à ce « sujet; son procès était fait par les crimes que « tout le monde connaissait. »

« Vous avez vu, par ce qui précède, que les services rendus n'ont jamais excité chez Rosas les moindres sentiments de reconnaissance; bien plus, il semble même que ces services le disposaient à la haine envers ceux à qui il les devait; il était jaloux de toute influence qui n'était pas la sienne. Sa femme elle-même fut victime de ce trait caractéristique de son esprit : ainsi c'est à elle, c'est par son influence qu'il devait d'avoir été rappelé au pouvoir; eh bien, il ne pardonna jamais à dona Encarnacion d'avoir agi et surtout d'avoir réussi sans lui. Depuis lors il ne lui montra que froideur et dédain; et quoique à sa mort, en 1838, il lui ait fait faire des obsèques presque royales, qu'il porte encore son deuil, qu'il ne prononce son nom qu'avec des larmes dans les yeux et dans la voix, qu'il montre avec affectation et une sorte de respect son portrait en miniature entouré de cette singulière inscription : ARDENTE FÉDÉRALE, PATRIOTE, INDÉPENDANTE AMÉRICAINE, il n'est que trop certain qu'il a abrégé ses jours par ses mauvais traitements, sinon par les moyens employés envers le général Lopez. On cite à ce sujet des détails trop hideux pour être crus sans examen; il en est un pourtant tellement connu, que je ne puis

me dispenser de le rapporter : c'est le refus qu'il lui fit d'un prêtre à ses derniers moments. En vain sa fille Manuelita, la seule créature peut-être qu'il aime en ce monde, le lui aurait demandé à genoux. « Non, aurait-il répondu, tous ces prêtres « sont des bavards, et Encarnacion sait trop de « choses de la fédération, qu'il ne faut pas qu'ils « puissent répéter. Quand elle sera morte, nous « ferons venir un prêtre, nous dirons qu'elle s'est « confessée, et tout le monde le croira, car je « l'aurai dit. » Si l'on considère, en effet, qu'il ne se dit et ne se croit à Buenos-Ayres que ce que Rosas veut bien qu'on dise et qu'on croie, ce discours n'a rien d'improbable.

CHAPITRE III

Suite de l'histoire de Rosas. — Ses vengeances contre les classes élevées. — Société de la *Mas-horca*. — Composition de cette société. — Quelques *gentillesses* de la Mas-horca. — Confiscation. — Loi qui défend de porter le deuil des personnes mises à mort pour crime politique. — Premier blocus de Buenos-Ayres par la France. — Émigration des premières familles de Buenos-Ayres à Montevideo. — Accueil que leur font les Orientaux. — Haine de Rosas contre l'État oriental. — Sa jalousie contre Rivera, président de la république Orientale. — Portrait du général Rivera. — Causes de son influence dans la république de l'Uruguay. — Présidence de Manuel Oribe. — Son portrait. — Soulèvement des campagnes contre Oribe. — Rivera à la tête de l'insurrection. — Bataille de Palmas. — Défaite d'Oribe. — Il résigne ses pouvoirs, et se retire à Buenos-Ayres. — Accueil qu'il reçoit de Rosas. — Celui-ci déclare la guerre à Montevideo. — Traité de Rosas avec la France en 1840. — Détails sommaires des principaux événements arrivés à Montevideo depuis le traité de 1840. — Résistance héroïque des Montevidéens à l'armée de Rosas. — Commencement du siége de Montevideo. — Intervention de la population étrangère, Français, Italiens, Espagnols, en faveur des assiégés. — Bataillons français, basques et italiens. — Un mot sur Garibaldi. — Défaite de l'armée orientale par Urquiza à India-Muerta. — Triste situation de Montevideo après cet événement. — Suspension de la lutte par suite de l'intervention des Français et des Anglais.

« Rosas, arrivé à la toute-puissance, commença le cours de ses vengeances contre les classes éle-

vées, qui l'avaient si longtemps tenu en mépris. Au milieu des hommes les plus aristocrates et les plus élégants, il se montrait sans cesse vêtu de la *jaqueta* ou sans cravate. Avant la mort de sa femme, il donnait des bals qu'il présidait avec elle et sa fille, et auxquels, à l'exclusion de tout ce qu'il y avait de distingué à Buenos-Ayres, il invitait les charretiers, les bouchers, et jusqu'aux affranchis de la ville; ainsi, une fois, il ouvrit le bal, dansant avec une esclave, et sa fille, la belle Manuelita, avec un gaucho.

« Plût à Dieu qu'il eût borné là sa manière de punir la noble cité! A son avénement au pouvoir, il proclama ce terrible principe : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi*. Dès lors tout homme qui lui déplaisait fut qualifié du nom de *sauvage unitaire*; et celui que Rosas avait une fois désigné sous ce nom n'avait plus droit ni à la liberté, ni à la propriété, ni à la vie, ni à l'honneur. Pour mettre en pratique les théories de Rosas, on vit s'organiser, sous ses auspices, la fameuse société de la *Mas-horca*, c'est-à-dire *Encore la potence*. Cette société était composée de tous les hommes tarés, sans aveu, de tous les banqueroutiers, de tous les assassins de la ville. Voici ce qu'écrit à ce

sujet un officier de marine française, dont le témoignage ne saurait être suspect, car il montre dans tout son ouvrage une grande partialité en faveur du dictateur.

« Un club s'est organisé depuis quelque temps « dans la ville de Buenos-Ayres, réunion d'ar« dents patriotes, dont la devise est : *Vive Rosas!* « *Meurent les sauvages unitaires! Fédération ou* « *la mort!* Le club des jacobins, en 1793, ne « fut pas plus redoutable à l'ancienne noblesse de « France. Composé d'un ramassis de gens sans « aveu, la plupart souillés de crimes, de la lie « du peuple enfin, il se soutient par la terreur « qu'il inspire... Les crimes nocturnes qui ont dé« solé Buenos-Ayres, et plongé la ville dans une « sorte de stupide frayeur, émanaient de ce club. « Le comité directeur résout, une bande de bour« reaux exécutent (1). »

« A cette société de la Mas-horca étaient affiliés, par ordre supérieur, le chef de la police, les juges de paix, tous ceux enfin qui devaient veiller au maintien de l'ordre public; de sorte que quand les membres de la société se livraient à quelques-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, t. XXV, p. 351.

unes de leurs expéditions, soit de jour, soit de nuit, personne n'était là pour s'opposer à leurs violences. Citons quelques exemples de ce qu'ils appelaient leurs gentillesses.

« Les élégants de Buenos-Ayres avaient, à cette époque, l'habitude de porter leurs favoris en collier; mais sous le prétexte que la barbe taillée ainsi formait la lettre U, et voulait dire unitaire, la Mas-horca s'emparait de ces malheureux, et les rasait avec des couteaux mal affilés, de telle sorte que la barbe tombait avec des lambeaux de chair; après quoi on abandonnait la victime aux caprices de la dernière populace, rassemblée par la curiosité du spectacle, et qui parfois poussait la sanglante farce jusqu'à la mort.

« Les femmes du peuple commençaient alors à porter dans leurs cheveux un ruban rouge, connu sous le nom de *mono*. Un jour la Mas-horca se posta à la porte des principales églises, et alors toutes les femmes qui entraient ou sortaient sans avoir le *mono* sur la tête, s'en voyaient fixer un avec du goudron bouillant. Ce n'était pas non plus une chose extraordinaire que de voir une femme dépouillée de ses habits et fouettée au milieu de la rue par des sociétaires de la Mas-horca; et

cela parce qu'elle portait un mouchoir, une robe ou une parure sur laquelle on distinguait la couleur bleue ou verte. Il en était de même pour les hommes de la plus haute distinction, et il suffisait, pour qu'ils courussent les plus grands dangers, qu'ils se fussent hasardés en public avec un habit ou une cravate.

« En même temps on emprisonnait par centaines les citoyens dont les opinions n'étaient pas en harmonie, je ne dirai pas avec celles du dictateur, mais avec les combinaisons encore inconnues de sa politique à venir. Nul ne savait le crime pour lequel il était arrêté; c'était chose superflue, puisque Rosas le savait. De même que le crime restait inconnu, le jugement était déclaré inutile, et chaque jour, pour faire place aux prisonniers des jours suivants, les prisons encombrées se débarrassaient du trop-plein à l'aide de nombreuses fusillades. Ces fusillades avaient lieu dans l'obscurité, et tout à coup la ville se réveillait en tressaillant au bruit de ces tonnerres nocturnes qui la décimaient.

« Le matin, on voyait les charretiers de la police recueillir tranquillement dans les rues les corps des assassinés, et aller prendre à la prison

les corps de ceux qu'on avait fusillés; puis, assassinés et fusillés, tous ces cadavres anonymes étaient conduits à un grand fossé où on les jetait pêle-mêle, sans qu'il fût même permis aux familles des victimes de venir reconnaître les siens et de leur rendre les devoirs funèbres. Les charretiers qui conduisaient ces restes déplorables annonçaient leur passage par d'atroces plaisanteries, qui faisaient fermer les portes et fuir la population. On en a vu remplir des paniers avec les têtes des cadavres, et du cri habituel aux marchands de fruits de la campagne les offrir aux passants épouvantés, en criant : *Voilà des pêches unitaires ! qui veut des pêches unitaires?*

« Bientôt le calcul se joignit à la barbarie, la confiscation à la mort. Rosas comprenait que le moyen de se conserver au pouvoir était de créer des intérêts inséparables des siens. Dans le commencement de son administration, il avait rendu une loi qui abolissait la confiscation. Il abrogea cette loi, et il enrichit ses créatures des dépouilles de ses victimes. A partir de ce moment, la ruine des anciens propriétaires de Buenos-Ayres fut consommée, et l'on vit s'élever ces fortunes rapides et scandaleuses qu'étalent aujourd'hui les amis de Rosas.

« Ce que n'a osé rêver aucun tyran, ce qui n'est venu à l'idée ni de Néron ni de Domitien, Rosas l'a exécuté. Après avoir tué le père, il a défendu au fils de porter le deuil; à la femme de porter le deuil de son mari assassiné. La loi qui contient cette prohibition fut proclamée et affichée; et il fallait bien la publier et l'afficher, car il n'y eût eu que des habits de deuil à Buenos-Ayres. Les excès de ce despotisme frappèrent les étrangers, et entre autres quelques Français. Rosas, qui se croyait tout permis avec eux, lassa la patience du roi Louis-Philippe, et amena la formation du premier blocus fait par la France (de 1838 à 1840).

« Mais les hautes classes de la société, ainsi maltraitées, commencèrent à fuir Buenos-Ayres, et, pour trouver un refuge, jetèrent leurs regards sur l'État oriental, où la plus grande partie de la ville proscrite vint chercher un asile. Ce fut en vain que la police de Rosas redoubla de vigilance; ce fut en vain qu'une loi punit de mort l'émigration; la terreur et la haine qu'inspirait Rosas étaient plus fortes que les moyens inventés par lui. L'émigration allait croissant d'heure en heure, de minute en minute. Dès qu'une famille pouvait trouver une barque, père, mère, enfants, frères,

sœurs, s'y entassaient confusément, abandonnant maisons, biens, fortune, et chaque jour nous voyions arriver à Montevideo, ou sur quelque autre point du littoral oriental, quelques-unes de ces barques chargées de passagers qui n'avaient plus pour tout bien que les vêtements qu'ils portaient sur eux. Et si dans ces circonstances les Orientaux montrèrent quelque rivalité à l'égard des Portenos, ce fut entre eux une rivalité de générosité envers les proscrits. Aucun des passagers n'eut à se repentir de la confiance qu'il avait mise dans l'hospitalité du peuple oriental. Cette hospitalité fut telle que devait l'attendre le peuple argentin d'amis, ou plutôt de frères, qui tant de fois avaient réuni leur drapeau à ses drapeaux, pour combattre l'Anglais, l'Espagnol ou le Brésilien, ennemis communs, ennemis extérieurs, moins dangereux cependant que cet ennemi qui était né au milieu d'eux.

« J'ai été souvent témoin de ces scènes touchantes, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Quand les Argentins arrivaient en foule dans le port de Montevideo, à mesure qu'ils mettaient pied à terre, les habitants, qui étaient sur le quai les attendant, choisissaient, en raison

de leurs facultés pécuniaires ou de l'étendue de leurs habitations, le nombre d'émigrants qu'ils pouvaient recueillir. Alors vivres, argent, vêtements, tout était mis à la disposition de ces malheureux, jusqu'à ce qu'ils se fussent créé quelques ressources; ce à quoi tout le monde les aidait. Et de leur côté ceux-ci, pleins de reconnaissance, se mettaient aussitôt au travail, afin d'alléger le fardeau qu'ils imposaient à leurs hôtes, et de leur donner ainsi le moyen d'accueillir de nouveaux fugitifs. Pour arriver à ce but, les personnes les plus habituées à toutes les jouissances du luxe travaillaient aux derniers métiers, les ennoblissant d'autant plus que ces métiers étaient plus en opposition avec leur condition sociale.

« Si cette généreuse hospitalité des Montévidéens envers les habitants de Buenos-Ayres a formé dès lors entre ces deux villes un lien d'amitié qui, je l'espère, ne se rompra jamais, elle excitait en même temps au plus haut degré la haine de Rosas contre l'État oriental. Le gouvernement de Montevideo avait lui-même suivi l'élan donné par les simples citoyens, et tandis que le peuple compatissait, comme nous venons de le dire, aux malheurs des proscrits, le gouverne-

ment recherchait, au nom de la nation, les plus illustres d'entre eux ; le trésor public faisait des pensions aux guerriers argentins déclarés traîtres par Rosas, et les chefs du gouvernement eux-mêmes les entouraient de respect et de considération. Ajoutez à cela que la presse, n'étant pas bâillonnée dans l'État de Montevideo comme elle l'était à Buenos-Ayres, racontait au reste de la terre les crimes de Rosas, et livrait son nom à l'exécration universelle. Dès lors, on le comprend, la vengeance de Rosas dut menacer, comme la tête la plus haute entre celles de ses ennemis, le président de notre république Orientale, son administration et le pays sur lequel elle s'étendait.

« Ce président était alors D. Fructuoso Rivera. C'était un homme de la campagne, comme est Rosas, comme était Quiroga. Seulement tous ses instincts le portaient vers la civilisation, ce qui en faisait tout l'opposé de Rosas. Voici le parallèle qu'établit entre ces deux hommes un écrivain que j'ai déjà cité : « Le général Rosas et le général « Rivera se haïssent profondément. Nous n'entre- « rons pas dans le détail des événements qui ont « fait éclater ce sentiment... Qu'il nous suffise ici « de constater le fait, et d'indiquer une opposi-

« tion complète entre les caractères de ces deux « hommes : Rosas, vindicatif, cruel, implacable; « Rivera, sans fiel, débonnaire même, du moins « en apparence..., pardonnant et faisant du bien « à tous ses ennemis... Placé comme Rosas au- « dessus de la loi (Rivera avait aussi reçu du « parlement de Montevideo des pouvoirs extraor- « dinaires), tandis que celui-ci s'armait d'une « main de fer et régnait par la crainte, Rivera « caressait tout le monde et cherchait dans le « cœur des hommes qu'il commandait une puis- « sance plus douce et peut-être plus solide (1). »

« Ceux qui n'ont pas comme moi connu personnellement le général Rivera, et qui ne l'apprécient que par les résultats désastreux de son administration, ne peuvent se rendre compte de la prodigieuse influence qu'il a exercée dans l'État oriental. Mais quand on a vu les choses de près, les défauts mêmes du général Rivera expliquent cette influence. Sa prodigalité, la douceur et le laisser aller de son administration lui créèrent d'innombrables partisans dans un pays étranger aux mœurs et à la régularité administratives, et

(1) M. Page, *Affaires de Buenos-Ayres; Revue des Deux-Mondes*, t. XXV, p. 309.

où la libéralité, quelquefois plus fastueuse que réelle, propre aux Espagnols, s'est conservée dans tout son prestige. J'ajouterai que c'est un beau cavalier (dans le sens du mot espagnol *caballero*, qui comprend à la fois le soldat et le gentilhomme), au teint brun, à la taille élevée, au regard perçant, causant avec grâce, quoique sous une enveloppe un peu grossière, et entraînant ses interlocuteurs dans le cercle fascinateur d'un geste qui n'appartient qu'à lui. C'est là surtout ce qui l'a rendu l'homme le plus populaire de l'État oriental; mais, il faut le dire, jamais en même temps plus pauvre administrateur ne désorganisa les finances d'un peuple. Il avait dérangé sa fortune particulière; il dérangea la fortune publique, non pour se reconstituer une fortune, mais parce que, homme public, il avait conservé toutes les façons princières de l'homme privé.

« Cependant, dans les premiers temps de l'émigration argentine, cette ruine ne se faisait pas encore sentir; et Rosas, qui n'était pas encore assez fort pour faire éclater sa vengeance contre le président de la république Orientale, se borna à faire à son gouvernement de sourdes hostilités, appuyant par tous les moyens possibles quelques révoltes

qui éclatèrent dans la campagne, et, lorsqu'elles étaient étouffées, en organisant de nouvelles.

« La présidence de Rivera prit fin en 1834. Le général Manuel Oribe lui succéda par l'influence de Rivera lui-même, qui comptait avoir en lui un ami et un continuateur de son système. En effet, Manuel Oribe avait été créé général par Rivera, et avait fait partie de la précédente administration comme ministre de la guerre. Oribe appartient à une des premières familles du pays, originaire de Biscaye. Son port et ses manières sentent le gentilhomme; il a l'air mélancolique et la mine fière. Après 1811, il porta noblement les armes dans la guerre de l'indépendance. D'une bravoure intrépide et même téméraire, comme homme de guerre il n'est point heureux et a presque toujours été battu. Son esprit est faible, son intelligence étroite; cela explique son alliance avec Rosas : alliance à laquelle il s'est donné tout entier, quoiqu'elle entraîne avec elle la ruine de cette même indépendance pour laquelle Oribe a combattu tant de fois.

« Comme général, son incapacité est complète; ses passions ont la violence des organisations nerveuses, et le portent à la cruauté. Comme particulier, c'est un honnête homme. Comme adminis-

trateur, il fut plus économe que Rivera, et l'on ne peut lui reprocher d'avoir augmenté le déficit du trésor public. Cependant c'est à lui que revient tout entière la responsabilité de la ruine de l'État oriental.

« La rigidité de son gouvernement le rendit odieux aux populations indisciplinées de la campagne, auprès desquelles il n'avait pas d'ailleurs le prestige de Rivera. Le siége de son influence était dans la ville, à laquelle il appartenait par sa naissance et ses relations avec les principales familles; cette circonstance accrut encore son impopularité dans les campagnes, celles-ci se soulevèrent; car, dans ce pays comme ailleurs, suivant l'observation qui en a été faite, « les *bourgeois* « veulent gouverner, vu qu'ils ont un commen- « cement d'organisation, et les *gauchos* ne veulent « pas obéir, vu qu'ils sont les plus forts. »

« Le général Rivera, un peu malgré lui, un peu volontairement, se mit à la tête de l'insurrection. Ce chef se fortifia des réfugiés argentins qui s'étaient multipliés dans la Bande-Orientale, et auxquels, comme je l'ai dit, Rivera avait accordé une généreuse hospitalité pendant sa présidence. Le général Lavalle, le plus illustre de

tous, se mit à leur tête, et avec leur aide Rivera défit complétement Oribe à la bataille de Palmas, le 10 juin 1838.

« Oribe se retira à Montevideo. Le pouvoir lui échappait de tous côtés. La population étrangère le voyait de mauvais œil; car, pendant sa présidence, il avait recherché l'amitié de Rosas, et paru prêter l'oreille aux maximes illibérales du gouvernement de Buenos-Ayres. Les indigènes supportaient impatiemment la prolongation de la guerre civile. Oribe, prévoyant une catastrophe imminente, se décida à résigner l'autorité suprême, le 20 octobre 1838. L'assemblée générale des deux chambres accepta sa démission en termes honorables pour lui, et l'autorisa, ainsi qu'il l'avait demandé, à s'éloigner du territoire oriental.

« Rivera se retira à Buenos-Ayres, où l'attendaient les séductions de Rosas, et l'asservissement le plus complet aux conseils et aux volontés de ce chef. Rosas commença par l'obliger de protester contre sa renonciation à la présidence de l'État oriental, puis il le reconnut officiellement pour le chef du gouvernement d'un pays dans lequel il n'avait pu rester. C'était la parodie de Louis XIV accueillant comme roi Jacques II, renversé du trône

d'Angleterre par une révolution. On commença à rire à Montevideo de cette excentricité du dictateur, mais pendant ce temps-là il se préparait à changer le rire en larmes. La conséquence naturelle de cette conduite de Rosas était la guerre entre les deux nations, guerre commencée en 1838 et qui dure encore (1).

« Je vous ai dit en commençant que cette guerre a été jusqu'ici à l'avantage de Rosas. Je ne reviendrai que sommairement sur les principaux détails de cette lutte, détails qui, bien que récents, ne vous sont pas connus, ou ne vous le sont qu'imparfaitement en raison de la distance qui nous sépare de l'Europe.

« Après la démission d'Oribe, Rivera fut de nouveau porté à la tête du gouvernement. Fort de l'appui de la France, qui s'était enfin décidée à prendre parti pour ses nationaux victimes de Rosas, et qui faisait passer des secours d'hommes et d'argent à Montevideo, en même temps qu'une escadre française bloquait Buenos-Ayres, Rivera était devenu un redoutable adversaire de Rosas, et peut-être allait-il forcer le tyran à abandon-

(1) Elle n'a finit qu'en 1852 par la chute de Rosas.

ner le pouvoir, lorsque l'amiral de Mackau arriva de France en 1840, et conclut, au mois d'octobre, avec Rosas un traité qui releva sa puissance près de tomber, et laissa la république Orientale seule engagée dans la lutte. Cette lutte se prolongea avec des chances diverses jusqu'en 1842, jusqu'au moment où l'armée orientale fut battue à la bataille d'Arroyo-Grande.

« Alors l'armée de Rosas, forte de quatorze mille hommes, envahit l'État oriental. Pour s'opposer à ce torrent, il n'y avait dans la campagne que six cents soldats aux ordres du général Medina, et douze mille recrues commandées par le colonel, aujourd'hui général, Pacheco. Ces deux détachements se réunirent sous le feu de l'avant-garde ennemie; quatre à cinq mille volontaires les rejoignirent, et ces six mille hommes désorganisés, presque sans armes, ayant à leur tête le général Rivera, disputèrent le pays pas à pas à l'armée de Rosas. La marche des défenseurs du pays se faisait au milieu des contrées incendiées par l'ennemi; et, protégées par ces six mille braves, marchaient au milieu d'eux toutes les familles fugitives, dont, au grand péril de leurs défenseurs, la retraite fut ainsi assurée jusqu'à Montevideo.

« Là se réfugia presque toute la population de la campagne. Le 1er février 1843, l'armée orientale, formée sur les hauteurs de Montevideo, vit paraître l'armée ennemie; mais au lieu de chercher un refuge derrière les murailles, elle se contenta de demander des armes et des munitions, et, ayant confié à la ville la population qu'elle protégeait, elle prit la campagne pour manœuvrer, et dit à la ville: Défends-toi, et compte sur nous.

« Mais comment se défendre? depuis longtemps Montevideo n'était plus une ville de guerre; ses fortifications avaient été détruites en 1828. Il aurait au moins fallu un gouvernement énergique, et l'on n'avait à la tête des affaires que des hommes faibles, capables de faire leur devoir dans les temps ordinaires, mais non de prendre des mesures convenables dans une situation désespérée.

« Rivera, sur les instances de quelques hommes dévoués, céda aux exigences universelles, et, avant de partir pour l'armée, il organisa un nouveau ministère dans lequel étaient Pacheco pour la guerre et la marine, Santiago Vasquez pour l'intérieur et les affaires étrangères, et Francisco Mūnos pour les finances. Ce nouveau ministère,

qu'on appela le ministère Pacheco, entra immédiatement en fonctions (3 février 1843), et c'est à la vigueur des mesures qu'il a prises dès les premiers jours de son existence qu'est due cette défense incroyable de Montevideo. Ce ministère fonctionnait sous la direction du président du sénat, exerçant la présidence de la République en l'absence du général Rivera, dont le pouvoir allait d'ailleurs expirer légalement. Ce président intérimaire, qui fut nommé successeur de Rivera au 1er mars, était Joaquin Suarez, un des plus riches propriétaires et des hommes les plus honorables de la province orientale; c'est lui qui est encore aujourd'hui président en titre.

« Le 16 février de cette même année, l'armée ennemie, commandée par Oribe, se présentait devant Montevideo, où elle comptait entrer sans coup férir, ou du moins avec peu d'efforts. Mais pendant le peu de jours écoulés depuis son installation, le nouveau gouvernement avait fait de Montevideo une place de guerre capable d'arrêter les vainqueurs d'Arroyo-Grande. Un front irrégulier avait été tracé d'une rive à l'autre, dans la partie la plus étroite qui réunit la ville au continent, sur un parcours d'environ dix-sept cents

mètres. Un rempart en terre, avec un revêtement en cailloutis, le compose. A huit cents mètres en avant de ce retranchement, une première ligne de défense, consistant en un simple fossé, fut également tracée. Quatre-vingt-dix pièces de tout calibre, ramassées parmi les moins mauvais des vieux canons que l'occupation espagnole et portugaise avait laissés comme hors de service, et qui servaient de bornes dans les rues de la capitale, armèrent ces fortifications improvisées.

« Oribe, de son côté, établit son quartier général auprès du mamelon connu sous le nom de *Cerrito de la Victoria.* Il y fit élever un fort carré, couronna de batteries les hauteurs de la *Figurita* et des *Tres-Cruces*, situées à mille à onze cents mètres des premières défenses de la place. Mais, à cette distance, l'artillerie, imparfaitement servie de part et d'autre, ne fit que jouer avec plus de bruit que d'effet. La guerre se résuma en sorties, en escarmouches, en combats partiels, où les deux armées arrosèrent de leur sang un terrain stérile pour la victoire, sans jamais aborder, l'une les retranchements des assiégés, l'autre le camp des assiégeants. La supériorité du nombre était du côté d'Oribe, et il l'aurait peut-être emporté, si les

assiégés, quoique commandés par le général Paz, armés et alimentés par les soins vigilants du ministre de la guerre Pacheco, n'avaient reçu un renfort que les imprudences de l'ennemi jetèrent dans leurs bras.

« Jusqu'alors la population française, quoique sympathique aux Montévidéens, était restée neutre : non qu'elle ne fît des vœux ardents pour le succès de leurs armes et que bon nombre de nos compatriotes n'eussent déjà témoigné le désir de combattre dans leurs rangs ; mais nous étions retenus par plusieurs considérations importantes. Bon nombre de nos compatriotes, de nos amis, de nos parents habitaient Buenos-Ayres ; qui sait si le farouche Rosas ne se fût pas vengé sur eux de ce que nous aurions pris les armes contre lui ? D'un autre côté, le consul de France nous recommandait la prudence et une stricte neutralité, dans une guerre entre deux États avec lesquels notre gouvernement était en paix.

« Mais, le 1er avril, Oribe lança un décret dans lequel, après s'être plaint de la turbulence des étrangers, il menaçait de les traiter comme *sauvages unitaires*, s'ils n'avaient pas la prudence de cacher leurs sympathies. Un cri d'indignation ré-

pondit à cette insolente provocation. Dès le 2 avril, les Français coururent aux armes, qu'ils n'ont plus quittées depuis. Ils s'organisèrent d'abord en légion française, avec le drapeau et la cocarde nationale; mais le gouvernement français désapprouva cet armement, qui mettait en avant son pavillon, au moment où il était plus que jamais déterminé à ne point sortir de la neutralité qu'il s'était imposée.

« Les agents français eurent ordre de poursuivre la dissolution de ce corps; elle s'effectua; mais la légion française se reforma aussitôt, sous le drapeau oriental, en deux bataillons de gardes nationales, commandés par le colonel Thiébaut, ancien officier de l'armée impériale, et par le colonel Brie, un des premiers négociants de la ville. Le bataillon commandé par ce dernier a pris le nom de *chasseurs basques,* parce qu'il est presque en entier composé de Basques français et espagnols. Les Italiens, établis en grand nombre à Montevideo, s'organisèrent également en légion, sous les ordres de Joseph Garibaldi, auquel le ministre de la guerre avait déjà confié le commandement de l'escadrille orientale, composée de quatre petits bâtiments.

« Après la bataille d'Arroyo-Grande, le général Rivera avait réussi à reformer une armée, et il avait repris la campagne. Après diverses alternatives de revers et de succès, battu coup sur coup à Malbajar et à Arequita, il se vit acculé à la frontière brésilienne par l'armée argentine aux ordres de don Justo de Urquiza, gouverneur d'Entre-Rios. Il avait quatre mille hommes de troupes réglées; mais il traînait en outre à sa suite les misérables débris de la population des campagnes, qui, pour échapper aux cruautés des Argentins, avaient cherché un asile dans son camp. Le 28 mars 1845, Rivera a été totalement défait à India-Muerta, et ces malheureux fugitifs, avec les restes de l'armée orientale, se sont réfugiés sur le territoire brésilien. Pour comble de malheurs, le désaccord s'était mis entre les membres du gouvernement de Montevideo. Le colonel Pacheco avait donné sa démission. Dès lors la guerre se continuait au jour le jour, mais sans ensemble. L'enthousiasme même de la défense avait disparu, et l'on apprit sur ces entrefaites la défaite de l'armée de Rivera à India-Muerta. Cette défaite, qui détruisait tout espoir de triomphe, fut un coup de foudre pour la ville assiégée. Cependant, à cette

nouvelle, le vieux président Suarez eut une noble inspiration. Au lieu de songer à capituler, il s'adressa à l'armée, lui exposa franchement la situation, en lui ordonnant de combattre et de mourir: « S'il ne nous est pas permis, » disait-il dans sa proclamation, « de sauver la nationalité du pays, « sauvons au moins son honneur. »

« L'armée comprit l'appel fait à son patriotisme; elle s'ébranla aussitôt, prête à livrer une bataille désespérée. On allait en venir aux mains, lorsque les bâtiments qui apportaient la nouvelle de l'intervention anglo-française entrèrent à Montevideo. Les agents des deux nations venaient presser le gouvernement de ne rien précipiter, lui affirmant que la France et l'Angleterre imposeraient la paix, et que les deux puissances ne demandaient que le temps nécessaire pour exiger cette paix de Rosas. Dans le cas où Rosas résisterait, Montevideo aurait pour alliées les deux nations.

« Vous savez le reste, dont vous avez été presque témoins; Rosas a résisté au premier *ultimatum;* la flotte anglo-française a pénétré dans le Parana, Buenos-Ayres a été bloqué, et Rosas a été battu par les alliés à Obligado; mais il ne se regarde

pas encore comme vaincu ; car, comme je vous l'ai dit, je crains bien qu'il ne l'emporte sur le terrain des négociations. »

CHAPITRE VI

Promenade dans Montevideo. — Triste spectacle qu'offre une ville de commerce assiégée. — Notre départ de Montevideo. — Arrivée devant Buenos-Ayres. — Aspect de la ville, vue de la rade. — Le *cacique*. — Débarquement en *charrettes*. — Les *carretilleros*. — — Leur politesse. — Le Môle, ou plutôt la place du *Môle*. — L'hôtel des Trois-Rois. — Promenades dans l'intérieur de la ville. — Forme de la ville. — Principales places. — Principaux édifices. — Place de la Victoire. — *Place du Vingt-Cinq Mai.* — *El Fuerte.* — La *Recoba*. — Le *Piramen*. — Le *Cabildo*. — Administration de la justice. — Administration de la police. — Son importance sous le gouvernement de Rosas. — Église et couvent de Saint-François. — Université. — État de l'instruction publique sous le gouvernement de Rosas. — Collége de San-Martin, et collége républicain fédéral. — Rosas rappelle les jésuites pour leur confier l'enseignement. — Il les renvoie. — Curieux détails sur leur expulsion. — La cathédrale. — Église de Santo-Domingo. — Traces qu'elle porte des balles anglaises. — Couvent de Santo-Domingo, transformé en musée d'histoire naturelle. — *Cuartel de los Negros.* — *Batallon de defensores de Buenos-Ayres.* — Bravoure et discipline des soldats nègres et hommes de couleur. — Services qu'ils ont rendus dans la guerre de l'indépendance.

Avant d'aller plus loin, je ferai observer à mes lecteurs que les détails qui précèdent ne nous

furent pas racontés en une seule fois et de suite par M. Drevel ; ce fut, pendant les trois jours que nous restâmes à Montevideo, le sujet presque constant de nos conversations ; mais j'ai jugé plus convenable de les réunir en un seul récit, afin que le lecteur puisse mieux en saisir l'ensemble.

Le lendemain de notre arrivée, M. Drevel nous accompagna dans une promenade que nous fîmes à travers la ville. Rien n'est triste comme l'aspect d'une cité commerçante en temps de guerre. Les ateliers et les magasins fermés, un grande partie des maisons désertes, le retentissement des tambours et des trompettes remplaçant le mouvement et l'agitation du commerce, tel est le triste spectacle que nous offrait Montevideo.

Avant le siége, cette ville renfermait plus de cinquante mille habitants ; aujourd'hui à peine en compterait-on vingt-quatre mille. La plus grande partie de la population étrangère, moins les Français, a quitté la malheureuse cité, et ce qui est resté de cette population première a eu à souffrir la faim, la peste et la misère, trois fléaux qui, avec les combats journaliers, expliquent suffisamment la diminution de la population. Mais jamais plus de constance, jamais plus de vertu ne furent déployées

par aucun peuple. Il n'y a pas une classe de la société qui ne souffre de la prolongation de la défense. Depuis longtemps le commerce est mort. Tout le monde est soldat ou officier; or pour l'officier pas de traitement, pour le soldat pas de solde. Les femmes veillent les blessés en soignant les vêtements des troupes, les vieillards font la police de la ville, et pendant les jours de combat les enfants abandonnent leurs écoles pour aider les combattants en portant des cartouches. Dès le commencement du siége, les dames de la ville, à l'instigation de dona Bernardina Rivera, la fille du président, ont formé une société de bienfaisance connue sous la dénomination de *Société des dames orientales.* Mlle Hélène Drevel, la fille de notre hôte, en fait partie, tandis que son père et ses frères concourent à la défense de leur patrie adoptive.

Quand le moment de notre départ fut arrivé, nous nous séparâmes à regret de cette intéressante famille. Il n'y avait que trois jours que je les connaissais, et il me semblait quitter d'anciens amis.

« Nous nous reverrons dans des temps meilleurs, mon cher Drevel, dit M. Philips à son ami:

j'attends plus que vous des négociations qui vont s'ouvrir.

— Et moi, répondit M. Drevel, je n'espère qu'en Dieu, et ce n'est qu'en mettant en lui ma confiance que je puis aussi attendre des temps meilleurs. »

Nous remontâmes sur le bâtiment qui nous avait amenés d'Europe. Cette fois notre capitaine avait pris un pilote-pratique, qui fut seul chargé de la direction du navire, et au bout de douze à treize heures de navigation, nous arrivâmes en vue de la résidence du redoutable Rosas.

Dès qu'on annonça les clochers de Buenos-Ayres, je m'élançai sur le pont; mais j'en fus pour ma dépense de regards et mes efforts de rétine; mes nerfs optiques se fatiguèrent en vain à découvrir la métropole de la république Argentine, je ne vis que brouillard à l'horizon. Patience! nous la verrons bientôt; c'est que les marins ont une vue de lynx, qui semble deviner la terre...

Enfin, voilà Buenos-Ayres déployant sa ligne d'édifices! J'aperçois ses quinze clochers, les dômes et les tourelles de ses couvents, qui semblent sortir des eaux. Les édifices grandissent, je vois les terrasses de ses maisons carrées; la ville s'étend

de droite et de gauche, elle surgit de plus en plus; bientôt elle montre la forteresse; les petites maisons *del Bajo*, l'*Alameda*, les saules de la *Boca*, les pavillons ou les *quintas* du *Retiro* et de la *Recoleta*; la forêt de mâts des navires de la petite rade....

Halte-là! nous sommes à seize kilomètres de Buenos-Ayres, en dehors de la grande rade; nous ne pouvons passer outre sans la permission du *Cassique* ou *Cacique*. N'allez pas vous imaginer qu'il s'agit ici d'un chef indien. Le *Cacique* fut d'abord un honnête navire marchand du Brésil, armé en guerre lors des démêlés de ce pays avec la république Argentine; celle-ci, ou plutôt l'amiral Brown, s'en empara, et on l'a placé là pour servir de ponton, de *presidio*, c'est-à-dire de prison, et un peu aussi pour faire la police du port. Mais ses fonctions, sous ce dernier rapport, sont presque une sinécure; quant aux autres, il peut à peine contenir dans ses flancs décrépits les nombreux pensionnaires que Rosas y entasse chaque jour.

Deux officiers vinrent à notre bord pour visiter nos papiers et notre état sanitaire. Comme nous étions en règle, il nous fut donné *licencia* de passer en petite rade.

L'aspect extérieur de Buenos-Ayres est bien plus fait que celui de Montevideo pour réjouir la vue. Tout annonce ici une ville commerçante, une métropole digne d'un meilleur sort. La position un peu élevée de cette ville américaine, située en plaine, sur le bord de la côte formant falaise ; tous ses édifices publics se trouvant répartis sur une même ligne dans toute l'étendue de la ville, qui a près de quatre kilomètres de long ; le fort, placé au milieu, et non loin de lui un édifice de construction mauresque, qui contraste singulièrement avec les nombreux dômes des églises et des couvents ; les charrettes sans nombre stationnées au bas de la falaise, et destinées au débarquement des voyageurs ; la multitude de lavandières couvrant la plage, chamarrant de blanc la pelouse verte qui s'étend au loin vers le nord, et paraît se terminer par un groupe d'arbres ; la forêt de mâts de mille petites embarcations entassées dans la rivière de la Boca, vers le sud ; enfin toutes les maisons riveraines, disséminées sur la pente et au pied même de la côte, tout cet ensemble, animé encore par le mouvement de la petite rade, est bien susceptible de faire naître l'idée d'une place importante, d'une ville de premier ordre.

Néanmoins une chose me déplut tout d'abord. Ce fut la nécessité de débarquer dans ces charrettes dont je viens de parler; non que ce mode de transport me déplût en lui-même plus que tout autre, mais parce que les *carretilleros* ou charretiers, avec lesquels on se trouve en contact direct, sont bien tout ce qu'il y a de plus grossier, de plus audacieusement impertinent dans la populace de Buenos-Ayres. Tous ces hommes déguenillés étaient membres de la fameuse Mas-horca et portaient fièrement le monos sanglant qui en est le signe distinctif, comme le bonnet rouge l'était jadis du club des jacobins de Paris. « Il paraît, me dit tout bas M. Philips, que Rosas nous fait l'honneur d'envoyer ses amis à notre rencontre. — Je me serais bien passé d'un tel honneur, répondis-je sur le même ton; il n'est pas une de ces figures ignobles qui ne me paraisse celle d'un meurtrier, et je crois leur voir des mains rouges de sang. » Pendant que nous échangions ces paroles, les injures, les épithètes les plus avilissantes nous étaient prodiguées par ces hommes, qui s'aperçurent de notre hésitation; les mots de *gringo*, de *carcaman*, de *godo*, de *sarrazeno*, de *salvages unitarios*, volaient de bouche en bouche à notre adresse, le tout

accompagné de mille propos plus dégoûtants les uns que les autres.

Enfin, après avoir parcouru un demi-kilomètre de plage dans l'ignoble *carretilla* qui vous cahote horriblement, pendant que le *carretillero* vous écorche les oreilles de ses chants ou de ses vociférations, nous mîmes pied à terre à l'endroit qu'on appelle *Muelle* (le môle), parce qu'autrefois il y en existait un, qu'une crue extraordinaire du fleuve et la force des courants ont emporté si complétement, qu'il n'en reste plus aujourd'hui de vestiges.

Nous avions plusieurs lettres de recommandation pour des habitants de Buenos-Ayres, une entre autres pour le consul de France, et une autre de M. Drevel pour un de ses amis particuliers, avec lequel il avait fait avant la guerre beaucoup d'affaires de commerce. C'était aussi un Français, et M. Drevel nous avait assuré que nous trouverions chez ce compatriote la même hospitalité que nous avions rencontrée chez lui. Malgré cette assurance, M. Philips et moi nous jugeâmes plus convenable de nous loger à l'hôtellerie des *Trois-Rois*, tenue aussi par un Français, et chez lequel descendaient plusieurs de nos compagnons

de voyage. On est plus chez soi, et par conséquent plus libre dans un hôtel que dans une maison particulière, surtout quand on ne connaît qu'indirectement la personne qui doit vous offrir l'hospitalité, quoique dans ces pays lointains l'hospitalité s'offre toujours avec cordialité et s'accepte sans cérémonie.

Nous employâmes les premiers jours de notre arrivée à visiter la ville.

Si l'on veut se former une idée exacte du plan de Buenos-Ayres, il faut prendre plusieurs damiers, les réunir et se figurer que la ligne séparant chacune des cases et une rue; on aura ainsi un certain nombre de rues, toutes égales en longueur et en largeur, laissant entre elles un carré de maisons ou une place publique; tel est Buenos-Ayres.

La forme de la ville est un carré, long de quatre kilomètres, et large d'un peu plus de deux, divisé en trois cent soixante *cuadras,* carrés ou îlots de maisons, laissant entre eux soixante-une *calles* ou rues, toutes coupées à angles droits. La *cuadra* présente sur chaque face une longueur de cent cinquante *vares* (environ cent trente-trois mètres); seize cuadras font un *cuartel* ou quar-

tiers; il y a en tout vingt-neuf quartiers, lesquels composeront avec le temps quatre cent soixante-quatre cuadras. Toutes les rues correspondent aux quatre points cardinaux, et sont bordées de trottoirs garantis par des bornes en bois placées de distance en distance. Comme on le voit, le compas et l'équerre ont présidé à la fixation des proportions toutes mathématiques de Buenos-Ayres. Il en est à peu près de même de presque toutes les villes des deux Amériques; et si cette disposition plaît d'abord à l'œil par sa régularité, elle finit bientôt par le fatiguer à force de monotonie.

Il y a dix places publiques, dont la principale se nomme *Plaza de la Victoria.* Ses édifices prinpaux sont : *el Fuerte, el Cabildo ;* quatorze églises, deux hôpitaux, la salle des Représentants, le tribunal de commerce, *el Coliseo; la Recoba,* le Vauxhall, *el Parque,* le *Cuartel del Retiro* (caserne).

La première place qu'on rencontre en se dirigeant de l'*Alameda,* promenade sur le bord de la rivière, vers le centre de la ville, est la place *del* 25 *de Mayo* (du 25 Mai), ainsi nommée parce que c'est là, et à cette date, que se réunirent les citoyens, qui en 1810 se soulevèrent contre la domination espagnole. C'est une des trois ères po-

litiques que les Argentins, pour en mieux conserver le souvenir, inscrivent en tête de tous leurs actes publics, et gravent sur leurs monuments. Les deux autres ères sont : le 9 juillet 1816, jour de la déclaration d'indépendance par le congrès général des provinces unies du Rio-de-la-Plata; et le 5 octobre 1829, ère de la Confédération Argentine, époque de la proclamation du système dit fédéral et de l'entrée au pouvoir de don Juan Manuel Rosas (1).

La forteresse, ou *el Fuerte,* est un assemblage de plusieurs grands bâtiments entourés d'une épaisse muraille, dominée par un rempart garni de canons, et protégée par un fossé qu'on traverse sur un pont levis. Toutes les administrations relevant du pouvoir exécutif s'y trouvent réunies; mais le gouverneur n'y réside pas. Cette forteresse, assez respectable, domine la petite rade et le centre de la ville.

La Recoba est un édifice de construction mauresque, formant une espèce d'arc de triomphe en face du fort, et déployant de chaque côté une

(1) La mention de ces diverses époques était obligatoire en tête des actes officiels, aussi bien que celle de la devise (*proclama*) fédérale : *Viva la Confederacion Argentina! Mueran los salvages unitarios!*

galerie ouverte en arcades, surmontée d'une terrasse, entourée d'une balustrade et ornée de vases vernissés d'une grande dimension; les galeries, pavées en marbre dans leur milieu, servent de bazar et sont occupées par des marchands d'étoffes et d'habillements à l'usage des gens de la campagne, ce qui produit un effet assez bizarre. A droite de la Recoba, et à l'angle de la *calle de la Paz* (rue de la Paix), on remarque le *Coliseo,* ou théâtre, qui n'a pas été achevé, et dont une partie se trouve occupée par un cafetier français. Nous entrons sur la place de la Victoire. Salut au *Piramen!* C'est une espèce d'obélisque ou de pyramide quadrangulaire, d'une dizaine de mètres d'élévation, posée au centre de la place et entourée d'une grille de fer entrecoupée de douze pilastres surmontés d'une boule. Ce monument a été élevé en mémoire de grands événements politiques dont nous avons indiqué les dates, et dont on célèbre l'anniversaire sur cette place.

Sur le côté ouest de la place, en face de la forteresse, s'élève le *Cabildo.* C'est encore un édifice mauresque, mais plus simple, s'étendant sur une longueur de quatre-vingts mètres environ. Il présente deux rangées d'arcades, l'une au-dessus

de l'entrée; celle du rez-de-chaussée forme un portique où l'on se réunit pour causer d'affaires; celle du premier étage est une galerie par laquelle on communique dans plusieurs salles assez vastes; un balcon en fer orne la devanture, et une tour carrée, surmontée d'un petit clocher, occupe le milieu de l'édifice, couvert en tuiles rondes.

Le *Cabildo,* où se réunissait autrefois la municipalité, a joué un grand rôle pendant les premiers temps de l'indépendance de Buenos-Ayres; là s'assemblaient les citoyens notables ou les plus influents pour délibérer. On peut voir dans l'introduction quelle était l'importance du *Cabildo abierto* (en permanence) à cette époque. A présent le *Cabildo* a changé de destination; il est le siége du pouvoir judiciaire. Tous les tribunaux, la cour suprême (*la camara de justicia*), s'y trouvent réunis. Au rez-de-chaussée sont les notaires, les huissiers, les écrivains publics et la prison principale.

Puisque je parle du lieu où siégent les tribunaux, il ne sera pas hors de propos de dire quelques mots sur l'administration de la justice et de la police sous le gouvernement de Rosas.

L'administration de la justice repose encore sur la législation et est environnée de formes espagnoles. C'est dire qu'elle est lente, compliquée, hérissée de procédures et d'écritures, et presque sans publicité. On compte trois degrés de juridiction, sans parler des juges de paix (*jueces de Paz*), et du tribunal des nullités. Il y a un juge de paix pour chaque district de la province, et onze pour la seule ville de Buenos-Ayres. Leurs fonctions se rapprochent beaucoup de celles de nos juges de paix.

Quatre juges, deux pour les affaires civiles et deux juges criminels (*jueces del crimen*), connaissent de l'appel des justices de paix; et, en première instance, de toutes les causes civiles et criminelles de la province. Toute l'instruction des affaires et toutes les procédures se font par écrit devant ces divers magistrats, qui tous résident à Buenos-Ayres et siégent au Cabildo. Chaque juge prononce seul dans les causes qui lui sont soumises.

Un *fiscal*, organe du ministère public, instruit les affaires criminelles.

L'appel des juges de première instance est porté en seconde instance devant le *juez de alzada*,

c'est-à-dire le juge plus élevé; il n'y en a qu'un pour toute la province.

Les causes sont jugées en troisième instance par la cour suprême (*camara*), qui a remplacé l'audience royale. Elle se compose de neuf membres (*vocales*), qui portent le titre de camaristes (*camaristas*). C'est la plus haute fonction judiciaire de la république, et les personnages les plus éminents en sont ou en ont été revêtus. Le président de cette cour est le docteur Vicente Lopez, connu par le rôle qu'il a joué dans les pemières années de l'indépendance, et par l'hymne national argentin, dont il est l'auteur. La *camara* est le seul tribunal devant lequel les débats soient quelquefois oraux; encore n'est-ce que dans les affaires d'une grande importance. Un avocat fort occupé nous disait, à M. Philips et à moi, qu'en neuf ans d'exercice il n'avait parlé que cinq fois devant la *camara*.

Le tribunal des nullités (*tribunal de nulidades*), qui remplit les fonctions de la cour de casation, est une institution de Rosas, qui l'a établi par un décret du 5 décembre 1838.

Le principe de l'inamovibilité avait été adopté pour les juges argentins; mais l'inamovibilité est

la mère de l'indépendance judiciaire, et cette indépendance ne fait pas le compte des passions politiques. Aussi, sous l'empire du despotisme soi-disant républicain qui pèse sur l'État, le grand principe de l'inamovibilité a été mis de côté, tout en restant inscrit dans les lois, et la magistrature argentine est devenue de fait accessible et soumise aux volontés d'un pouvoir absolu. Dans la pratique, cependant, la justice est assez exacte quant au cours ordinaire des choses; mais toutes les fois que la politique ou l'intérêt privé des partisans du gouvernement est en jeu, on l'accuse de partialité, et cette accusation ne paraît que trop bien fondée.

Telle est, au surplus, la terreur qu'inspirent la sévérité bien connue du général Rosas et la vigilance de sa police, que les crimes contre les personnes et même contre les propriétés sont extrêmement rares. Quant aux délits politiques, ils échappent le plus souvent à la justice ordinaire; pour ce genre d'attentats le général Rosas emploie, comme nous l'avons déjà dit, une justice à lui plus prompte et plus redoutable que la justice régulière.

L'administration de la police, et cela se con-

çoit, joue un grand rôle sous le gouvernement du général Rosas, et il faut leur donner à tous deux cette louange, qu'elle remplit admirablement son devoir. La sécurité la plus grande règne dans la ville et dans la campagne, et le plus léger désordre est aussitôt réprimé.

Non loin du Cabildo, nous trouvâmes l'église et le couvent de Saint-François. L'église est remarquable par la richesse de ses ornements, deux tours en faïence peinte et vernissée, ainsi qu'un dôme nouvellement restauré. Le couvent n'a rien de remarquable, sinon qu'il est le seul monastère d'hommes qu'ait respecté le régime voltairien de Rivadavia. Ce couvent était autrefois puissamment riche; aujourd'hui il ne reste aux vingt à trente pauvres moines dont se compose cette communauté que les bâtiments en fort mauvais état du couvent, et les aumônes des personnes charitables. Depuis quatre à cinq ans, le gouvernement actuel leur a seulement rendu l'église et le cimetière de la *Recoleta*, qui leur appartenaient.

Derrière le couvent, dans la rue de la Bibliothèque, toujours sur le bord de la côte, nous trouvâmes l'université, fondée par Rivadavia, mais réformée ou plutôt arrangée par Rosas selon ses

vues. Le gouvernement actuel se pique de protéger particulièrement et de diriger l'instruction publique. Malgré cette protection, ou peut-être plutôt à cause de cette protection immédiate, l'instruction publique est dans une mauvaise voie à Buenos-Ayres. L'enseignement est nul dans les campagnes, et la plupart des établissements d'instruction primaire créés par Rivadavia ont disparu. Quant aux établissements d'instruction secondaire ou colléges, on en compte deux, celui de San-Martin et le collége républicain-fédéral.

Le collége de San-Martin possède de cent vingt à cent cinquante élèves. Il est dirigé par un Français fort distingué, M. Clairemont, ancien élève de l'école Polytechnique. Les études passent pour être plus fortes à San-Martin qu'au collége républicain-fédéral. Celui-ci est établi dans le local de l'ancien collége des jésuites, qu'il a remplacé. Voici quelques détails curieux sur ce changement.

En 1837, Rosas avait jugé à propos de rappeler les jésuites et de leur rendre leur ancienne maison, en faisant remarquer, dans son message officiel à ce sujet, « que la compagnie de Jésus « avait rendu à cette province de nombreux et « importants services; que l'un des objets de son

« institut était l'éducation de la jeunesse; que ses « colléges se trouvaient rétablis chez les nations « les plus libres à l'avantage du public, et que, « quels qu'aient été les motifs prétendus de son « extinction dans ce pays, aujourd'hui les circon- « stances étaient totalement différentes, etc. »

Rosas, en rétablissant les jésuites, s'était imaginé en faire des instruments dociles de sa tyrannie et de ses vues politiques. Il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur. Si l'on a souvent reproché à la société de Jésus de s'immiscer dans les choses de la politique, elle n'a jamais mérité ce blâme à Buenos-Ayres. Entièrement consacrée à l'enseignement de la jeunesse, elle se maintint neutre entre les différents partis, ne songeant à faire des élèves qui lui étaient confiés que des hommes de science et surtout de bons chrétiens. Mais cette neutralité fut un crime aux yeux de Rosas, et voici comme il s'en exprimait officiellement dans son message aux chambres du mois d'octobre 1841. « Malgré leurs vertus chrétiennes « et morales, les pères de la compagnie de Jé- « sus... n'ont point répondu aux espérances de la « Confédération, généreusement consignées dans « le décret de leur rétablissement. Depuis long-

« temps leur marche de *fusion*, opposée au sen-
« timent fédéral, choquait hautement l'opinion
« publique, contenue par ses égards pour le gou-
« vernement. Enfin elle se prononça fortement, et
« les pères quittèrent d'eux-mêmes leur collége. »

Pour bien comprendre le sens de ce message, que du reste tout le monde à Buenos-Ayres entendit à merveille, il faut le traduire ainsi : « Les
« jésuites n'ont point répondu aux espérances que
« j'avais conçues d'en faire les dociles instruments
« de ma politique; loin de là, ils ont prêché l'u-
« nion, la *fusion*, la fraternité entre tous les par-
« tis, ce qui est diamétralement opposé à mes
« vues, qui sont l'extinction et l'anéantissement
« de tous les partis contraires au parti fédéral,
« c'est-à-dire à Rosas; j'ai dû leur faire con-
« naître ma volonté par l'entremise des citoyens
« qui me sont dévoués; et sur les menaces de
« ceux-ci, les pères ont quitté leur collége. » — En effet, ce que Rosas appelle une forte prononciation de l'opinion publique, n'était autre chose qu'une démonstration de la Mas-horca, excitée par lui-même contre les révérends pères.

C'est ainsi que Rosas écarta une corporation qui lui faisait ombrage, et qu'il la remplaça par le

collége républicain-fédéral, confié à deux directeurs soumis à l'influence de la commission d'instruction publique, qui reçoit elle-même directement ses instructions du chef de l'État.

Je reviens à la description des monuments de Buenos-Ayres.

A gauche du cabildo, au nord de la place et à l'angle d'une rue, est la cathédrale, monument qui serait remarquable s'il était achevé; mais depuis le commencement de la guerre du Brésil, les travaux de la façade ont été interrompus. Le péristyle à colonnes formant cette façade, a été construit sous la direction d'un architecte français, appelé par Rivadavia pour diriger les travaux qu'il avait projetés, et que la chute de cet homme d'État a fait suspendre. Un dôme assez vaste surmonte le monument. L'intérieur en est simple, mais le maître-autel est remarquable par la hardiesse de sa construction et la légèreté de ses ornements. Il est isolé au milieu de la nef, et il a au-dessus de lui la coupole du dôme. J'ai assisté plusieurs fois dans cette église à l'office divin, qui est célébré avec pompe, en présence de l'évêque et du sénat ecclésiastique (c'est le nom que l'on donne au chapitre diocésain).

Maintenant nous allons prendre notre course par la *calle de la Reconquista,* ainsi appelée parce que c'est dans cette rue que les Anglais furent faits prisonniers, lors de l'expédition dont nous avons parlé dans l'introduction. Cette rue commence à la Recoba et se prolonge au sud, jusqu'au bord de la côte qui domine sur les plaines de la *Boca,* de *Barracas,* de *Quilmes,* du *Paso* et de *Burgos.* C'est dans cette rue que se trouvent le couvent de Saint-François et l'université dont nous venons de parler; en la suivant de nouveau, nous arrivâmes au couvent de Santo-Domingo, dont l'église est encore criblée des balles envoyées aux Anglais qui s'y étaient réfugiés, et qui se virent bientôt forcés de capituler. L'église de Santo-Domingo dépendait d'un couvent de dominicains, supprimé par Rivadavia, qui y ordonna l'établissement d'un musée d'histoire naturelle. Ce musée, fondé en 1826, n'est guère encore qu'un cabinet de curiosités, qui prendra sans doute de l'accroissement avec le temps.

Un peu plus loin nous nous arrêtâmes devant le *cuartel de los Negros* (caserne des Nègres) réunis en un corps de milices, sous le nom de *bataillon de defensores de Buenos-Ayres.* Après les débris

de l'armée nationale, réunis en trois corps sous les noms de chasseurs du Rio-de-la-Plata, de garde-argentine et de patriciens de cavalerie, le corps des défenseurs de Buenos-Ayres, composé de nègres et de mulâtres, est sans contredit la milice la mieux organisée, la plus disciplinée, la plus nécessaire à la sûreté de la ville.

La patrie doit beaucoup aux nègres; ils ont plus contribué peut-être à donner l'indépendance au pays que les créoles eux-mêmes, surtout les créoles de Buenos-Ayres, qui sont plus *pintores* (fanfarons) que braves, au dire même de leurs compatriotes de l'intérieur. Les corps composés de nègres ou de mulâtres ont toujours fourni la meilleure infanterie de la république Argentine; car autant les hommes de la campagne, appelés *gauchos*, sont audacieux, intrépides, infatigables à cheval, autant ce sont de faibles soldats quand ils sont forcés de combattre à pied.

CHAPITRE VII

Le maître de l'hôtel des Trois-Rois. — Son histoire. — Comment il devient, de chef de cuisine d'un prélat italien, restaurateur à Buenos-Ayres. — Une *Tertulia* chez dona Manuela de Rosas. — Caractère et portrait de la fille de Rosas. — Pourquoi elle ne s'est pas mariée. — Espoir de Rosas. — Apparition du dictateur dans la *Tertulia* de sa fille. — Portrait de Rosas. — Quelques anecdotes sur ce personnage. — Son mulâtre Eusebio.

Le correspondant de M. Drevel, pour lequel nous avions une lettre de recommandation, était absent de Buenos-Ayres quand nous nous présentâmes chez lui. Il était allé dans quelques estancias du voisinage pour acheter une certaine quantité de têtes de bétail; car il faisait un grand commerce de viandes salées et desséchées, ainsi que de cuirs verts, c'est-à-dire non encore tannés. Son absence devait durer plusieurs jours; ainsi

nous avions tout lieu de nous applaudir de ne nous être pas présentés chez lui comme des hôtes.

Du reste, nous trouvâmes dans le maître de l'hôtellerie des Trois-Rois un homme extrêmement obligeant, et qui nous donna, avec une complaisance parfaite, tous les renseignements dont nous avions besoin. Il était établi à Buenos-Ayres depuis plus de vingt ans, et il connaissait parfaitement la ville et ses habitants. Il avait vu passer dans son hôtel une foule de personnages importants, et c'était chez lui que se donnaient les repas de corps, ainsi que les dîners fins des gourmands et des gourmets de Buenos-Ayres. On ne le connaissait que sous le nom de Véry, et la salle à manger, qui tenait à l'hôtel des Trois-Rois, avait une entrée particulière au-dessus de laquelle étaient écrits en espagnol et en français ces mots : VÉRY, RESTAURATEUR.

Quelques jours après notre arrivée, et quand nous eûmes fait un peu connaissance, je lui demandai s'il était parent du fameux Véry du Palais-Royal.

« Oh! non, Monsieur, me répondit-il, je n'ai pas cet honneur. Je ne m'appelle même pas Véry, quoique depuis plus de vingt ans tout le monde

ici me donne ce nom. Je m'appelle tout simplement François Jacquet, né à Montereau, département de Seine-et-Marne.

— Ah! je comprends, répondis-je en riant; vous avez pensé que le nom de Jacquet n'avait pas encore acquis assez de renommée dans l'art culinaire, et vous en avez choisi un dont la célébrité est chère aux gastronomes des deux mondes.

— Ce n'est pas moi qui ai choisi ce nom; il m'a été, pour ainsi dire, imposé malgré moi; mais c'est toute une histoire, et comme elle n'est pas longue, si vous avez le temps de l'entendre, je vais vous la conter.

— Je vous écouterai avec plaisir. »

Et sans autre préambule il commença ainsi :

« Je suis né au milieu des fourneaux, et mes premières occupations ont été l'apprentissage de la cuisine, car mon père était aubergiste à Montereau. Ayant remarqué que j'avais du goût pour ce métier, ou plutôt pour cet art, comme vous le disiez fort bien, il m'envoya à Paris à l'âge de seize ans pour me perfectionner. Je fus employé en sous-ordre chez différents restaurateurs en renom; et à dix-neuf ans j'entrai chez Véry, où j'ai fait un stage de trois ans.

« J'avais vingt-deux ans quand j'appris, je ne me rappelle plus comment, que l'ambassadeur de France à Vienne demandait un bon chef de cuisine; je me présentai à son correspondant, et, quoique bien jeune, je fus accepté. Mais quand j'arrivai dans la capitale de l'Autriche, je trouvai le poste occupé; M. l'ambassadeur n'avait pas eu le temps d'attendre. Je m'en plaignis à Son Excellence, qui, pour me dédommager, me fit entrer au service de Mgr Giovanni Muzi, auditeur du nonce apostolique près la cour de Vienne, et qui venait d'être nommé vicaire apostolique du saint-siége au Chili et dans les provinces argentines, avec le titre d'archevêque des Philippines.

« Mgr Muzi me demanda, ou plutôt me fit demander par son secrétaire, l'abbé Giuseppe Sallusti, si un voyage de mille à deux mille myriamètres ne m'effrayait pas, et si je me sentais disposé à rester éloigné de l'Europe pendant plusieurs années. Je répondis que j'étais enchanté de voyager, et qu'une absence de mon pays, quelque prolongée qu'elle fût, ne me ferait pas reculer.

« Je suivis mon maître à Rome, où il venait recevoir ses dernières instructions du saint-père, et compléter le personnel de sa légation aposto-

lique. Outre plusieurs simples ecclésiastiques, il s'adjoignit à titre de deuxième secrétaire de légation un jeune chanoine nommé don Giovanni-Maria Mastaï-Ferretti des comtes Mastaï, dont je vous parlerai plus tard.

« Nous nous embarquâmes à Gênes le 4 octobre 1823, sur un brick nommé *l'Éloysa*, commandé par un capitaine expérimenté, et qui avait longtemps navigué dans les mers du Sud. Après une longue et pénible traversée, nous arrivâmes en vue de Buenos-Ayres le 5 janvier 1824.

« Le gouvernement suprême appartenait alors au parti unitaire et avait pour chef Rivadavia, qui ne montrait pas de très-bonnes dispositions en faveur de la religion et du clergé catholiques. Cependant il expédia vers *l'Éloysa* le capitaine du port, suivi de trois messagers. On invitait Mgr Muzi à descendre dans une embarcation magnifiquement décorée, qui devait le déposer sur la grève où l'attendaient les autorités ecclésiastiques, militaires et civiles. On avait préparé, en effet, au vicaire apostolique une réception solennelle, et l'on voulait le conduire en grande pompe du rivage à la cathédrale, où le *Te Deum* devait être chanté. L'état déplorable de santé où se trouvait l'arche-

vêque, le désordre même de ses équipages, résultat forcé d'une pénible navigation, d'autres obstacles encore procédant des autorités, obstacles que je n'ai pas connus, l'empêchèrent d'accepter ces honneurs. Cependant l'envoyé du Chili, le docteur Cienfuegos, qui avait été député à Rome pour faire la demande de la mission apostolique, et qui était revenu en Amérique avec elle, se rendit à terre pour préparer les logements de Sa Grandeur et de sa suite. Il m'emmena avec lui, pour veiller aux préparatifs du repas qui serait offert au prélat.

« Il me conduisit à l'hôtel des Trois-Rois, où nous sommes, et me présenta au maître de la maison comme un élève de Véry, chef de la cuisine de Mgr Muzi. Le maître de cet hôtel était alors un Anglais, nommé Samuel Brown; il me fit un accueil des plus gracieux, et me dit qu'il allait mettre à ma disposition toutes les provisions de bouche, tout le matériel et le personnel de sa cuisine. « S'il s'agissait, me dit-il, de régaler des « Anglais, je me croirais tout aussi capable, peut-« être même plus capable que vous de le faire; « mais pour des bouches italiennes, françaises, « hispano-américaines, j'avoue mon infériorité, et

« un cuisinier français, surtout un élève de Véry, « peut seul les traiter dignement. » Était-ce sérieusement, était-ce par ironie qu'il me parlait ainsi? je n'en sais rien; pour moi, mon amour-propre fut excité, et dès que M. Brown m'eut installé à la cuisine, je me mis résolûment à l'œuvre, et avec d'autant plus d'ardeur que pendant toute la traversée je n'avais eu que de bien rares occasions d'exercer mes talents.

« Le docteur Cienfuegos, après avoir arrêté les logements des membres de la légation, retourna à bord, où il n'arriva que fort avant dans la nuit. A une heure du matin, Mgr Muzi quitta le navire, et quoiqu'il eût choisi cette heure pour éviter une réception officielle, il trouva toutes les maisons qui bordent la plage illuminées; ces milliers de lumières reflétées par les eaux du fleuve offraient un merveilleux spectacle.

« Malgré l'heure avancée, la mission apostolique trouva un peuple nombreux accouru sur le rivage. Tout le monde se pressait autour de Mgr Muzi, de don Giovanni Mastaï et de l'abbé Sallusti; c'était à qui saisirait la main du prélat pour la baiser. Un grand nombre d'enfants précédaient le cortége, et beaucoup de jeunes gens

l'escortaient en portant des torches ou des lampions de verre à la main.

« Ce fut au milieu de cette réception splendide, à laquelle les autorités de Buenos-Ayres ne prirent aucune part, qu'on arriva à l'hôtel des Trois-Rois. Monseigneur fut conduit dans ses appartements par le docteur Cienfuegos; les autres membres de la mission occupèrent des appartements voisins; et tous purent prendre enfin un peu de repos, bien nécessaire après les fatigues d'une si longue et si pénible navigation.

« Enfin vint le moment de mon triomphe à moi, c'est-à-dire l'heure du dîner. J'avais fait tous mes efforts pour me surpasser, et les éloges qui me furent adressés me prouvèrent que j'avais réussi. Mais de tous ces éloges le plus flatteur a été, sans contredit, le souvenir que l'auteur de la relation du voyage de la mission apostolique a bien voulu consacrer dans son livre à ce premier repas offert à Monseigneur dans le nouveau monde (et en même temps mon hôte me montra un volume écrit en italien, ayant pour titre : *Storia delle Missioni apostoliche dello stato del Chile, colla descrizione del viaggio dal vecchio al nuovo mondo fatto dall' autore, Giuseppe Sallusti. — Roma,* 1827). Il

m'ouvrit le volume à un endroit marqué d'avance, et j'y lus effectivement le passage suivant : « Le « repas servi à Mgr Muzi était digne des fameuses « cènes de Salomon, pour lesquelles on tuait « chaque jour dix bœufs engraissés et vingt bœufs « tirés des pâturages; puis cent béliers, en ne te- « nant compte des cerfs, des chevreaux ni des « buffles. — Les buffles à part, le pays y prêtait; « mais ce qui était supérieur peut-être aux festins « de Salomon, c'était la délicatesse qui régna du- « rant le service, l'élégance toute moderne qui « présidait au repas. Rien n'y manquait, ni les « fleurs, ni les vases précieux, ni les vins les plus « estimés d'Europe, et il est bien certain que « toutes les ressources du pays, *employées par* « *une main habile*, furent mises à contribution « alors pour que les passagers de *l'Eloysa* pussent « oublier les heures d'épreuves ou bien les pri- « vations fâcheuses de leur longue navigation. »

« Je n'avais jamais entendu parler de ce livre, et je demandai à mon hôte la permission de le lire en entier, ce qu'il m'accorda sans difficulté, mais à condition que j'en aurais le plus grand soin, car il avait eu beaucoup de peine à se le procurer, et il tenait à le conserver précieuse-

ment (1). » Après cet incident, M. Jacquet dit Véry continua ainsi son récit.

« M. Brown était enchanté; ce fut lui surtout qui m'accabla d'éloges à me tourner la tête. Il fallut, sur ses instances, me remettre aux fourneaux, et pendant huit jours de suite, je n'eus pas, pour ainsi dire, un instant de repos; car, outre les repas de Monseigneur, je faisais encore la cuisine pour un certain nombre de personnes de la ville, qui, ayant appris l'arrivée à l'hôtel des Trois-Rois d'un élève ou même d'un neveu du fameux Véry (car M. Brown m'avait généreusement gratifié à mon insu de ce titre de parenté), voulaient profiter de son passage pour manger de la véritable cuisine française.

« M. Brown me payait, il est vrai, généreusement ces *extrà*; mais j'étais encore plus excité par mon amour-propre; de sorte que je ne prenais de repos ni jour ni nuit, et qu'au bout d'une semaine je tombai dangereusement malade. Je fus pris avec tant de violence, que dès les premiers symptômes

(1) L'ouvrage se compose de quatre volumes in-8° avec carte. M. Ferdinand Denis en a donné un extrait fort intéressant dans le XVI° numéro du recueil de voyages intitulé : *Le Tour du Monde*, publié par Hachette et Cie.

les médecins désespérèrent de ma guérison. Alors tous les membres de la mission, Mgr Muzi lui-même, vinrent me visiter, pour m'exhorter à la patience et à songer à mon salut. Sans être irréligieux par système, je l'étais par habitude et surtout par ignorance, aussi j'écoutais avec assez d'indifférence leurs discours et leurs exhortations. C'est ce qu'avait remarqué l'un d'eux, don Giovanni Mastaï; il revint seul me trouver quelques instants après; il avait des larmes dans les yeux, et il me regardait avec une affectueuse bonté qui me toucha le cœur. « Qu'avez-vous, lui demandai-je, « qui vous afflige ainsi, Monsieur?

« — C'est vous, mon ami, me répondit-il avec « douceur, qui causez mon affliction; nous partons dans deux jours; vous ne serez pas en état « de nous accompagner, et nous vous laissons ici « dans un état presque désespéré. Les soins ne « vous manqueront pas, car Monseigneur a laissé « à notre hôte de quoi pourvoir à tous vos be-« soins dans votre maladie; mais, malgré ces « soins, vous pourriez succomber, et êtes-vous « en état de paraître au tribunal de Dieu? Voilà « ce qui m'effraie et m'afflige par-dessus tout. « Ah! mon ami, mon frère, ayez, je vous en

« conjure, compassion de votre âme; son salut « est bien autrement important que celui de votre « corps. » Il continua à me parler sur ce ton pendant longtemps avec tant d'aménité et de bienveillance, que je me sentis touché au fond du cœur, et que je lui demandai avec un empressement sincère : « Que faut-il faire, Monsieur, pour « être sauvé? je le ferai, je vous le promets.

« — Bien! reprit-il, grâces en soient rendues « à Dieu! mon ami, il faut confesser les fautes « de votre vie passée, en demander humble- « ment pardon à Dieu, lui offrir vos souffrances « et même votre vie en sacrifice d'expiation, et « promettre, s'il daigne vous rendre la santé, « promettre, avec un ferme propos, de ne plus « retomber dans les mêmes fautes. »

« Que vous dirai-je de plus? le digne abbé Mastaï reçut ma confession, il me fit ensuite administrer le saint sacrement en viatique, et jusqu'au moment de son départ il ne quitta presque pas le chevet de mon lit, tantôt me consolant, tantôt m'exhortant à supporter courageusement mes souffrances. Enfin, quand il vint me faire ses adieux, il me donna sa bénédiction et une petite médaille d'argent représentant la sainte Vierge

avec cette légende autour : MARIA SINE LABE CONCEPTA, ORA PRO NOBIS. Je l'ai toujours conservée précieusement, ainsi que le souvenir du digne chanoine Mastaï, pour qui j'aurai toute ma vie une grande vénération. J'ai appris dernièrement avec beaucoup de plaisir qu'il avait été nommé cardinal. Si jamais il devient pape, je fais vœu d'aller à Rome le prier de renouveler, comme souverain pontife, la bénédiction qu'il m'a donnée en me quittant pour la dernière fois à l'hôtel des Trois-Rois à Buenos-Ayres (1).

« La jeunesse, la force de ma constitution, et, je n'en doute pas, les prières du bon abbé Mastaï, me rappelèrent à la santé; mais ma convalescence fut longue, et dans l'état de faiblesse où j'étais, je ne pouvais songer à rejoindre mes maîtres. Et d'ailleurs, comment aurais-je pu m'exposer seul à traverser les cent cinquante myriamètres de pampas qu'il faut parcourir, et à gravir ensuite les Andes, couvertes de neiges éternelles? D'un autre côté,

(1) Notre hôte est depuis longtemps dans le cas d'accomplir son vœu; mais nous ignorons s'il s'en est acquitté; ce que nous savons, c'est que don Giovanni Mastaï, simple prêtre chanoine à l'époque de la mission apostolique de Mgr Muzi, a été nommé archevêque de Spolète en 1827, promu au cardinalat sous Pie VIII, et préconisé souverain pontife, sous le nom de Pie IX, en 1846.

j'avais contracté des dettes envers M. Brown, et j'étais fort embarrassé pour les acquitter, quand celui-ci me prévint et me dit :

« Mon cher Véry (il s'obstinait à me donner ce « nom), vous avez tort de vous inquiéter comme « vous le faites; cela ne peut que nuire au réta- « blissement de votre précieuse santé. Il ne faut « plus songer maintenant à rejoindre votre évêque « italien; c'est un voyage impossible. J'ai à vous « offrir en compensation quelque chose de plus « avantageux. Restez avec moi, en qualité de mon « chef de cuisine; je vous donnerai pour com- « mencer cinquante piastres (deux cent cinquante « francs) par mois, vous promettant, si nous « nous convenons, d'augmenter dans six mois vos « appointements et de les porter jusqu'à cent « piastres. »

« J'acceptai ces offres, qui me paraissaient on ne peut plus avantageuses. Mon patron fit alors annoncer dans les journaux de la ville qu'il avait joint à son hôtel un restaurant à la française tenu par un parent et un élève du célèbre Véry de Paris, et il fit placer sur la porte de ce restaurant l'enseigne que vous y voyez aujourd'hui. La clientèle de la maison augmenta rapidement. Vous

le savez, les modes et la cuisine françaises sont recherchées dans tous les pays civilisés, et toutes les grandes villes de l'Europe, comme des deux Amériques, se piquent d'imiter Paris dans la manière de se vêtir et de tenir la table. J'ajouterai aussi que généralement les hommes politiques de tous les partis, républicains ou monarchistes, unitaires ou fédéraux, aiment passionnément la bonne chère. Aussi j'ai vu s'asseoir à notre table les sommités de tous les partis, les Rivadavia, les Rodriguez, les Paz, et après eux Rosas lui-même, le chef redouté et redoutable du gouvernement actuel, et Quiroga, et Lopez, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer. Les émeutes, les *pronunciamientos* revenaient fréquemment; c'étaient autant d'occasions pour le parti vainqueur de se réunir ici afin de célébrer sa victoire. Les fêtes civiques revenaient aussi souvent, et c'était encore ici qu'on se réunissait, après les parades et les discours officiels de la place publique, pour terminer la journée par des banquets patriotiques.

« Mon patron avait fait une assez brillante fortune, et je puis dire, sans amour-propre, que j'y avais passablement contribué. Il se montra reconnaissant, et quand il se décida à se retirer

des affaires, il m'offrit de me céder son établissement à des conditions raisonnables. Quoique j'eusse amassé quelques économies, je n'aurais pas encore été en état de faire une acquisition de cette importance, si je n'avais épousé la fille d'un riche tanneur français établi depuis longtemps à Buenos-Ayres. Une partie de la dot de ma femme fut employée à payer M. Brown. A compter de ce moment, je suis devenu propriétaire de l'hôtel des Trois-Rois, et je peux dire, sans me vanter, que la maison n'a pas décliné depuis qu'elle a changé de maître; mais je dois ajouter aussi que la vogue dont elle a joui est due en partie à ce nom de Véry sous lequel mon restaurant est connu maintenant, et que si je m'étais avisé de le changer pour prendre mon véritable nom, je me serais fait un tort considérable.

— Je le crois comme vous, répondis-je, et je pense que vous avez bien fait de conserver votre enseigne. Mais vous m'avez dit que Rosas était venu quelquefois manger chez vous; y vient-il encore?

— Non plus ostensiblement, depuis qu'il est revêtu du pouvoir dictatorial; seulement il y vient quelquefois, mais incognito, et en petit comité. Il

entre par une porte secrète gardée par son mulâtre Eusebio, et il se rend, avec ses deux ou trois invités privilégiés, dans une chambre particulière, où personne de ma maison ne pénètre, même pour le service, pendant tout le temps qu'il l'occupe. Le menu est commandé d'avance; mes domestiques portent les plats dans une chambre voisine, où Eusebio vient les prendre pour les servir sur la table de son maître. Dans les commencements, il n'avait pas de maison montée, et c'était moi qui étais chargé du service habituel de sa table. Il était si bien accoutumé à ma cuisine, qu'il ne voulait pas en manger d'autre; et quand il s'est décidé à prendre un cuisinier à son service, il a voulu que ce fût un de mes élèves et que je lui garantisse sa capacité; ce qui n'empêche pas, quand il y a quelques grands galas au palais du gouverneur, que je ne sois appelé pour avoir la haute main sur l'ensemble du service.

— Je vois, d'après ce que vous me dites, que vous avez la confiance de Rosas, et que par conséquent vous devez jouir d'une certaine influence auprès de lui.

— Ah! quelle erreur est la vôtre! s'écria mon hôte d'un air stupéfait; moi de l'influence sur

Rosas! moi pauvre cuisinier français! Il est vrai qu'il a bien quelque confiance en moi comme cuisinier; mais comme Français il me déteste, ainsi qu'il déteste tous les étrangers, et du jour où je m'aviserais de lui parler d'autre chose que de ce qui concerne ma partie, je serais un homme perdu. »

Ces paroles de mon hôte me firent supposer qu'il avait grand'peur de se compromettre, et qu'il avait voulu prévenir toute prière que j'aurais pu lui faire de m'obtenir quelque grâce du gouverneur. Je m'amusai à l'entretenir un instant dans cette erreur.

« Je suis fâché, dis-je, mon cher hôte, que vous n'ayez aucune influence auprès du dictateur, car j'avais espéré qu'en votre qualité de compatriote vous vous seriez entremis volontiers pour me faire obtenir deux faveurs que je suis sur le point de solliciter.

— Oh! Monsieur, n'y comptez pas; cela m'est tout à fait impossible. Ce n'est pas qu'il ne m'en coûte de vous refuser, croyez-le bien; mais je ne le ferais pas pour moi-même ni pour aucun des miens, tant cet homme me fait peur.

— Allons, n'en parlons plus; il s'agissait pour-

tant de deux choses de bien peu d'importance; mais je tâcherai de trouver quelqu'un qui ait moins peur que vous du terrible Rosas.

— Vous n'en trouverez guère, mon cher Monsieur; à l'exception de sa fille doña Manuela et de son mulâtre Eusebio, je ne connais, pour ma part, personne dans tout Buenos-Ayres qui puisse se flatter d'exercer la moindre influence sur don Juan-Manuel; et encore faut-il qu'il ne s'agisse pas de choses trop compromettantes. Pourrait-on, sans indiscrétion, savoir ce que vous désirez? Si ce n'était pas, comme vous le dites, d'une trop grande importance, je pourrais parler à Eusebio et même à doña Manuela, qui est la bonté même et qui est la marraine d'un de mes enfants.

— Je désirerais tout simplement voir de près Rosas, non pour lui parler, car je n'ai rien à lui dire, mais pour examiner sa figure, l'ensemble de sa personne, entendre le son de sa voix, et conserver ainsi un souvenir de ce personnage. Quant à l'autre faveur que je voudrais obtenir, ce serait un passe-port ou sauf-conduit pour mon compagnon et pour moi, afin de pouvoir voyager avec sécurité dans toute l'étendue de la confédération Argentine.

— Oh! ce n'est que cela! fit l'hôtelier avec satisfaction; que ne le disiez-vous plus tôt? Rien n'est plus facile que d'obtenir un passe-port, et il suffit d'en faire la demande par l'intermédiaire du consulat de France. Quant à voir Rosas de près, vous pouvez vous faire présenter un de ces jours dans une *tertuha* (assemblée, réunion) de doña Manuela, où les étrangers sont toujours parfaitement accueillis, et là il est probable que vous verrez son père, car il est rare qu'il n'y fasse pas au moins une apparition dans la soirée. C'est encore le consul qui devra vous présenter, et qui le fait habituellement pour toutes les personnes qui lui sont recommandées; mais, si vous le désirez, je demanderai pour vous une invitation directe à doña Manuela, qui certes ne me la refusera pas. »

J'acceptai cette offre, et effectivement deux jours après M. Philips et moi nous reçûmes l'invitation d'assister à la prochaine tertulia de doña Manuela, et nous n'eûmes garde d'y manquer. La réunion était nombreuse, composée pour la majeure partie d'agents diplomatiques étrangers, de fonctionnaires publics argentins, et des femmes et filles de ces derniers. Le reste était formé d'étran-

gers et de *Porteños* qui, comme nous, n'avaient pas de caractère officiel..

J'attendais avec impatience l'arrivée de Rosas; mais il ne parut qu'un instant à la fin de la soirée. L'assemblée était froide; une sorte de contrainte se lisait sur toutes les figures, malgré les efforts de doña Manuela, qui, par ses manières engageantes et sa grâce exempte de prétention, tâchait de mettre tout le monde à son aise.

Manuela ou Manuelita, comme continue de l'appeler son père, était, à cette époque, une femme de vingt-huit à trente ans : ce n'était pas une belle femme, c'était peut-être mieux; c'était une charmante personne, d'une figure distinguée, d'un tact profond, coquette comme une Parisienne, très-préoccupée surtout de l'effet qu'elle produisait sur les étrangers.

Manuela était à la fois la reine et l'esclave du foyer domestique; elle gouvernait la maison, soignait son père, et, chargée de toutes les relations diplomatiques, elle était le véritable ministre des affaires étrangères de Buenos-Ayres. Loin de partager les emportements et les instincts cruels de son père, elle était seule la digue assez puissante pour arrêter sa colère, toujours prête à déborder.

Le secrétaire du consul de France, qui se trouvait à côté de moi à cette soirée, me disait tout bas : « Manuelita a été calomniée; c'était chose toute naturelle : elle était fille de Rosas. Mais le fait est qu'elle n'use de l'ascendant qu'elle exerce sur son père que pour faire le bien. Elle connaît son père mieux que personne; elle sait les vanités secrètes auxquelles il est accessible. Elle temporise, elle sollicite, quelquefois elle obtient; en un mot, elle est sans cesse occupée à faire près de Rosas l'œuvre d'une sœur de miséricorde. La seule chose qu'on pourrait peut-être lui reprocher, c'est de jouer le rôle d'admiratrice enthousiaste de son père; après cela, qui pourrait lui faire un crime de cet excès de tendresse filiale? J'ajouterai, pour dernier trait, qu'elle est extrêmement charitable; elle emploie une partie de son temps à distribuer des aumônes considérables, mais au nom de son père, ce qui n'empêche pas ceux qui les reçoivent de n'en témoigner qu'à elle leur reconnaissance. »

Après ces confidences, je regardai doña Manuela d'un tout autre œil que je ne l'avais fait jusque-là. Je sentis pour elle une sorte de respect mêlé de compassion, et, au milieu des hommages

empressés et contraints dont elle était l'objet, je me disais : « Hélas! la pauvre fille pourrait seule dire combien elle est malheureuse, et quelles larmes elle verse en secret au pied de son crucifix, en pensant à sa position. »

Après un instant de silence, je demandai à mon interlocuteur : « Mais comment se fait il qu'avec d'aussi belles qualités doña Manuela ne se soit pas mariée?

— Manuelita, me répondit-il, reste fille d'abord parce qu'aucune grande famille de Buenos-Ayres n'a tenté de s'allier au dictateur; en second lieu, parce que, dans ses rêves de royauté, Rosas voit au fond de l'avenir briller pour sa chère Manuelita quelque alliance plus aristocratique que celles auxquelles il a le droit de prétendre en ce moment.

— Comment! observai-je, vous croyez qu'il songerait à prendre un gendre pour successeur? Mais n'a-t-il pas un fils?

— Oui, sans doute; il a un fils nommé Juan, mais qui ne compte pour rien dans le système politique de son père. C'est un gros garçon, d'une figure commune, plus jeune que Manuelita d'un an à deux, mais qui n'est point encore connu,

et qui probablement ne le sera jamais, si ce n'est par la grossièreté de ses manières et la dissolution de ses mœurs. »

A peine mon interlocuteur avait-il fini ces mots, que Rosas entra suivi de deux aides de camp. Il salua gracieusement l'assemblée, s'approcha de sa fille, qui lui présenta les personnes venues pour la première fois à la réunion; nous étions une dizaine, et il nous adressa à chacun quelques mots insignifiants. Il se dirigea d'un autre côté, et parut s'entretenir avec deux ou trois personnages, que le secrétaire du consul dit être des ministres. Je le suivais attentivement des yeux, et je ne perdais pas un seul de ses mouvements. Enfin, après être resté un quart d'heure environ dans la salle, il se retira, et sa retraite fut pour tout le monde le signal du départ.

En rentrant dans ma chambre, j'écrivis quelques notes relatives à cette soirée. J'en extrais le passage suivant qui contient le portrait de Rosas, et quelques anecdotes de sa vie privée qui me furent racontées pendant mon séjour à Buenos-Ayres.

« Rosas est né en 1793. Il a donc aujourd'hui cinquante-deux à cinquante-trois ans. Il a l'aspect européen, les cheveux blonds, les yeux bleus, les

favoris coupés à la hauteur de la bouche; point de barbe, ni aux moustaches ni au menton. Son regard serait beau, si l'on pouvait le juger; mais Rosas s'est habitué à ne regarder en face ni ses amis ni ses ennemis, parce qu'il sait que dans ses amis il a presque toujours un ennemi déguisé. Sa voix est douce, et, quand il a besoin de plaire, sa conversation ne manque pas d'attrait. Sa réputation de lâcheté est proverbiale, sa ruse est universellement connue. Il aime la mystification; c'était là sa grande occupation avant qu'il s'occupât d'affaires sérieuses; depuis lors ce n'est plus qu'une distraction. J'ai entendu raconter à ce sujet une foule d'anecdotes, parmi lesquelles je n'en choisirai que deux ou trois, parce que je les tiens de personnes dignes de foi et qui m'en ont garanti l'authenticité.

« Ses mystifications étaient brutales comme sa nature, qui allie la fourberie à la violence.

« Un soir qu'il devait souper en tête-à-tête avec un de ses amis, il cacha le vin destiné au souper, et laissa seulement dans le buffet une bouteille de cette fameuse médecine Leroy, si célèbre pendant un temps en France et en Europe, et qui faisait fureur en Amérique alors que la mode

en était tout à fait passée chez nous. L'ami trouva la bouteille, y goûta, et la vida tout en soupant. Rosas ne but que de l'eau, et partit pour son estancia après souper.

« Pendant la nuit, l'ami fut malade à mourir; Rosas rit beaucoup; si l'ami était mort, Rosas eût sans doute ri davantage.

« Quand il recevait quelque *pueblero* (habitant de l'intérieur d'une bourgade) dans une de ses estancias à lui, il se plaisait à lui faire monter les chevaux les moins dressés et les plus rétifs; et sa joie était d'autant plus grande que la chute du cavalier était plus dangereuse.

« Au gouvernement il est toujours entouré de fous et de bouffons, comme les rois et les grands seigneurs du moyen âge. Tout le monde connaît à Buenos-Ayres le mulâtre Eusebio, le favori du dictateur. Ce personnage joue à peu près le rôle du barbier Olivier le Daim auprès de ce nouveau Louis XI. Eh bien, un jour Rosas eut la fantaisie de faire revêtir à Eusebio le costume de gouverneur, et de l'installer dans la salle d'audience, où il reçut gravement les hommages des autorités au lieu et place de son maître.

« Une autre fois, il prit envie à Rosas de faire

une farce au pauvre mulâtre, farce terrible comme celles qu'invente Rosas. Il feignit qu'on venait de découvrir une conspiration dont Eusebio était le chef; il ne s'agissait de rien moins que de poignarder le dictateur. Eusebio fut arrêté, malgré ses protestations de dévouement. Rosas avait des juges à lui; ils ne s'inquiétèrent pas si Eusebio était coupable ou ne l'était pas : Rosas accusait, ils jugèrent et condamnèrent le pauvre Eusebio à la peine de mort. Eusebio subit tous les apprêts du supplice, se confessa, fut conduit sur le lieu de l'exécution, y trouva le bourreau et ses aides; puis, tout à coup, comme d'une trappe anglaise, sortit Rosas, qui annonça à Eusebio que, sur la demande de sa fille Manuelita, il lui faisait grâce. Inutile de dire qu'Eusebio, s'il ne mourut pas du supplice, faillit mourir de peur. »

CHAPITRE VIII

Excursion dans les environs de Buenos-Ayres. — Coup d'œil de ces environs du point culminant du plateau sur lequel la ville est bâtie. — Le village de Barracas. — Les *saladeros*. — La maison de campagne de M. Jouffroy. — Retour en ville au galop. — Pourquoi. — Fête nationale du 25 Mai. — La revue sur la place de la Victoire. — Aspect de cette place avant et pendant la cérémonie. — Costume des *Porteñas*. — Les *carniceros* et les membres de la Mas-horca. — Indiens des pampas. — Troupe de gauchos. — Corps de milices. — Corps des *Defensores*, composé de nègres et d'hommes de couleur. — Entrée de Rosas. — Chant de l'hymne patriotique. — Fin de la revue. — Changement dans notre itinéraire. — Nous nous proposons de remonter l'Uruguay jusqu'à San-Borja, et de là de nous rendre au Paraguay. — Projet de visiter M. Bonpland.

Quelques jours après la tertulia de doña Manuela, le consnl de France nous remit nos passeports parfaitement en règle. En même temps nous apprîmes le retour de M. Jouffroy; M. Drevel nous avait donné pour ce correspondant des lettres de recommandation.

Nous allâmes aussitôt lui faire visite, et il

nous accueillit comme des amis et des compatriotes. Il nous témoigna le plus vif regret de ne s'être pas trouvé chez lui quand nous nous y étions présentés la première fois, car il n'aurait pas souffert que nous prissions un autre gîte que sa maison. Il voulait même à toute force nous faire quitter notre hôtel pour venir nous installer chez lui; mais nous nous en défendîmes en disant que nous ne voulions pas, pour le peu de jours que nous avions encore à passer à Buenos-Ayres, lui causer le moindre embarras, ni nous condamner nous-mêmes à celui d'un double déménagement. « J'y consens, nous dit-il, mais à une condition : c'est qu'à votre retour ici vous descendrez directement chez moi, quand même je serais absent, car les ordres seront donnés pour vous recevoir. D'ailleurs je m'absente rarement, et ce n'est jamais que pour bien peu de temps. »

Nous le promîmes, et alors il nous invita à venir passer la journée du lendemain à sa maison de campagne, située dans le voisinage de Buenos-Ayres. « Vous connaissez déjà, ajouta-t-il, l'intérieur de la ville; je veux vous faire voir les environs, qui ont bien aussi leur mérite. » Nous acceptâmes, et il fut convenu que nous partirions

de très-bonne heure, afin d'éviter la grande chaleur.

Le lendemain matin, avant six heures, nous étions à cheval à la porte de M. Jouffroy, qui nous attendait, escorté de deux domestiques et d'un de ses commis, tous aussi à cheval, car c'est à peu près la seule manière de voyager et de se promener dans ce pays. Le commis et les domestiques partirent en avant pour faire préparer le déjeuner, et nous les suivîmes au petit pas à quelque distance.

Nous traversâmes la ville dans la direction du nord au sud, et quand nous fûmes arrivés à l'extrémité, c'est-à-dire à l'endroit où le plateau sur lequel elle est assise présente le plus d'élévation au-dessus du fleuve et des plaines basses qui se déroulent au-dessous d'elle, M. Jouffroy nous fit arrêter un instant pour appeler notre attention sur le coup d'œil dont on jouit de cette élévation. Ce spectacle était, en effet, ravissant. La côte, ou petite falaise, qui sert de talus au plateau et à la ville, se recourbe ici pour se prolonger dans l'ouest. Les contours et la pente en sont occupés par des maisons de plaisance appelées *quintas*, dont les jardins sont ornés d'une végétation euro-

péenne; on y reconnaît avec plaisir les arbres fruitiers de nos vergers, les légumes de nos potagers, ombragés dans quelques endroits par de très-beaux oliviers, ainsi que par l'oranger, dont les pommes d'or se distinguent de loin au milieu des fleurs purpurines du grenadier, ou des fruits violets du figuier. Et, comme pour augmenter les contrastes, une végétation tout équatoriale entoure la plupart de ces vastes jardins aussi bien que les plus petites propriétés; ce sont des agaves-pite et des cactus.

« Vous avez dû remarquer, nous dit M. Jouffroy, qu'en ville le cierge du Pérou, à hautes tiges anguleuses et à fleurs jaunes et roses, sert de haie à la plupart des jardins et des cours; mais, à partir d'ici et plus loin dans la campagne, les quintas et les petites fermes appelées *chacras* (1) sont closes par de larges fossés plantés d'agaves aux feuilles longues, charnues et piquantes. Tous ces entourages valent infiniment mieux que des murailles, pour garantir les propriétés du pillage des Indiens ou des gauchos.

(1) Une propriété dont les terres sont en partie destinées au labour, en partie au pâturage, est appelée *chacra;* celle qui est exclusivement consacrée à l'éducation des troupeaux porte le nom d'*estancia.*

— Comment! m'écriai-je, est-ce que les Indiens et les gauchos maraudeurs viennent faire des excursions aussi près de la ville?

— Cela n'arrive pas souvent à présent; car il faut rendre cette justice à Rosas que la police, en tout ce qui ne touche pas à la politique, est mieux faite que par le passé; mais il ne faudrait pas trop s'y fier, si le propriétaire d'une de ces jolies quintas était soupçonné d'être suspect d'*unitarisme*, oh! alors, malgré ses fossés et ses agaves, il pourrait bien arriver qu'une belle nuit, et même en plein jour, sa maison fût dévastée par des gauchos ou des Indiens, sortis, non des pampas, mais de la ville même.

— Quelle est, demanda M. Philips, cette jolie maison que nous apercevons à notre gauche?

— C'est celle que nous autres Français de Buenos-Ayres nous appelons *le château*, parce qu'elle fut longtemps occupée par notre ex-consul, M. Mandeville, qui n'a pas eu le talent de se faire aimer de ses nationaux. Maintenant, Messieurs, portez vos regards plus loin. Voyez-vous, à l'extrémité de ces savanes, de ces prairies entourées de saules, de ces terrains marécageux que les eaux de la Plata inondent et rendent impra-

ticables dans ses débordements, cette quantité de mâts pavoisés de pavillons nationaux et étrangers? C'est le petit port appelé *la Boca del riachuelo de la Mantaza,* ou simplement la Boca, où se rendent presque toutes les embarcations faisant la navigation du Parana et de l'Uruguay. Sur la droite, toujours au sud, vous voyez le joli village de Barracas, que nous allons bientôt traverser; au delà, à une distance de douze kilomètres, vous pouvez apercevoir les chacras et les monticules du village de Quilmès; c'est entre ce dernier village et Barracas, à peu près à égale distance de l'un et de l'autre, que se trouve située ma maison de campagne; mais nous ne pouvons la distinguer d'ici, au milieu des plantations de saules et des autres habitations champêtres qui l'avoisinent.

— Et au delà de Quilmès, demandai-je à mon tour les yeux fixés dans ma longue-vue, je ne vois aucune habitation; est-ce donc là que commence le désert?

— A peu près; cependant, au delà de Quilmès, je vous accorde un rayon d'une dizaine de lieues, au sud et à l'ouest, pour voir des figures humaines, des traces de civilisation et des arbres, assez rares toutefois, mais où vous pourrez trou-

ver encore un peu d'ombrage; après cela, vous ne rencontrez que des plaines désertes jusqu'au pied des Andes, si vous allez au Chili, ou jusqu'au Rio-Colorado, si l'envie vous prend d'aller visiter les Patagons. De loin en loin vous n'apercevrez que de misérables cabanes semées dans le désert comme des balises dans des eaux pleines d'écueils. et il y aura tant de silence autour de ces chétives habitations, que vous resterez étonné d'en voir sortir des visages d'hommes. Vous ne remarquerez aucune trace de culture, aucun arbre, aucun buisson; mais seulement des horizons immenses, mornes et tristes, animés par hasard, çà et là, par le passage d'une autruche, le galop d'un gaucho, rassemblant ses troupeaux pour leur faire changer de pâturage...; en un mot, vous serez dans les pampas..., et je vous garantis que vous aurez hâte d'en sortir.

— Vous nous en faites un tableau peu séduisant, répondis-je, et presque propre à nous en dégoûter; qu'en dites-vous, monsieur Philips?

— Je dis que si un voyageur s'effrayait des obstacles qu'il rencontre sur sa route, il ferait aussi bien de rester chez lui. Pour moi, si je n'avais jamais eu à parcourir qu'une route unie et

facile comme celle que nous suivons en ce moment (tout en causant nous avions repris notre marche, et nous descendions au pas une route tracée en pente douce sur le talus du plateau pour gagner la plaine), les voyages m'auraient eu bientôt ennuyé par leur monotonie. J'ai pris pour devise cette pensée d'un poëte ancien : *Juvat empta labore voluptas*, et, en effet, le plaisir n'a de prix pour moi qu'autant qu'il a été acheté par de la peine.

— Eh bien! repris-je, je pense comme vous. Pendant notre traversée je me suis mortellement ennuyé, quoique nous ayons eu ou plutôt parce que nous avons eu continuellement le beau temps et un vent favorable, jusqu'à notre entrée dans la Plata. Alors seulement les petites contrariétés que nous avons éprouvées ont rompu cette monotonie, et je n'en ai ressenti que plus de plaisir en arrivant à Montevideo.

— Oui, cela se conçoit, reprit M. Jouffroy; cependant si un voyageur ne doit pas s'effrayer des obstacles naturels qu'il rencontrera sur sa route, il est de la prudence d'éviter des dangers inutiles et de braver des obstacles presque insurmontables, à moins qu'une nécessité absolue ne l'y oblige. Ainsi, vous projetez, m'avez-vous dit,

de partir incessamment pour le Chili par la route de Mendoza, qui est la plus courte. Vous traverserez sans difficulté les douze cents kilomètres de pampas qui nous séparent de cette ville, soit; mais quand il s'agira de franchir les Andes, ce sera une autre affaire. La saison est trop avancée; le passage des montagnes pendant l'hiver est extrêmement dangereux, et si j'avais un conseil à vous donner, puisque vous comptez visiter les provinces situées le long des grands fleuves affluents de la Plata, je vous engagerais à commencer votre voyage par là; vous profiteriez tout à la fois et de ce que la navigation sur ces fleuves vient d'être rouverte, et d'une saison plus favorable que celle de l'été pour parcourir ces contrées où l'hiver ne fait jamais sentir sa rigueur. Au retour de cette excursion, vous pourriez exécuter votre voyage du Chili, non sans difficulté sans doute, mais avec moins de danger qu'à présent.

— Cette fois, Monsieur, répondit M. Philips, je suis de votre avis, et j'y avais déjà pensé; seulement je voulais prendre quelques informations préliminaires avant de me décider. Demain, à notre retour à Buenos-Ayres, je m'occuperai sé-

rieusement de cette affaire, et si je puis trouver une embarcation convenable, il est probable que nous suivrons votre avis.

— Je crois pouvoir vous être utile dans cette occasion; je connais plusieurs patrons qui sont habitués à cette navigation, et si vous le désirez, je vous aboucherai avec eux. »

Tout en causant ainsi nous traversions une plaine parfaitement unie, sablonneuse, à l'abri des inondations, et qui conduit par une belle route au village de Barracas. Nous entrâmes bientôt dans ce village, qui doit son nom à un grand nombre d'entrepôts ou magasins publics et particuliers, construits de chaque côté de la route et le long de la rivière de la Boca. Le dimanche et les jours de fête, il est le rendez-vous du beau monde de la ville; les dames viennent s'y promener en calèche ou même à pied, et de nombreux cavaliers y font briller leurs talents équestres. On y fait aussi de fréquentes courses de chevaux, dans lesquelles on parie souvent de très-grosses sommes, mode importée par les Anglais établis à Buenos-Ayres. M. Jouffroy nous fit remarquer de jolies quintas où les familles riches passent une partie de l'été.

Au delà de Barracas, nous rencontrâmes les *saladeros*. Ce sont les établissements où l'on tue les bœufs et les vaches pour en faire sécher les peaux, fondre le suif, saler la viande et même les cuirs. C'est un des principaux objets d'exportation du commerce de Buenos-Ayres. M. Jouffroy possède un de ces établissements, qu'il devait nous faire visiter à notre retour; mais il était trop tard, et j'avoue que, pour mon compte, ce ne fut pas une grande privation que de n'avoir pas vu de près cette espèce d'abattoir.

En quittant les saladeros, nous fîmes prendre une allure plus vive à nos montures, et une demiheure après nous descendions à la maison de campagne de M. Jouffroy. C'était un charmant pavillon, au milieu d'un beau jardin, le tout entouré d'un large fossé bien garni d'agaves et de cactus. Un déjeuner véritablement princier nous y attendait, et nous y fîmes convenablement honneur, car la course du matin avait passablement aiguisé notre appétit.

Le reste de la journée se passa à chasser dans les vastes plaines marécageuses qui s'étendent jusqu'aux environs de Quilmès. Cet exercice nous entraîna plus loin et plus longtemps que nous ne le

voulions; de sorte qu'il était tard quand nous rentrâmes à la quinta pour dîner, et que nous fûmes obligés de revenir au galop pour ne pas nous trouver sur la route pendant la nuit. « Habituellement, nous dit M. Jouffroy, cette route est parfaitement sûre, et plus d'une fois je l'ai parcourue à une heure très-avancée sans faire de mauvaises rencontres; mais demain c'est une des fêtes nationales de Buenos-Ayres; c'est l'anniversaire de la proclamation de l'indépendance, le 25 Mai 1810. Cette solennité ne manque jamais d'attirer un grand nombre de gauchos, d'habitants de la campagne, de péons ou pâtres des estancias, quelquefois même d'Indiens, qui viennent de quatre-vingts à cent vingt kilomètres à la ronde. Une partie de cette population nomade ne voyage que la nuit, et il ne serait pas prudent de se trouver pendant l'obscurité au milieu de quelques-unes de ces bandes à demi sauvages, qui ressemblent assez à vos Bédouins de l'Algérie. »

Nous étions parfaitement de l'avis de M. Jouffroy; aussi nous franchîmes, en une demi-heure à peine, la même distance que nous avions mis près de trois heures à parcourir le matin.

En entrant en ville, nous ralentîmes le pas de

nos chevaux; je demandai alors à M. Jouffroy en quoi consistait cette fête du 25 Mai qui devait avoir lieu.

« Il y a dans la matinée une cérémonie religieuse avec *Te Deum;* puis vient une revue sur la place de la Victoire; le reste de la journée, ce sont des jeux, des danses populaires, et dans la soirée des illuminations et des feux d'artifice. Le plus curieux est la revue. Si vous désirez assister à ce spectacle, je vous conduirai dans une maison d'un de mes amis, dont les fenêtres donnent sur la place. Vous serez là parfaitement pour jouir du coup d'œil et de l'ensemble de la fête. »

J'acceptai avec plaisir, et le lendemain, de bonne heure, nous étions très-bien placés, M. Philips et moi, en face du *piramon* ou obélisque dont j'ai parlé. M. Jouffroy se tenait à côté de nous pour nous servir de cicerone.

La place offrait un aspect ravissant. La pyramide et la place tout entière étaient décorées d'inscriptions, de symboles, de trophées, de guirlandes de drapeaux. Les édifices publics et les maisons particulières étaient pavoisés du haut en bas. Au-devant du Cabildo s'élevait un amphithéâtre, dont les gradins étaient couverts de femmes

en brillante toilette. Les Porteñas, comme je l'ai déjà dit, ont la prétention d'être les plus belles femmes de l'Amérique du Sud. Je ne défendrai ni ne combattrai cette prétention; ce qu'il y a de certain, c'est que rien n'est imposant comme l'attitude d'une Porteña en public; ses mouvements sont gracieux, mais toujours pleins de dignité. Peut-être ce qui prête beaucoup à cet air grave et respectable, vient-il en grande partie de la manière dont elles ornent leur tête. C'est tout un édifice de chevelure soutenu par des peignes découpés ou pleins, dont la dimension était arrivée, il y a quelques années, jusqu'à une aune (un mètre vingt centimètres) de largeur. Toutes n'ont pas une chevelure naturelle, comme on doit le penser; mais toutes, depuis la plus pauvre jusqu'à la plus opulente, ont le même art de natter, de tresser, de lisser leurs cheveux noirs ou blonds et de les entremêler de fleurs naturelles ou fausses du plus charmant effet.

Bientôt la place se couvrit des troupes à pied et à cheval qui devaient être passées en revue. C'était un spectacle des plus étranges. D'un côté, était rangé le corps des *carniceros* ou *abastecadores* (bouchers), espèce de garde d'honneur de

Rosas, avec leurs jaquettes écarlates, leurs chapeaux ronds ornés de la cocarde bleu-ciel, leurs lances et leurs petits drapeaux noir et rouge, offrant aux regards l'image hideuse d'une tête de mort, avec cette inscription : *Federacion ó Muerte !* Derrière eux on apercevait la tourbe déguenillée des carretilleros, des *aguateros* (porteurs d'eau) et des *compatridos,* appartenant à la société de la Mas-horca. Ces sans-culottes de la république Argentine se tenaient par groupes bruyants et sans ordre à quelques pas de l'amphithéâtre où étaient assises les belles Porteñas, et formaient avec elles le plus bizarre contraste. D'un autre côté, on voyait dos hordes indisciplinées d'Indiens-Pampas, à demi nus, aux cheveux épars, au teint cuivré, montant à poil des chevaux fatigués de leur course rapide dans la nuit précédente. En voyant ces sauvages cavaliers, je compris, mieux encore que je ne l'avais fait, la répugnance de M. Jouffroy à les rencontrer sur notre route. A côté des Indiens était une troupe tumultueuse de gauchos, se plaisant à faire sonner les *cascabelles* (grelots) dont la tête et le cou de leurs chevaux sont ornés, et à brandiller leurs longues lances portant un petit drapeau, ou des rubans bleus et rouges, emblème

de la Fédération, qu'ils attachent à leur bonnet, à leur chapeau pointu, à leurs bras, aux oreilles, et jusqu'à la queue de leur cheval. Par ici, ce sont les milices en jaquette bleue, en pantalon blanc et les pieds nus, portant gauchement leur fusil en mauvais état. Et au milieu de toute cette bigarrure de costumes, où dominent les couleurs rouge, bleue et verte, s'aperçoit le régiment des Defensores, composé de nègres, les seuls qui soient uniformément vêtus et disciplinés, et dont la figure vient contraster avec celle de tant de races dont on a peine à saisir les traits primitifs.

Enfin le son des tambours et les fanfares des trompettes annoncèrent l'arrivée du gouverneur et de son état-major. Il vint s'installer devant le Cabildo, au pied d'une tribune dans laquelle se trouvaient sa fille doña Manuela et quelques dames des principaux fonctionnaires. Son entrée avait été saluée par les acclamations et les hourras frénétiques des gauchos, des carniceros et de toute la tourbe appartenant à la police où à la Mas-horca. Le reste de l'assemblée ne prit aucune part à cette bruyante démonstration, et je sus gré aux Porteños, forcés de se courber sous le joug de la tyrannie, de montrer au moins le courage du silence.

Sur un signe de Rosas, les clameurs cessèrent, une symphonie militaire fut exécutée; puis un chœur de jeunes garçons, rangés autour du piramen, entonna l'hymne patriotique composé par don Vicente Lopez. Cette fois l'hymne fut répété par les dix mille personnes au moins qui couvraient la place. Ce chant, que l'on a comparé à *la Marseillaise*, a quelque chose d'imposant qui cause une profonde émotion.

Quand les chants patriotiques eurent cessé de se faire entendre, Rosas commença à parcourir rapidement les rangs des troupes et des milices réunies sur la place. Il s'arrêta avec une sorte de complaisance devant ses amis les gauchos et les carniceros, et leur donna le signal des cris de *Viva la Federacion! Mueran los salvages unitarios!* Ce dernier cri avait quelque chose de menaçant, et semblait s'adresser à la partie de la place où nous nous trouvions, et qui n'avait répondu que par le silence aux acclamations bruyantes qui avaient accueilli le dictateur à son arrivée. J'en fis l'observation tout bas à M. Jouffroy, qui me répondit sur le même ton : « Vous ne vous trompez pas; c'est une menace à l'adresse des étrangers et des *habits noirs* qui sont en grande majorité

de ce côté; mais il ne faut pas y faire attention. »

Quand Rosas eut repris sa place, il y eut quelques évolutions exécutées par l'infanterie; puis toutes les troupes défilèrent devant lui en recommençant leurs hourras. La revue était terminée. Je ne parlerai pas du reste de la fête, qui se passa en danses, en courses de chevaux et en illuminations, selon le programme que m'en avait tracé M. Jouffroy. Il y aurait eu sans doute encore de curieuses remarques à faire; mais nous fûmes occupés, M. Philips et moi, à nos préparatifs de départ.

M. Philips, d'après les conseils de M. Jouffroy, avait modifié notre itinéraire. Son projet était de remonter l'Uruguay jusqu'à San-Borja; de là, s'il était possible, nous nous serions rendus à Itapua (appelée aujourd'hui ville de l'Incarnation), nous aurions visité le Paraguay, puis nous serions redescendus par le Parana jusqu'à Buenos-Ayres. Mais nous serait-il permis de pénétrer dans le Paraguay? Si le docteur Francia eût encore existé, la réponse à cette question eût été nécessairement négative, et nous n'aurions pas songé à cette entreprise. Mais son successeur, don Carlos-Antonio Lopez, accueillait, disait-on, plus facilement les

étrangers. Encore n'avions-nous aucun moyen de nous en assurer à Buenos-Ayres, et aucune autorité de cette ville ne pouvait nous donner de passe-port pour ce pays-là. Ce qui détermina M. Philips à remonter l'Uruguay jusqu'à San-Borja, c'est que nous trouverions dans cette ville un compatriote, le célèbre naturaliste M. Bonpland, le collaborateur et l'ami de l'illustre de Humboldt, qu'il a accompagné dans un voyage scientifique resté jusqu'ici sans égal. « J'ai connu, me dit le docteur Philips, des parents et des amis de M. Bonpland, et je pourrais au besoin me servir de leur nom; mais je suis persuadé que notre seule qualité de Français nous fera parfaitement accueillir de cet excellent homme. Il saura mieux que personne nous donner tous les renseignements qui nous seront nécessaires, soit sur les moyens de pénétrer au Paraguay, soit sur la route la plus sûre de San-Borja à Itapua, première ville du Paraguay. S'il ne nous est pas possible d'obtenir la permission de pénétrer dans ce curieux pays, M. Bonpland, qui y a fait un séjour forcé de dix ans, nous donnera sur cette contrée des détails on ne peut plus intéressants. Enfin, s'il nous est interdit de visiter les anciennes missions du Para-

guay, nous pourrons toujours voir ce qui reste de celles de l'Uruguay, qui sont situées dans les environs de San-Borja. »

Ces arrangements me convenaient à merveille, car une excursion au Paraguay était un de mes rêves favoris, et n'avait pas été un des moindres motifs qui m'avaient fait entreprendre le voyage des provinces de la Plata.

CHAPITRE IX

Histoire de M. Bonpland. — Sa liaison et ses voyages avec Alexandre de Humboldt. — Son retour en France. — Il est nommé intendant de la Malmaison. — Après la mort de l'impératrice Joséphine, il retourne en Amérique. — Son arrivée à Buenos-Ayres. — Son départ pour une nouvelle expédition. — Son arrestation sur les frontières du Paraguay. — Le docteur Francia, dictateur de ce pays, le retient prisonnier pendant dix ans. — Notre embarquement à Buenos-Ayres. — L'île de Martin-Garcia. — La *Colonia del Sacramento*. — Les *Vacas*. — Entrée dans l'Uruguay. — *El Arenal*. — Passage du Rio-Negro. — *Rincon de las Gallinas*. — Chasse dans ces parages. — Navigation à travers les îles de l'Uruguay. — Aspect enchanteur qu'elles présentent. — Arrivée à Paysandu. — Séjour dans cette ville. — Importance de son commerce. — Nous couchons sur un *recado*, à défaut de lits. — Description d'un recado, et des brides à l'usage des gauchos. — Manière de faire un lit avec un recado. — Description d'un costume de gaucho. — Départ de Paysandu. — Arrivée au *Salto de l'Uruguay*.

Pendant les préparatifs de notre voyage, et souvent même pendant la route, je m'entretins avec M. Philips du savant distingué que nous allions visiter, et dont la vie aventureuse a quelque chose de si intéressant, que je cède au désir d'en retra-

cer ici les principaux événements, persuadé que mes lecteurs me sauront gré d'un récit plus attrayant que celui de mes propres aventures. J'ajouterai que j'ai recueilli une partie de ces faits de la bouche même du célèbre voyageur.

M. Bonpland est né à la Rochelle en 1773; il avait donc soixante-treize ans à l'époque où j'ai eu le bonheur de faire sa connaissance. Son père était médecin, et le jeune Bonpland, doué des dispositions les plus heureuses pour les sciences naturelles, se décida de bonne heure à embrasser la même carrière. Mais les événements politiques le forcèrent bientôt à interrompre ses études médicales, et à prendre du service, en qualité de chirurgien, dans la marine militaire. Pendant tout le temps de la Terreur, il resta à bord d'une frégate de la république en croisière dans l'Océan.

Quand le calme fut rétabli, M. Bonpland reprit le cours de ses travaux. Il vint à Paris, où, grâce à la recommandation de son père, il fit la connaissance de plusieurs praticiens célèbres de l'époque, et entre autres de Corvisart, dont il devint un des élèves les plus assidus. Il rencontra chez lui M. Alexandre de Humboldt, qui achevait en France des études scientifiques commencées avec éclat en

Allemagne. Attirés l'un vers l'autre par une vive sympathie, les deux jeunes gens se lièrent étroitement, et mirent leurs connaissances en commun. M. Bonpland donnait des leçons d'anatomie et de botanique à M. de Humboldt, qui en retour l'initiait aux secrets de la minéralogie et de la physique. Ce dernier se préparait dès lors à une longue excursion scientifique; et, lorsqu'il se crut en état de mener à bien l'exécution de ce grand projet, il proposa à son ami de l'accompagner.

Ils se rendirent en Espagne, où M. de Humboldt trouva un protecteur puissant dans le baron de Forell. Présenté au roi, il lui démontra tous les avantages qui pouvaient résulter d'une exploration sérieuse des possessions espagnoles en Amérique, et obtint, pour lui et son compagnon, la permission de les visiter librement, et d'y faire toutes les observations astronomiques et géologiques qu'ils jugeraient convenables. Ils quittèrent Madrid au mois de mai 1799, s'embarquèrent à la Corogne sur la frégate *Pizarro*, et arrivèrent à Cumana le 16 juillet de la même année. C'est alors qu'ils commencèrent cette expédition encyclopédique, signalée par des découvertes nombreuses et inespérées dans toutes les branches des con-

naissances humaines, expédition que M. de Humboldt a racontée sous le titre de *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*. Dans ce voyage, M. Bonpland recueillit et sécha plus de six mille plantes, la plupart inconnues, dont il décrivit en même temps l'organisation intérieure, les usages dans les arts, et les propriétés médicales.

L'imagination s'effraie quand on pense aux fatigues qu'ils eurent à supporter, tantôt en naviguant dans de simples canots indiens, pendant des mois entiers, sur les grands fleuves de l'Orénoque, du Rio-Negro, de l'Amazone, tantôt traversant à pied des forêts et des montagnes inaccessibles, et ne perdant jamais une occasion de se livrer à des observations sur la botanique, la minéralogie, la géologie, la physique générale et les mœurs des habitants des pays qu'ils parcouraient. Parmi les faits les plus remarquables de cette merveilleuse pérégrination, je citerai la fameuse ascension qu'ils exécutèrent, le 23 juin 1802, sur le Chimboraço, jusqu'à une hauteur de six mille soixante-douze mètres au-dessus du niveau de la mer. Au milieu des souffrances que leur causait une telle élévation, la plus grande que

l'homme eût encore osé atteindre, ils firent avec calme toutes leurs observations, et ne redescendirent qu'après avoir pris avec précision toutes les déterminations dont ils avaient besoin. Enfin, pour abréger, ils parcoururent pendant cinq années la Colombie, le Pérou, le Chili, les Cordillères, le Mexique, Cuba.

A son retour à Paris, au mois de mars 1805, M. Bonpland offrit son herbier au Muséum d'histoire naturelle, et fit la description des plantes qu'il contenait dans son bel ouvrage intitulé : *Plantes équinoxiales* (1). L'empereur accueillit avec distinction le savant voyageur, et lui fit une pension. L'impératrice Joséphine accepta avec reconnaissance un envoi de graines d'Amérique, et les fit semer dans les serres de la Malmaison. M. Bonpland s'y rendait chaque semaine, et dans ses visites fréquentes l'impératrice ne tarda pas à apprécier les rares qualités de l'homme dont elle partageait déjà le goût passionné pour les fleurs. La place d'intendant de la Malmaison devint vacante et lui fut offerte; il l'accepta. On lui adjoignit deux employés de la trésorerie pour la rédac-

(1) Paris, 1805 et années suiv., 2 vol. in-fol., 240 planches.

tion de ses comptes; ce qui lui permit de suivre assidûment la publication de ses ouvrages.

Quand survinrent les désastres de l'empire, ils le trouvèrent fidèle à de grandes infortunes. Mais une plus triste épreuve l'attendait : le 29 mai 1814, assis au chevet de Joséphine, il recevait son dernier soupir. Cet événement, qui devait le rejeter dans une nouvelle vie d'aventures et de déceptions, M. Bonpland l'avait prévu dès l'invasion de la maladie : les hommes de l'art restèrent sourds à ses avertissements.

Décidé à revoir l'Amérique, il refusa de conserver la place d'intendant de la Malmaison, malgré les sollicitations du prince Eugène et de la reine Hortense, s'embarqua au Havre à la fin de 1816, et arriva à Buenos-Ayres, chargé d'une collection considérable de plantes utiles et d'arbres fruitiers d'Europe.

A peine arrivé dans cette ville, il y fut accueilli avec distinction par le gouvernement, qui le nomma aussitôt professeur d'histoire naturelle, avec les plus flatteuses promesses; mais bientôt les dispositions du gouvernement changèrent à son égard, et, fatigué des tracasseries dont il était l'objet, il donna sa démission et se décida immé-

diatement à entreprendre un voyage qui devait le conduire, à travers les pampas, la province de Santa-Fé, le Grand-Chaco et la Bolivie, au pied des Andes, qu'il voulait explorer une seconde fois. C'est alors que, remontant le Parana, il arriva dans les anciennes missions des Jésuites, situées sur la rive gauche du fleuve, à quelques lieues d'Itapua. Une déplorable fatalité l'amenait sur un territoire contesté par le Paraguay à la Confédération Argentine. Le savant voyageur ne l'ignorait pas; aussi s'empressa-t-il d'informer le dictateur du Paraguay, le fameux docteur Francia, de sa présence, en lui donnant les explications les plus satisfaisantes sur son intention de fabriquer du *maté*, à l'aide des Indiens qu'il avait engagés à son service.

Mais le dictateur, dont l'esprit soupçonneux ne rêvait qu'espions, qui regardait son pauvre pays comme l'objet des ardentes convoitises de Buenos-Ayres et de l'Europe, se voyait encore menacé d'une concurrence dans le commerce dont il voulait à tout prix s'assurer le riche monopole. Son parti fut bientôt pris, et les lettres respectueuses du savant eurent pour conséquence l'envoi de quatre cents hommes, qui traversèrent le Parana

pendant la nuit, et fondirent à l'improviste sur la petite troupe confiante et désarmée. Quelques serviteurs sont tués sans défense, la plupart sont blessés; M. Bonpland reçoit un coup de sabre à la tête, et répond à cette agression sauvage en donnant des soins aux soldats légèrement atteints dans la lutte.

Ceci se passait le 3 décembre 1821. Deux jours après, on l'entraînait, les fers aux pieds et sans égard pour ses souffrances, dans le pays inhospitalier destiné à lui servir de prison. Là, durant un séjour de près de dix années, Francia refusa obstinément de le voir, et lui assigna pour résidence le territoire des missions. Retiré près de Santa-Maria, l'ami de Humboldt, l'ancien intendant de l'impératrice Joséphine ne vivait que des ressources qu'il savait se créer avec une industrieuse persévérance. Il exerçait la médecine et la pharmacie; il distillait et composait des liqueurs, appliquant en même temps à l'agriculture les méthodes perfectionnées et plus rationnelles de l'Europe. Les pieds nus, vêtu, comme un créole, d'une chemise flottante et d'un *calzoncillo*, il visitait et soignait les malades avec une charité inépuisable. Au Paraguay, le temps n'a pas encore effacé la

mémoire de ses services, et les habitants ne prononcent son nom qu'avec respect.

Ni l'intervention de l'empereur du Brésil, don Pedro I[er], ni les démarches de M. de Chateaubriand, alors ministre des affaires étrangères, ne purent décider le dictateur à relâcher son prisonnier. Une tentative chevaleresque de M. Grandsire, qui alla le réclamer au nom de l'Institut de France, ne servit qu'à le faire surveiller plus étroitement.

Enfin, le 2 février 1831, la liberté lui fut rendue, sans qu'on ait su à quelle influence ni à quel caprice Francia avait cédé. Mais cette longue captivité avait brisé la carrière de M. Bonpland et lui coûtait sa fortune; sa pension, depuis rétablie, avait été rayée du grand-livre. C'est alors qu'il résolut de s'établir dans les solitudes de l'Uruguay, non loin de la petite ville de San-Borja, et c'était là qu'il résidait encore quand M. Philips et moi nous entreprîmes notre pèlerinage vers la demeure de ce martyr de la science.

M. Jouffroy nous avait abouchés avec le patron ou capitaine d'une espèce de petite goëlette employée dans le pays à la navigation fluviale, sous le nom de *balandra*. Nous fûmes bientôt d'accord,

et le 18 mai nous nous embarquions sur la *Santa-Anna,* nom de notre petit bâtiment. Nous avions, au départ, une dizaine de passagers dont la plus grande partie devaient s'arrêter dans différentes villes situées le long du fleuve. Trois seulement devaient nous acompagner jusqu'à San-Borja; c'étaient deux Basques et un ouvrier tanneur d'Angoulême.

Il était dix heures trois quarts du matin quand nous levâmes l'ancre. Le vent du sud soufflait grand frais et nous faisait filer plus de huit nœuds, c'est-à-dire à peu près douze kilomètres à l'heure. A deux heures de l'après-midi, nous aperçûmes l'île de Martin-Garcia, et à quatre heures *las Vacas*.

L'île de Martin-Garcia est une forteresse, ou plutôt une position fortifiée par la nature, appartenant à Buenos-Ayres; elle défend l'entrée de l'Uruguay et du Parana. Sa position est entre *la Colonia del Sacramento* et las Vacas, à distance d'environ quarante kilomètres de ces deux points. La Colonia del Sacramento, ou simplement Colonia, fondée en 1673 par un gouverneur de Rio-Janeiro, a été souvent disputée par les Espagnols, les Portugais, les Anglais et les Brésiliens. Elle est enfin restée

à l'État oriental; c'est une des trois villes de cette république. Las Vacas est un village assez triste, situé sur les bords d'une petite rivière du même nom, à quelque distance de la côte. Les *ranchos* dont il est composé ne démentent pas à l'intérieur, dit M. d'Orbigny, l'idée de misère que fait naître leur extérieur. Cependant ce lieu est renommé par l'abondance de bois à brûler qu'il fournit à Buenos-Ayres, et par les grands secours que cette ville en a tirés pendant les divers siéges qu'elle a eu à soutenir du côté de la campagne.

Après voir passé près des petites îles de *las Dos Hermanas* et *del Juncal*, nous arrivâmes à la *Punta-Gorda*, où commence l'Uruguay. Il était presque nuit; le fleuve était devenu calme, et une faible brise du sud enflait mollement les voiles de notre bateau; nous eûmes tout le temps d'examiner, à la lueur du crépuscule, les bords boisés de la rive gauche de l'Uruguay. L'élévation de la côte, ainsi qu'une suite d'anses profondément arrondies, se succédant de manière à former une plage festonnée, produit, avec les bois du coteau, des points de vue charmants et très-variés.

L'Uruguay peut avoir trois milles ou quatre kilomètres de largeur à sa véritable embouchure,

qui est entre la petite île de Juncal et le hameau de *las Higueritas*, à la hauteur de la Punta-Gorda (Grosse-Pointe).

Notre patron jeta l'ancre à huit heures du soir, en face de las Higueritas. L'obscurité de la nuit, jointe aux lumières de quelques habitations éparses sur la côte, nous faisait supposer que ce lieu avait de l'importance, ou au moins quelque chose d'attrayant; mais nous fûmes bien trompés le lendemain en nous éveillant : au lieu d'un site enchanteur, tel que notre imagination avait pu le rêver, nous ne vîmes plus qu'une plage sablonneuse et un coteau argileux sur le penchant duquel étaient construits une vingtaine de ranchos, ou cabanes, dont l'aspect misérable était encore attristé par des buissons et des arbrisseaux rabougris.

Nous appareillâmes de bonne heure par un fort vent du sud. Nous passâmes successivement devant le village de *las Vivoras*, renommé pour ses excellents chevaux de selle; *el Arenal*, grande baie sablonneuse à seize kilomètres de las Higueritas, où les caboteurs vont couper du bois d'*espinillo*, pour le transporter à Buenos-Ayres et à Montevideo. L'espinillo est un excellent bois de chauf-

fage, qui couvre une grande partie des provinces de Santa-Fé et d'Entre-Rios. C'est une espèce d'acacia, appelé *espino* par les habitants du Chili et *aroma* par les Péruviens.

Nous franchîmes le confluent du *Rio-Negro*, situé à quarante kilomètres de las Higueritas. En cet endroit l'Uruguay a beaucoup de courant, et plus de douze kilomètres de large; les marins redoublent d'attention. Les eaux du Rio-Negro (rivière noire) forment une ligne de démarcation très-remarquable à plusieurs kilomètres au large. Il se fait, dans les temps ordinaires, un commerce de cabotage très-actif sur le Rio-Negro tant avec Buenos-Ayres qu'avec Montevideo.

Sur la rive droite du Rio-Negro commence le *Rincon de las Gallinas* (mot à mot le *recoin des poules*), terrain immense et des plus productifs de la Banda-Oriental. Il a été divisé en plusieurs estancias appartenant à divers particuliers; sa superficie est évaluée à trois cent vingt kilomètres carrés.

Le calme étant survenu vers le soir, et la force du courant nous faisant dériver, il fallut jeter l'ancre en attendant une nouvelle brise. Nous mouillâmes un peu en avant d'une île située près

d'un promontoire appelé *Punta de Fray-Ventos.* Nous passâmes ainsi la nuit du 19 et la journée du 20. Après le dîner, M. Philips, trois passagers, le capitaine et moi, nous allâmes chasser dans un joli parage du Rincon, où la végétation offre une richesse et une variété admirables. Nous restâmes en extase devant une foule d'arbres et d'arbrisseaux différents, de plantes en fleur que les liserons, les convolvulus, les plantes parasites et les *fleurs de l'air* ornaient avec une sorte d'harmonie enchanteresse. Un grand nombre d'espinillos aux branches tortueuses, desquels pendaient les singulières ruches de l'abeille cartonnière, avaient crû naturellement à des distances presque régulières au milieu d'une herbe verte et touffue, de manière à former un verger assez semblable aux *cours* de Normandie; il ne manquait que des pommes aux espinillos, qui ressemblent assez, quant à la forme, à nos pommiers, pour rendre l'illusion complète. Et ne croyez pas que ce lieu charmant fût désert! loin de là, nous troublâmes singulièrement la tranquillité de ses nombreux et timides habitants, tels que le *nauda* (l'autruche d'Amérique), les *venados* (espèce de cerfs), réunis en petites bandes cachées dans les hautes gra-

minées, et les *carpinchos* (grands cabiaïs), espèces d'amphibies que l'on rencontre souvent au bord des rivières et des lacs; et puis, indépendamment de ces animaux familiers avec les troupeaux de bœufs et de chevaux, on voit encore les buissons et les arbres remplis d'oiseaux de proie, de passereaux et de grimpeurs. Une autruche se leva tout à coup devant nous, et s'arrêta pour nous regarder; mais avant que nous eussions eu le temps de glisser une balle dans nos fusils,... psit! elle avait déjà parcouru un demi-mille. Nous dûmes nous contenter d'un taugara *diadème*, d'un épervier *varié* et d'un milan blanc *à calotte noire*. Ce fut en vain que nous essayâmes de surprendre les venados.

A sept heures du soir nous retournâmes à bord; peu de temps après, le vent étant devenu bon, le patron nous remit en route.

Notre marche était lente; nous voguâmes doucement, toute la nuit et le jour suivant, au milieu des nombreuses îles de l'Uruguay.

Toutes ces îles présentent une végétation véritablement étonnante, et que M. Philips comparait à celle du Brésil. Elles ne sont pas seulement couvertes, mais tellement encombrées d'arbres

différents, de buissons épineux, de plantes sarmenteuses, qu'on ne peut y pénétrer que la hache à la main. Notre vue était sans cesse récréée par le mélange des arbres, le contraste des verdures et des fleurs; le palmier aux longues feuilles d'un vert bleuâtre arquées en panache s'élevait élégamment au-dessus des saules, des lauriers, des *talas*, des *higuerones* et des *timbos*; ceux-ci dominaient à leur tour l'espinillo, couvert de ses petites fleurs jaunes et odorantes; les *seïbos*, aux belles fleurs monopétales d'un rouge brillant; le charmant *plumerito* (petit plumet), espèce de mimosa dont les fleurs sans pétales sont uniquement composées de longues étamines d'un rouge vif, semblables à des soies roides et verticales comme une aigrette; et une foule d'autres arbustes fleuris. Tout cela donnait un aspect délicieux, un air embaumé, suave et ravissant à ces îles solitaires, dont le silence n'est troublé que par le roucoulement des tourterelles, abondantes partout, ou par des bandes de perruches qui font sans cesse retentir les échos de leurs cris aigus. Si vous vous représentez, en outre, un beau ciel azuré, une atmosphère diaphane, traversée lentement par quelques petits nuages d'or, le vent dont le souffle

ralenti ne ride plus la surface de l'onde et lui laisse réfléchir, avec la riche végétation des îles, notre bateau, ses voiles, ses cordages, et jusqu'au héron qui passait au-dessus, vous pourrez imaginer quel devait être le délice, le bien-être indéfinissable que nous éprouvions au milieu de cette rivière calme, coulant si majestueusement sur des bords qu'elle ne semble fertiliser que pour s'en faire une parure.

Vers le soir, le calme augmentant encore, le patron fit remorquer la balandre par le canot; on rama l'espace de huit kilomètres au clair de lune, en longeant les arbres le plus près possible, pour éviter le courant. Enfin, le vent s'élevant de nouveau avec force, nous passâmes très-rapidement devant l'estancia d'Almagro, située sur une falaise très-escarpée. Pendant la nuit nous mouillâmes devant Paysandu (1).

Nous devions faire ici une station forcée de quelques jours, parce que notre balandre n'allait pas plus loin. Une partie de nos compagnons de voyage nous quittaient aussi, et notre patron y laissait également une partie de son chargement;

(1) Isabelle, *Voyage à Buenos-Ayres et dans la province du Rio-Grande-do-Sud.*

le reste devait être transbordé dans le bateau qui allait nous conduire plus haut. Nous résolûmes de profiter de cette circonstance pour visiter la localité et les environs.

L'aspect de Paysandu est peu agréable, vu de la rivière du côté du sud-ouest. Située sur le penchant d'une colline dépourvue d'arbres de même que toutes celles qui l'avoisinent, séparée de la rive gauche ou du port par une plaine sablonneuse d'environ un mille, le coup d'œil en est monotone, relativement aux autres sites de l'Uruguay depuis son embouchure jusqu'ici. Pourtant l'œil finit par s'y accoutumer, et l'on reconnaît en s'avançant dans la ville (on peut déjà lui donner ce nom, quoique officiellement elle ne porte encore que celui de bourgade), qu'elle n'est pas aussi désavantageusement assise qu'elle le paraît d'abord, à cause surtout des inondations de l'Uruguay. On jouit d'ailleurs, une fois arrivé sur le haut de la colline, d'une vue étendue et que les accidents du terrain et les îles de la rivière rendent assez pittoresque. Quant au côté de la campagne à l'est, il est on ne peut plus triste par sa nudité et son manque absolu de culture.

Paysandu n'était, il y a une quinzaine d'années,

qu'un hameau, comme las Higueritas, avec une douzaine de ranchos épars çà et là; aujourd'hui on y compte quatre à cinq cents ranchos ou chaumières, une cinquantaine de maisons en briques, bien bâties avec *azoteas* (toits en terrasse), des rues alignées, des trottoirs, des réverbères, et une population de près de huit mille âmes, y compris celle de la banlieue. Les rues correspondent aux quatre points cardinaux, comme à Buenos-Ayres et à Montevideo. Les cuadras sont plus petites qu'à Buenos-Ayres, ce qui est plus favorable aux propriétés; elles n'ont que cent *varas* sur chaque face et sont divisées en quatre *sitios*.

La population va toujours croissant; les étrangers y abondent, surtout depuis le déplorable état des affaires à Buenos-Ayres sous la tyrannie de Rosas. Paysandu, quoique appartenant à la Banda-Oriental, forme une sorte de petite république indépendante depuis le siége de Montevideo, ce qui n'a pas peu contribué à y attirer les étrangers, qui n'ont à supporter ici aucune vexation de la part des habitants ou des autorités locales. Celui qui veut se livrer à une industrie quelconque n'éprouve point d'entraves; au contraire, il est aidé, encouragé par ces mêmes autorités.

Le commerce était assez florissant à Paysandu lors de notre passage : il y avait une soixantaine de Français établis, mais il y en avait un bien plus grand nombre qui allaient et venaient pour le trafic des productions du pays, lesquelles productions sont à peu près les mêmes qu'à Buenos-Ayres.

Quant aux monuments, on conçoit que dans une ville si nouvelle ils devaient être rares. Une seule et même maison, qui n'a rien de remarquable, réunit les bureaux du commandant militaire, du département, la police, les contributions et l'*alcadia* (mairie). L'église n'était encore qu'un rancho un peu plus grand que les autres, et dont l'intérieur était absolument nu. On me fit remarquer tout auprès l'emplacement destiné à l'église définitive; mais il n'y avait pas encore apparence de travaux.

Paysandu est le chef-lieu d'un des trois départements formant la division de l'État oriental; il envoie trois députés à la chambre des représentants et un sénateur. On ne lui donnait encore que le nom de *villa* (bourgade), bien que par son commerce il ait infiniment plus d'importance que la Colonia et Maldonado, qui ont le titre de villes.

Nous obtînmes un logement chez M. Masson, un de nos compatriotes pour qui nous avions des lettres de recommandation; mais comme il était récemment établi à Paysandu, il n'avait pas de lit à nous offrir; car à Paysandu, où il n'y avait pas encore d'auberge, les lits étaient un objet de luxe. Heureusement, à notre départ de Buenos-Ayres, nous nous étions munis chacun d'un *recado,* selle du pays, dont font usage les estancieros et les gauchos un peu aisés. Or cette selle sert à deux fins pour voyager à cheval et pour se coucher la nuit, et il y a des milliers d'hommes dans les pampas et dans les solitudes de la Plata qui n'ont jamais connu d'autre lit, si ce n'est la terre nue.

Mes lecteurs seront sans doute curieux de connaître la composition d'un recado. En voici l'inventaire, passablement compliqué :

1° Deux *gegras,* pièces de laine, longues comme une petite couverture, s'appliquant, pliées en quatre, sur le dos du cheval; 2° une *carona,* pièce de cuir tanné, ornée de nombreux dessins frappés au marteau, longue de quatre pieds et large de deux et demi; la carona se place sur les gergas; 3° le recado, espèce de bât qui est proprement la selle, dont les côtés sont garnis de cuir

façonné, comme la carona; 4° la *cincha*, sangle de cuir, très-large, façonnée dans la partie qui s'applique sur le recado; elle passe sous le ventre du cheval, non près des jambes, comme chez nous, mais au milieu même du ventre, et, au moyen de deux forts anneaux (*argollas*) en fer ou en cuivre, on serre le plus possible la longue courroie de la cincha; 5° un *pellon*, peau de mouton tannée avec le poil, teint en bleu, ou bien une peau de veau tannée et façonnée; le pellon s'applique sur la cincha; 6° un *sobre-pellon*, une autre peau tannée, plus courte, sans poil, souvent découpée à l'emporte-pièce, ou garnie de broderies en soie faites à la main, etc.; 7° une *sobre-cincha*, c'est une sous-ventrière en laine, plus ou moins fine, destinée à soutenir le pellon et le sobre-pellon. Pour achever de décrire l'équipement du cheval, je dois parler de la bride; elle est on ne peut plus simple, mais en même temps solide, et de nature à garantir le cavalier contre tout caprice du cheval; le mors (*freno*) est disposé de manière que le cheval ne peut ni le mâcher ni le prendre aux dents; parce qu'au lieu de chaînettes pour gourmette, il y a un anneau en fer passant dans la partie très-élevée du

mors et venant assujettir la mandibule inférieure. Cette partie élevée du mors est placée horizontalement dans la bouche du cheval, tant qu'on ne fait aucun effort sur les rênes; mais du moment que la résistance du cheval force à faire agir le frein, il suffit de tirer sur la bride pour l'arrêter court; car alors il est torturé à la fois au palais et à la lèvre inférieure par l'effet du mors, lequel, se dressant perpendiculairement contre le palais, attire nécessairement l'anneau, qui fait effort sur la mandibule inférieure. Avec ce frein, la têtière (*cabacera*) n'a besoin d'être ni compliquée, ni très-forte; aussi, le plus communément, ce n'est qu'une légère lanière, attachée aux branches du mors et passée simplement derrière les oreilles du cheval. Quant aux rênes (*riendas*), elles sont ordinairement rondes, en cuir tressé artistement par les Indiens, réunies à la hauteur des épaules du cheval par un anneau, duquel anneau part une autre rêne très-longue terminée par plusieurs bouts en forme de martinets. Il est évident que les rênes sont ainsi toujours égales; il suffit de porter la main à droite ou à gauche pour déterminer le mouvement du cheval. L'extrémité de la bride sert ordinairement de fouet pour frapper le cheval au

flanc gauche, et, s'il n'obéit pas, des éperons à longues molettes se chargent de lui chatouiller les flancs. L'extrémité du pied, ou simplement l'orteil, se place dans un très-petit étrier en bois ou en cuivre, de forme triangulaire.

Maintenant je reviens à la manière de faire un lit de tout l'attirail d'un recado; bien entendu que pour cet usage la bride et les éperons ne sont pas nécessaires. On étend d'abord par terre la carona, qui sert de sommier; puis le pellon et le sobre-pellon, qui servent de matelas; le recado sert d'oreiller ou de traversin, les gergas de drap, et l'on se couvre avec son *poncho*. Avec un peu d'habitude, et surtout après une journée de fatigue, on dort là-dessus aussi bien que dans un bon lit.

Je viens de parler du poncho. Non-seulement nous nous étions munis de ce vêtement vraiment indispensable, mais nous avions aussi acheté un costume complet de gaucho, car on nous avait conseillé de prendre ce costume, surtout si nous voulions chasser dans la campagne, afin de ne point porter ombrage aux gauchos, toujours disposés à voir de mauvais œil les *habits noirs*. Ainsi, outre le poncho, nous avions le chiripa, le cal-

zoncillo, les bottes de potro et les éperons-monstres. Le chiripa est une pièce d'étoffe de laine rouge, bleue ou verte, jamais d'autre couleur, qui se met autour des reins, tombe au-dessous des genoux comme une tunique, et s'assujettit au-dessus des hanches au moyen d'une ceinture de cuir, dans laquelle on passe, derrière le dos, un grand couteau-poignard dans sa gaîne. Le calzoncillo est un large caleçon blanc frangé ou brodé dans le bas; les bottes de potro sont fabriquées avec la peau non tannée de la jambe du cheval, de manière à laisser libres les orteils, qui seuls, comme je l'ai dit, posent sur l'étrier; la courbure de la jambe forme le talon de la botte. D'autres, principalement dans l'Entre-Rios, se servent de peaux de chats sauvages (*botas de gato*). Il arrive souvent qu'un gaucho tue un poulain (*potro*) uniquement pour se faire des bottes. Il gratte bien le poil avec son couteau, toujours très-affilé; puis avec les mains il frotte les bottes jusqu'à ce qu'elles soient assez souples. Il n'y fait pas d'autre préparation.

La coiffure du gaucho consiste, dans la Banda-Oriental, en un chapeau rond, espèce de *sombrero* à larges bords plats; et à Buenos-Ayres en un

très-petit chapeau à forme élevée, à bords étroits, placé de côté sur un mouchoir blanc noué en fichu sous le menton; le chapeau, enfonçant à peine sur la tête, est retenu par un ruban noir. Un grand nombre de gauchos, tant de la Banda-Oriental que des pampas de Buenos-Ayres, portent un bonnet phrygien rouge, doublé de vert et orné de rubans tricolores à l'extrémité. Enfin n'oublions pas la jaquette (*jaqueta*), petite veste courte comme celle d'un marin; elle est bleue, rouge ou verte, qu'elle soit en drap ou en une autre étoffe. Depuis 1834, le parti de Rosas a adopté le costume suivant, qui est assez pittoresque : jaquette verte, gilet rouge, pantalon blanc et chapeau rond avec cocarde bleue et blanche.

Voilà le lecteur au fait du costume d'un gaucho, ainsi que du harnachement de son cheval. Quand je descendis à Paysandu, j'étais dans cet accoutrement : jaquette marron, gilet blanc, chiripa bleu de ciel, calzoncillo blanc avec franges, au-dessous d'un pantalon de drap bleu, et un poncho anglais placé négligemment sur l'épaule gauche, plus le cigarrito de papier à la bouche et le couteau passé dans la ceinture de mon chiripa der-

rière le dos, le chapeau sur l'oreille. *Cuidado!*..... j'avais, ma foi, l'air d'un gaucho fashionable, ou, si vous l'aimez mieux, d'un honnête brigand. M. Philips n'avait pas apporté autant de soin à son costume; il s'était contenté de se coiffer du sombrero, de se couvrir d'un poncho, et de garnir ses jambes de guêtres de cuir montant jusqu'aux genoux. C'en était assez pour ne pas trop exciter la curiosité parfois indiscrète des guaranis et des gauchos.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous allâmes en chasse, dans la partie sud-ouest de la ville, le long d'un ruisseau boisé, sur les bords duquel il y avait plusieurs briqueries, des chacras (fermes cultivées) et un *saladero*. Le premier jour, nous ne fûmes pas heureux; mais, les jours suivants, nous prîmes une soixantaine d'oiseaux, dont quarante-deux oiseaux-mouches des deux seules espèces qu'on rencontre dans cette localité, le vert-doré, très-commun, et l'améthyste-topaze, assez rare. Nous étions guidés, dans ces excursions, par des guaranis ou des gauchos, avec lesquels nos relations furent toujours faciles.

Enfin, après huit jours de station forcée à Paysandu, nous nous rembarquâmes sur une autre

balandre d'une cinquantaine de tonneaux. Nous mîmes à la voile avec vent du sud et beau temps. Cette embarcation nous conduisit en six jours au *salto* de l'Uruguay, cataracte qui arrête ici la navigation du fleuve. Pendant ces six jours de voyage il ne nous arriva rien qui mérite d'être rappelé.

CHAPITRE X

Description du village de Salto. — Les *saltos* ou cataractes de l'Uruguay. — Hospitalité donnée par M. Thedy, surnommé *le père des Français*. — Portrait qu'il nous fait de M. Bonpland. — Départ du Salto. — Nuit passée à la pluie. — Une hutte de gaucho. — Bivac sur la côte d'Entre-Rios. — Le déjeuner chez un estanciero guarani. — Le rancho abandonné. — Aspect des bords de l'Uruguay depuis le Salto jusqu'à Itaquy. — Inconvénients et fatigues du voyage. — Une partie de la rive gauche du Salto à la frontière du Brésil est déserte. — Pourquoi. — Arrivée sur la terre brésilienne. — Aspect du pays. — Campement à l'*arroyo del Tigre*. — Rencontre de quatre Brésiliens. — *Santa-Anna*. — L'estancia de San-Marcos. — Arrivée et séjour à Itaquy. — Changement de bateau. — Arrivée à San-Borja. — Le port ou *paso*. — Le village de San-Borja.

Le *salto* a donné son nom à un village, où l'on est forcé de chercher un gîte, jusqu'à ce qu'on ait trouvé moyen de continuer sa route au delà des rapides du fleuve. Ce village n'a pas la moitié de l'importance de Paysandu. Il est situé sur une hauteur isolée, formant une presqu'île à l'époque des débordements de l'Uruguay.

Il n'y avait pas plus de cinq ou six maisons d'a-

zotea au Salto, lors de notre arrivée; les autres habitations étaient des ranchos bien bâtis, blanchis pour la plupart extérieurement; l'église était aussi un rancho, comme à Paysandu; seulement on avait élevé à côté de l'entrée un simulacre de clocher en forme de portail, où étaient suspendues deux cloches de moyenne grosseur.

Le salto, c'est-à-dire la cataracte, n'est pas en face du village; il en est éloigné d'environ huit kilomètres au nord : c'est ce qu'on nomme le *salto chico* (le petit saut). Il en existe un autre plus grand, à douze kilomètres de celui-ci, également au nord, appelé *salto grande*. Ces deux saltos, qu'on ne reconnaît qu'à la rapidité du courant lorsque la rivière est très-haute, sont à découvert les trois quarts de l'année et rendent toute navigation impossible dans ces parages. Les bateaux venant d'*en haut* restent à trente kilomètres du village, dans une petite anse appelée *el Puerto*, vis-à-vis d'un groupe d'îles désignées sous le nom de *islas de Herreros* (îles des Forgerons), nom donné à un oiseau de l'ordre des passereaux, dont ces îles sont remplies. La voix éclatante de cet oiseau imite tour à tour le bruit de la lime et celui du marteau sur une enclume.

Le trajet d'*el Puerto* au village se fait par terre, à cheval ou en charrette. Une fois passé ces deux saltos, formés de roches à fleur d'eau, l'Uruguay, bien que très-rapide en beaucoup d'endroits, est navigable pour de grandes pirogues et des bateaux plats, jusqu'à la hauteur du Paraguay, c'est-à-dire à plus de mille kilomètres de sa jonction avec le Parana.

Comme il n'y avait pas plus d'auberge au Salto qu'il n'y en a chez les autres peuplades de l'Uruguay ou de l'intérieur, nous eussions été assez embarrassés si M. Thedy, originaire du canton de Vaud en Suisse, n'avait eu l'extrême bonté de nous accueillir et de nous héberger pendant trois jours que nous y restâmes, en attendant un vent propice pour remonter la rivière jusqu'aux Missions. M. Thedy exerça envers nous les devoirs de l'hospitalité d'une manière on ne peut plus généreuse, sans vouloir entendre parler d'aucune espèce de compensation; et cependant nous n'avions pas pour lui la moindre lettre de recommandation. Au reste, ce désintéressement lui était si familier, si naturel, il y mettait tant de bonne grâce, qu'il avait mérité, à bien juste titre, le nom de *père des Français*, que nos compatriotes se plaisaient

à lui donner non-seulement au Salto, mais encore à une grande distance à la ronde.

Nous nous entretînmes avec M. Thedy du but de notre voyage et surtout de M. Bonpland, qu'il connaissait. « J'ai eu le bonheur, nous dit-il, de le recevoir deux fois ici lors de son dernier voyage sur la Plata et à son retour; moi-même je suis allé lui rendre ma visite de bon voisinage (environ trois cent cinquante kilomètres, quel voisinage!), et je suis resté chez lui plus d'un mois, n'ayant eu d'abord l'intention d'y passer qu'une semaine au plus. Mais que voulez-vous, c'est un de ces hommes dont on ne peut se séparer une fois qu'on a eu le bonheur de les rencontrer.

— Pensez-vous, demanda M. Philips, que nous le trouvions en ce moment à San-Borja?

— Je le crois, car il s'occupe d'agriculture, et il ne s'éloigne guère du centre de son exploitation, si ce n'est pour faire de temps en temps, c'est-à-dire tous les deux à trois ans, un petit voyage à Buenos-Ayres et à Montevideo, ou bien à Alegrete, et quelquefois jusqu'à Porto-Alegre; or il ne saurait se rendre dans la Plata sans passer par ici; et quant à ses excursions dans la province de Rio-Grande-do-Sul, il est revenu

d'Alegrete il y a quelques mois, et il n'est pas probable qu'il ait quitté San-Borja depuis cette époque.

— Mon Dieu! m'écriai-je avec surprise, vous parlez des voyages et des travaux d'agriculture de M. Bonpland comme si c'était encore un homme dans la force de l'âge; mais, si je ne me trompe, il a maintenant soixante-treize ans, et je ne comprends pas comment un septuagénaire peut se livrer à des entreprises aussi fatigantes.

— Et si j'ajoutais, reprit en souriant M. Thedy, qu'en outre de ces occupations dont je viens de parler, il exerce la médecine avec le zèle et l'ardeur d'un jeune praticien; qu'à toute heure de la nuit et du jour il est prêt à monter à cheval pour aller donner des soins avec une égale sollicitude aux riches comme aux pauvres, aux créoles d'origine européenne, comme aux Indiens, aux nègres ou aux métis, et cela presque toujours gratuitement et souvent à des distances fort grandes de sa demeure; si je vous disais enfin qu'il trouve encore le temps (et ceci c'est sa récréation) de parcourir les forêts voisines de San-Borja, uniquement pour chercher des plantes nouvelles, pour enrichir ses collections d'histoire naturelle,

ou bien pour cueillir des plantes médicinales qui lui serviront au traitement de ses malades, et qu'au milieu de tant de travaux il ne néglige pas sa correspondance avec les savants et les sociétés scientifiques des deux mondes, vous auriez alors le droit d'être plus surpris encore; mais votre étonnement cessera quand vous aurez vu M. Bonpland, car vous trouverez en lui un homme qui semble donner un démenti à son acte de naissance. Le fait est que moi, par exemple, qui jouis d'une bonne santé, d'une bonne constitution, et qui n'ai pas encore atteint la cinquantaine, je ne voudrais pas lutter avec M. Bonpland de force, d'agilité, et de patience à supporter la fatigue.

— Maintenant, dit M. Philips, permettez-moi une autre question : pensez-vous que de San-Borja nous puissions facilement nous rendre au Paraguay?

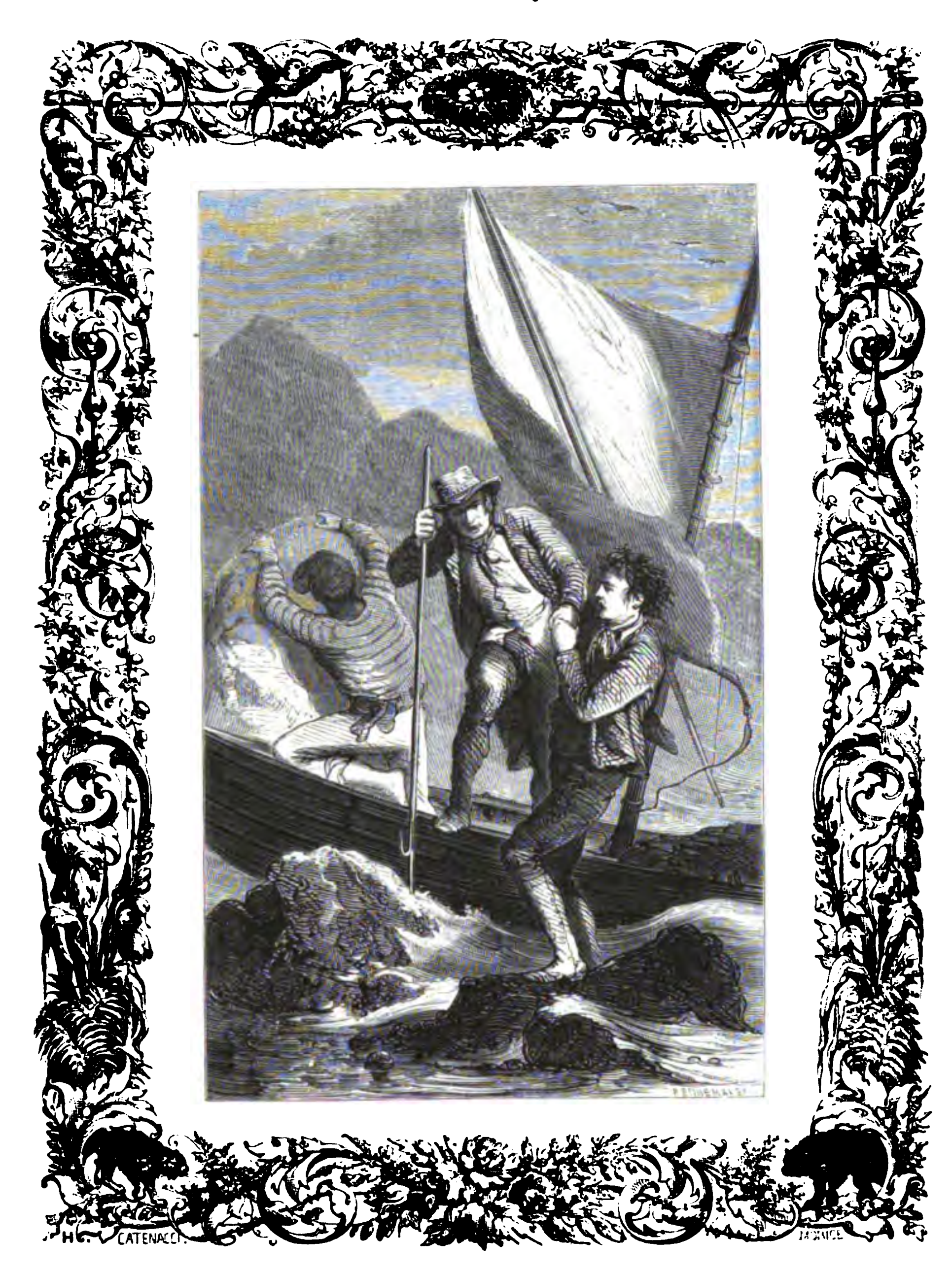
— Ah! ceci n'est rien moins que certain. Sans doute le dictateur Lopez est moins rigide que ne l'était le docteur Francia; mais il fait aussi beaucoup de difficultés, m'a-t-on dit, pour admettre dans ses États les étrangers dont les gouvernements ne l'ont pas encore reconnu, et qui, par conséquent, n'ont pas auprès de lui d'agent accrédité. Du reste, je

ne puis vous donner à cet égard aucun renseignement positif; mais M. Bonpland est plus à même que personne de vous faire connaître le véritable état des choses. »

Le lendemain de notre arrivée au Salto, nous rencontrâmes chez M. Thedy un vieux marin de Honfleur, nommé Victor, prêt à partir pour l'ancienne mission de San-Borja. L'occasion nous parut on ne peut plus favorable; nous nous hâtâmes de nous entendre avec lui, dans la crainte de faire un trop long séjour au Salto. Le bateau de ce marin, jaugeant au plus deux tonneaux, était plat, non ponté, assez mal installé d'ailleurs et fort incommode à tous égards, puisque nos bagages le remplissaient et qu'il n'y avait d'abri que pour nos provisions. Belle perspective pour un voyage de quatre à cinq semaines! Il est vrai que notre compatriote, vieux loup de mer dégénéré en marin d'eau douce, se faisait fort de franchir en quinze jours les trois cent cinquante kilomètres qui séparent le Salto de San-Borja, et, en cas de pluie, il promettait de dresser une tente avec des cuirs : on verra plus loin comment il tint sa parole.

Le troisième jour de notre arrivée au Salto, à

quatre heures de l'après-midi, notre loup de mer normand jugea à propos de nous faire embarquer. Nous n'avions guère fait plus d'un kilomètre, quand un orage violent éclata et qu'une bourrasque-pampero nous fit tournoyer à peu près comme une toupie. Le patron ne voulait à aucun prix retourner au Salto, par cette raison « qu'il n'avait jamais relâché en mer. » Pourtant une forte rafale, qui déchira la seule voile en coton que nous eussions dans notre galère, l'obligea bien malgré lui à nous faire aborder dans un îlot formé par le débordement de l'Uruguay. On ne se figure pas ce que nous eûmes à souffrir dans ce malheureux îlot, où il n'y avait pas un morceau de bois sec. La pluie commença juste au moment où nous abordâmes, et ne cessa que le lendemain vers midi; on sait déjà qu'il n'y avait pas d'abri à bord, ni même possibilité d'y coucher; nous avions compté sur les cuirs que le patron devait embarquer pour nous faire un toit au besoin, mais il en avait pris tout juste assez pour préserver nos provisions de bouche et nos bagages! Ainsi nous dûmes nous résigner non-seulement à nous passer de souper, mais encore à nous coucher sous la voûte, tant soit peu humide, du firmament.



Une forte rafale, qui déchira la seule voile que nous eussions, nous obligea à aborder dans un ilot.

Le lendemain, nous avions l'air de naufragés, nous grelottions à claque-dents et nous étions affamés. Dès que la tempête fut calmée, le patron nous fit sortir de là, et nous conduisit à proximité d'un saladero. Nous sautâmes bien vite à terre, courant nu-jambes à travers les marécages vers un rancho, où nous demandâmes l'hospitalité. On nous acueillit bien. Nos hôtes étaient des gauchos, originaires des îles Canaries, venus depuis bien longtemps déjà, comme beaucoup d'autres, pour peupler ces déserts et remplacer les naturels. Leur habitation, comme toutes celles des gauchos, était une hutte de terre, entremêlée de roseaux, couverte en paille coupante, construite enfin avec toute la simplicité de l'architecture primitive. Elle était composée de deux pièces, la chambre à coucher et l'appartement de réception servant en même temps de cuisine. Un lit, formé de quatre piquets plantés en terre, supportant une claie de roseaux, ou des courroies de cuir entrelacées, sur lesquelles se place, en guise de matelas, une magnifique peau de bœuf non tannée; quelques autres cuirs étendus à terre pour coucher les enfants; des *bolas*, des *lazos* (armes indispensables du gaucho), des harnais de chevaux suspendus

aux parois du rancho, formaient l'unique ameublement de la chambre. Une autre claie de roseaux, supportée par six piquets, et servant à ces dames de canapé ou de sofa, deux têtes de bœuf en guise de fauteuil, un petit baril d'eau, une marmite en fonte, deux ou trois calebasses servant de vases, une jatte en bois et une broche en fer piquée verticalement devant le foyer, placé au milieu même de la cuisine, composaient rigoureusement l'inventaire de l'appartement de réception. Je dois ajouter que chez les gauchos plus riches il y a souvent, à côté du principal corps d'habitation, une seconde hutte, analogue à la première, servant de cuisine, de garde-manger et de basse-cour. Il n'y a jamais de cheminée; le foyer se trouve au milieu, et la fumée s'échappe par où elle peut. Les ordures des animaux domestiques, les exhalaisons des viandes accrochées ou des cuirs étendus, y entretiennent une puanteur insupportable, et des myriades d'insectes bourdonnent sans cesse, tandis que des volées de *troupiales*, de *caracaras* ou de vautours uruba, se disputent les débris des animaux de race bovine ou chevaline dont les ossements sont entassés comme dans des catacombes, ou épars de côté et

d'autre à la surface du sol, comme sur un champ de bataille.

Tandis que nous séchions nos vêtements devant le foyer enfumé, les braves gens se plaignaient de la misère du temps et des querelles interminables des partis dans ces malheureuses provinces. Ils nous présentèrent dans une corne du lait sortant de la vache; nous acceptâmes avec empressement, et leur offrîmes en retour un peu de *cana* (eau-de-vie de sucre) qui nous restait. Ils allaient nous préparer un *asado* (rôti) de viande fraîche, quand le patron nous envoya intimer l'ordre du ralliement.

Vers le soir on s'arrêta sur la côte d'Entre-Rios pour faire à souper et passer la nuit. Mes lecteurs doivent se rappeler que l'Uruguay sépare la Banda-Oriental des provinces d'Entre-Rios et de Corrientes; que la première est située sur la rive gauche du fleuve, et les deux autres sur la rive droite; et que jusqu'ici nous n'avions relâché que sur des points de la rive gauche, c'est-à-dire appartenant à la Banda-Oriental ou république de l'Uruguay. Cette fois donc nous bivaquâmes sur la côte d'Entre-Rios, et comme le bois sec était très-abondant, nous fîmes un immense feu de

joie, autant pour achever de nous sécher que pour nous garantir pendant la nuit de la visite de quelque honnête jaguar ou de tout autre voisin aussi aimable. Après avoir mangé avec appétit un énorme asado, après avoir savouré le *queso de goya* (espèce de fromage très-sec et très-salé), n'ayant en guise de pain que de la farine de manioc, et pour boisson de la caña et de l'eau claire, nous installâmes confortablement nos recados dans le foin, au pied d'un palmier-carondaï, et nous réparâmes par un sommeil paisible les fatigues et le malaise de la nuit précédente (1).

Le lendemain, bon vent et beau temps. En un instant tout le monde fut sur pied, les recados pliés, les armes nettoyées (car c'est un soin qu'il faut prendre chaque jour), et tout à bord. Nous prîmes le *maté* avant l'aurore; ce cordial, d'un usage aussi fréquent dans ce pays-ci que le thé l'est à la Chine, devait nous soutenir jusqu'à midi, heure du dîner. La sobriété est une vertu passée forcément dans les mœurs des Espagnols américains; ils ne font jamais que deux repas par jour; mais ils prennent le maté à chaque instant. Nous

(1) Isabelle, *Voyage à Buenos-Ayres.*

fîmes bonne route jusqu'au salto grande, que nous ne franchîmes que bien difficilement à l'aide des voiles et des rames, à cause de la rapidité du courant. Le lendemain, après une nuit pluvieuse, passée encore en plein air, nous trouvant vers onze heures du matin devant une estancia, nous courûmes nous y réchauffer. L'estanciero était un Indien guarani, très-riche et hospitalier; nous y déjeunâmes avec un excellent asado et du lait sortant de la vache; il voulut de plus que nous emportassions deux *arrobas* (vingt-cinq kilogrammes) de viande fraîche.

En sortant de chez lui nous vîmes dans la campagne des bandes de ramiers et de tourterelles, beaucoup de venados (cerfs), des tinamous (perdrix) et des naudas (autruches) en quantité.

Nous passâmes à proximité d'un rancho désert, frappé de malédiction; le feu du ciel y était tombé récemment, et avait rempli d'épouvante une famille indienne, en donnant la mort à une jeune fille de douze ans, dont on voyait encore la modeste tombe. On me montra quelques chevaux abandonnés, revenant chaque soir passer la nuit près du corral où naguère une main innocente les avait caressés. J'éprouvai un grand serrement

de cœur à les voir ainsi tristement arrêtés, la tête basse, près du tombeau de leur jeune maîtresse..... On eût dit que seuls au milieu du désert ils étaient restés pour la pleurer, et donner au voyageur, passant près de cette tombe, un exemple de fidélité et de reconnaissance inspirés par la nature (1).

L'Uruguay, à partir du Salto jusqu'à Itaquy, c'est-à-dire pendant deux cent quarante kilomètres de parcours, ne présente sur ses deux rives qu'une bordure, peu étendue en largeur, d'arbres assez variés à la vérité, mais dont les espèces sont les mêmes dans tout le cours du fleuve : ce sont des espinillos, des saules, des laureles, des seïbos, des nandubaïs, des timbos (espèce d'acacia), des tolas, des lapachos (grande espèce de la famille des bignioniacées) des palmiers et beaucoup de buissons épineux, dont quelques-uns, tels que les mimosas, portent de charmantes fleurs; des lianes nombreuses, des plantes parasites qui s'entrelacent de toutes parts en semant des fleurs de toutes couleurs jusqu'aux sommités des arbres les plus touffus, ce qui leur a

(1) Isabelle, *Voyage à Buenos-Ayres et dans la province du Rio-Grande-do-Sul.*

fait donner le nom gracieux de fleurs de l'air (*flores del ayre*). Tant qu'on navigue dans le lit de la rivière, on jouit de ce spectacle; mais quand on suit les savanes ou les terrains inondés, la vue peut à peine se reposer en planant sur de vastes campagnes basses ou faiblement ondulées, dépouillées d'arbres, n'offrant qu'une herbe épaisse (rôtie par les feux du soleil, plus haute qu'un homme en beaucoup d'endroits), et baignées jusqu'à de grandes distances dans les temps de débordement. Ceci s'entend particulièrement de la rive gauche ou de la Banda-Oriental et des Missions brésiliennes; car la rive droite, ou l'Entre-Rios et Corrientes, offre assez généralement des terrains plus élevés, une végétation plus variée : on y voit de loin en loin quelques forêts, quelques coteaux boisés, où les élégants palmiers aux touffes globuleuses dominent toujours; des estancias, des chacras qui récréent la vue, en consolant le voyageur, souvent effrayé de son isolement au milieu de ces vastes solitudes (1).

Nous continuions ainsi à avancer lentement dans ces solitudes, couchant chaque soir à terre, sou-

(1) Isabelle, *Voyage à Buenos-Ayres et dans la province du Rio-Grande-do-Sul.*

vent ne trouvant pas un endroit assez sec pour allumer du feu. J'ai oublié le nombre de nuits où, tremblants de froid, nous étions obligés de veiller, les armes à la main, pour repousser les attaques des jaguars; des autres nuits où nous nous endormions sans souper; et des journées où la chaleur était excessive, étouffante, et nous rendait incapables de nous mouvoir. Représentez-vous la position d'individus exposés tour à tour aux atteintes de l'orage, à l'humidité glaciale de la nuit et aux feux dévorants du soleil. Telle était la nôtre. Nous n'avions pas à nous en plaindre, nous, puisque cette vie était de notre choix; mais le malheureux qui est forcé d'en faire son état, voilà celui qui est réellement à plaindre! Et combien ai-je rencontré de nos pauvres compatriotes, que des revers de fortune avaient jetés dans ces contrées, obligés de colporter dans les populations clair-semées de ces déserts quelques produits de nos manufactures, souvent si chers, si peu convenables, si inutiles, que leurs détenteurs, après avoir supplié les habitants de les en débarrasser pour une modique somme, se voyaient encore ravir jusqu'à l'espoir de retourner dans leur patrie!

Un jour, nous nous arrêtâmes de bonne heure dans un assez joli parage, au fond d'une anse formée par le confluent de l'Arapey, rivière prenant sa source très-avant dans l'intérieur de la Banda-Oriental. Deux ranchos, un corral (parc à bestiaux), un four, une rancada (1), et des jardinages en assez bon ordre, étaient complétement abandonnés. Le patron nous apprit que ces lieux avaient été la propriété d'Indiens guaranis des Hautes-Missions, que le gouvernement oriental avait obligés de s'éloigner récemment, à cause de leurs brigandages, bien qu'ils accordassent une hospitalité franche et cordiale aux voyageurs.

A partir de cet endroit commence une suite d'habitations éparses, de hameaux et de villages qui furent peuplés naguère par des Indiens guaranis enlevés aux pueblos des missions pendant la guerre de la république Orientale avec les Portugais et le Brésil. Mais ces Indiens sans industrie, enclins naturellement à la paresse, furent

(1) La *rancada*, destinée à donner de l'ombre devant l'habitation et aussi à servir de lit pour se garantir des moustiques ou des tigres, se compose de quatre ou six poteaux de deux mètres au moins de hauteur, au-dessus desquels sont posés horizontalement des branchages ou des troncs de palmiers fendus en deux. (ISABELLE, *Voyages à Buenos-Ayres*, p. 368.)

trop abandonnés à eux-mêmes. Les Brésiliens surent même en faire des ennemis déclarés des Orientaux, et alors ces guaranis, d'abord dociles, s'unirent aux fiers charruas, s'adjoignirent des gauchos criminels, et se mirent à piller, à dévaster en commun toutes les estancias, ainsi que les populations de l'intérieur, pour vendre les bestiaux ou les cuirs volés, aux Portugais et aux Brésiliens, qui trouvaient fort commode ce moyen de s'enrichir, en même temps qu'il secondait la haine nationale vouée à ceux qu'ils appellent *Espagnols*. Les guaranis unis aux charruas servaient aussi d'instruments aux factieux pour porter le trouble dans la république; alors le gouvernement de Montevideo dut prendre des mesures énergiques, dans le but de garantir les propriétés des citoyens et de maintenir l'ordre dans l'État. Il mit donc des troupes en campagne, lesquelles détruisirent toutes ces peuplades d'Indiens, ainsi que les restes des charruas. Depuis cette époque (1833), la contrée qui s'étend du Salto au Brésil est en partie déserte.

Ainsi nous passâmes successivement les villages ruinés de *Belon* et de *Santa-Rosa* ou de la *Bella-Union*. Il ne restait plus de ce dernier qu'une

quarantaine de ranchos debout; mais il paraît qu'il y en avait plus de deux cents en 1832, et que ce point était plus peuplé, plus commerçant que le Salto; il y avait un bureau de douane, un commandant de port et un commandant militaire, chargé de la police. C'était la dernière population de la Banda-Oriental vers les Missions brésiliennes, dont la frontière n'est éloignée que de huit kilomètres. On compte cent soixante kilomètres de cet endroit au Salto, par la rivière.

Nous ne tardâmes pas à atteindre la terre brésilienne (province de Rio-Grande-do-Sul ou de Sâo-Pedro), et nous remarquâmes avec satisfaction une différence notable dans l'aspect du pays : des champs verdoyants, des arbres dans la campagne, de nombreux troupeaux sur le penchant des collines ou dans les plaines; des cerfs, des autruches en abondance, enfin une apparence de vie et de culture contrastant singulièrement avec les déserts que nous venions de parcourir. Les Brésiliens ne sont guère plus industrieux ni plus travailleurs que leurs voisins les Orientaux et les Argentins; mais les estancias se sont multipliées beaucoup dans ces contrées pendant et après la guerre; une grande partie des troupeaux enlevés

par les maraudeurs, et ceux que les gauchos ont volés pendant les guerres de parti, sont venus peupler les pâturages brésiliens. On a aussi le soin de brûler souvent les champs, ce qui renouvelle l'herbe et contribue beaucoup à leur fertilité, à cause des sels contenus dans les cendres; de plus on détruit ainsi les animaux nuisibles, tels que les reptiles, les sauterelles, les fourmis, qui pullulent de toutes parts pendant les chaleurs.

Nous campâmes pour la première fois sur la terre brésilienne, à la lisière d'un bois, au bord de l'*arroyo del Tigre* (ruisseau du Tigre). Nous y fûmes joints par quatre Brésiliens armés, se rendant, avec une longue pirogue faite d'un seul tronc d'arbre, à un endroit peu éloigné de là. Ils nous donnèrent de bonne grâce un morceau de viande fraîche, ce dont nous avions grand besoin, car notre *charque* entassé dans un cuir, avant d'être bien sec, ayant souffert d'ailleurs par les pluies continuelles, commençait à se corrompre; et, sauf quelques pigeons, des vanneaux armés (*teruteros*) et du venado, quand nous pouvions en attraper, nous ne mangions ordinairement que cette mauvaise viande, très-salée, rôtie ou hachée, avec de la farine de manioc en guise de pain. Ils

se hâtèrent de nous dire que nous n'avions rien à redouter sur la terre brésilienne, ni des animaux, ni des hommes, mais qu'il n'en était pas ainsi du pays que nous avions parcouru. Ils nous citèrent plusieurs actes de brigandage qu'on avait commis depuis peu, et prétendirent que nous avions été fort heureux de n'avoir pas été attaqués par les Indiens ou les gauchos vagabonds rôdant aux bords de l'Uruguay pour piller les voyageurs. Nous n'avions eu à craindre rien de semblable, et peut-être nos Brésiliens nous donnaient-ils comme récents des souvenirs d'un autre temps, ou, selon l'habitude, calomniaient-ils un peu leurs voisins.

Le même jour, nous passâmes devant le hameau de *Santa-Anna,* première garde brésilienne, en remontant l'Uruguay. Quatre jours après, au moment où nous admirions un beau lever de soleil, notre patron nous dit en nous montrant au loin un palmier très-élevé : « Vous touchez à la fin de vos maux; voici l'estancia de *San-Marcos,* éloignée seulement d'une quarantaine de kilomètres du village d'Itaquy.

— Et de San-Borja? demandai-je.

— Une centaine de kilomètres plus loin qu'Itaquy. »

Je me résignai tout en murmurant. Le soir nous allâmes coucher à l'estancia de San-Marcos; l'estanciero brésilien nous reçut très-bien, et nous donna un excellent repas, arrosé de bon vin de Porto.

Après deux jours de repos à San-Marcos, une bonne brise du sud-est nous poussa rondement; nous passâmes devant le confluent de l'*Ybicuy-quazu* (grande rivière de l'*Ybien*), ancienne limite de la Banda-Oriental, vers le nord, à quarante kilomètres sud d'Itaquy. Nous n'arrivâmes qu'à la nuit à ce village si pompeusement annoncé. Ce n'était qu'une méchante bourgade composée d'une trentaine de ranchos mal construits, placés sans aucun ordre. Ce village est la seconde garde brésilienne en venant du Salto. Il y a un commandant militaire dépendant de celui de San-Borja, un juge de paix, etc.

Nous restâmes deux jours à Itaquy, parce qu'il nous fallut changer de bateau. Nous gagnâmes au change, parce que notre nouveau chaland était surmonté d'un toit léger fait avec des roseaux et des cuirs tendus à l'aide de courroies. Nous n'eûmes donc plus besoin d'aller coucher à terre chaque nuit, et pendant l'intervalle qui nous sé-

parait encore de notre destination, nous pûmes jouir tout à notre aise du splendide spectacle qu'offre ici l'Uruguay, couvert sur ses deux rives de forêts magnifiques, où le luxe de la végétation brésilienne se déploie à chaque pas.

Enfin, quatre jours après notre départ d'Itaquy, nous arrivâmes au port de San-Borja. Le *porto* ou le *passo* (gué) est tout simplement une clairière assez escarpée, pratiquée au milieu des bois, assez incommode pour ceux qui ont des marchandises à embarquer ou à débarquer.

San-Borja (la bourgade ou la ville) est situé à plus de quatre kilomètres du port. On trouve, après avoir passé les bois de la rive gauche par des chemins tortueux et vaseux, quelques ranchos; ce sont ceux du *porto*. Nous y fîmes transporter nos effets, et, sans perdre de temps, nous nous rendîmes à pied à la bourgade, quoique la chaleur fût excessive; les habitants s'en étonnèrent beaucoup, étant accoutumés, comme les Argentins et les Orientaux, à ne pas faire un pas à pied. Nous traversâmes d'abord une campagne dépouillée d'arbres et de buissons, mais couverte d'une herbe fine et odorante. Bientôt la tour carrée de l'église s'offrit à nos regards. A mesure que nous nous

élevions, nous découvrions devant nous des bosquets, des bois d'orangers et des *chacaras* (1). Ces chacaras étaient entourées de fossés garnis de bromélias aux feuilles rouges de sang et aux belles fleurs en épi, et au loin, dans l'est, nous apercevions des bois de peu d'étendue, espacés comme des fermes de la haute Normandie. En nous détournant, nous nous aperçûmes que nous dominions beaucoup l'Uruguay, dont le cours sinueux était voilé en partie par d'épaisses et magnifiques forêts; c'est que la route s'élevait par une pente douce jusqu'à San-Borja.

(1) C'est la même chose que *chacras* en espagnol; mais ici, ainsi que dans la province de Corrientes, ce mot ne s'emploie pas seulement pour une ferme agricole, il désigne aussi toute espèce de maison de campagne, et correspond aux *quintas* de Buenos-Ayres.

CHAPITRE XI

Arrivée chez M. Bonpland. — Accueil que nous en recevons. — Impossibilité de pénétrer dans le Paraguay. — Comment M. Bonpland se propose de nous en dédommager. — Visite au *pueblos* de San-Borja. — Description de cette ancienne mission. — État des missions de la rive gauche de l'Uruguay, de celles d'Entre-Rios, et de celles du Paraguay. — Résumé de l'histoire des missions. — Départ de San-Borja. — Adieux à M. Bonpland. — Retour à Buenos-Ayres par le *Parana*. — Motifs qui nous forcent à quitter Buenos-Ayres. — État actuel de la confédération Argentine.

En arrivant à San-Borja, notre première pensée fut de nous informer de la demeure de M. Bonpland. Une femme indienne ou plutôt métis, que nous rencontrâmes, nous l'indiqua d'une manière assez claire par ses gestes, que nous comprîmes plus facilement que son langage, mélange de guarani et de quelques mots espagnols et portugais, tout à fait inintelligible pour nous.

En suivant les indications de cette femme, nous nous dirigeâmes vers l'extrémité nord du village, et quand nous nous trouvâmes presque dans la

campagne, nous aperçûmes un vaste jardin planté d'orangers et d'arbustes d'Europe. Une haie de bromélias le séparait des habitations voisines, et au milieu s'élevait un rancho de la plus simple apparence. « Ce doit être ici, » dit M. Philips; et sans hésiter il entra dans une espèce d'avenue qui n'était fermée que par une porte à claire-voie, et qui conduisait à l'habitation. Je le suivais à quelques pas.

Au moment où nous approchions de la maison, un domestique indien, qui probablement nous avait vus venir, parut sur la porte, et nous demanda poliment en espagnol ce que nous désirions.

« N'est-ce pas ici la demeure de M. Bonpland? interrogea M. Philips.

— Oui, señor.

— Est-il en ce moment chez lui?

— Oui, señor.

— En ce cas, veuillez lui annoncer que deux Français désirent le voir et lui présenter leurs hommages.

— Entrez, señores, » reprit le domestique; je vais prévenir mon maître; et en disant ces mots, il nous introduisit dans une espèce de parloir ou de petit salon meublé fort modestement, et dont

les principaux ornements étaient deux portraits représentant, l'un l'empereur Napoléon Ier, et l'autre l'impératrice Joséphine.

Nous étions encore debout occupés à regarder ces peintures, quand la porte du parloir s'ouvrit, et nous vîmes entrer M. Bonpland lui-même; sans l'avoir jamais vu, nous le reconnûmes promptement au portrait que nous en avait fait M. Thedy. Ses cheveux blancs et les rides de son visage pouvaient seuls faire soupçonner son âge; mais la vivacité de sa démarche, l'expression de ses regards, le son de sa voix pleine et vibrante, accusaient au plus soixante ans.

« Messieurs, nous dit-il en nous saluant gracieusement, je suis reconnaissant envers toutes les personnes qui veulent bien me visiter dans ma solitude; mais quand ce sont des compatriotes, ils sont doublement les bienvenus. »

M. Philips prit alors la parole, le mit en peu de mots au courant de nos projets et lui fit connaître le but de notre visite. L'excellent vieillard l'écouta avec intérêt et bienveillance, et répondit à mon compagnon de voyage, quand celui-ci eut fini de parler : « Un peu de temps nous sera nécessaire pour causer de tout cela; mais auparavant il faut

vous reposer, vous rafraîchir, envoyer chercher vos effets, et quand vous serez installés ici du mieux que nous pourrons, nous parlerons d'affaires. »

En même temps il nous fit entrer dans sa salle à manger, où l'on nous servit des viandes froides, des fruits et du vin, tandis qu'il envoyait un de ses domestiques chercher nos bagages au port. Enfin, le soir, nous étions installés dans sa maison, et nous étions devenus en quelques heures comme de vieux amis de vingt ans.

Nous restâmes quinze jours chez M. Bonpland; ce fut un des moments les plus agréables de ma vie, et j'en conserverai toujours un précieux souvenir. Tantôt c'était entre M. Philips et lui une conversation intéressante que j'écoutais avec un religieux silence; doué d'une mémoire peu commune, l'ancien intendant de Joséphine avait une élocution facile, enjouée, semée de traits anecdotiques et fort attachante. Parfois, mon imagination se livrant aux souvenirs mythologiques, il me semblait jouer, en effet, le rôle de Télémaque que m'avait autrefois attribué M. Philips, et, dans ces jardins embaumés du nouveau monde, écouter Mentor conversant dans les champs Élysées avec un des sages d'un autre âge.

Tantôt nous faisions de longues promenades à cheval; car la vigueur de M. Bonpland égalait sa mémoire, et, malgré son grand âge, c'était un cavalier infatigable. « Comme son illustre ami « M. de Humboldt, observe avec justesse un voya- « geur qui a vécu dans son intimité, il avait « puisé dans les Andes cette vitalité centenaire « que n'usent ni l'activité du corps, ni les tra- « vaux de l'esprit. Il semble que les voyageurs « qui ont exploré les hautes montagnes voisines « du ciel soient comme les navigateurs des ré- « gions boréales. Lorsqu'on visite Greenwich, on « s'incline avec surprise devant des siècles ambu- « lants qui ont passé leur jeunesse au milieu des « glaces éternelles des pôles. La même longévité « paraît réservée aux voyageurs qui ont atteint « les sommets neigeux de l'Illimani et du Chim- « borazo (1). »

Dès les premiers moments de notre arrivée, M. Bonpland nous annonça l'impossibilité où nous étions de visiter le Paraguay. Il nous raconta toutes les difficultés qu'avait éprouvées pour y parvenir un de nos concitoyens, M. Demersay, qui venait de

(1) M. A. Demersay, *Histoire physique, économique et politique du Paraguay*, tom. Ier, p. xlv.

retourner en Europe. Il avait fallu l'intervention du ministre du Brésil à l'Assomption pour obtenir un passe-port du président Lopez; mais ce ministre lui-même avait aussi quitté le Paraguay. « Au reste, ajouta-t-il, je tâcherai autant que possible de vous dédommager de ce contre-temps, en vous faisant part des souvenirs que j'ai conservés de ce pays, et en vous communiquant les observations plus récentes qu'y a faites M. Demersay. »

Un des premiers points qui m'eussent intéressé en visitant le Paraguay, c'eût été les fameuses missions des jésuites; j'aurais voulu voir de mes yeux ce qui reste de ces établissements célèbres qui ont eu tant d'apologistes et tant de détracteurs.

« Vous pouvez vous faire une idée, me dit M. Bonpland, de la construction ou de la forme matérielle de ces missions par ce qui subsiste encore de celle de San-Borja. C'est une des mieux conservées de la rive gauche de l'Uruguay. »

Dans une de nos promenades avec M. Bonpland, nous visitâmes ce pueblos, que nous n'avions fait que traverser la première fois sans, pour ainsi dire, le regarder. Voici ce que nous fit remarquer notre hôte.

Sur les trois côtés d'une place, longue d'environ cent soixante-dix mètres sur cent trente de large, sont bâties des maisons n'ayant qu'un rez-de-chaussée; ces constructions sont en argile, en charpente, distribuées de manière à former des logements à peu près semblables. Un toit en tuile recouvre ces habitations, et les dépasse assez pour qu'il règne dans le pourtour de la place une espèce de péristyle ou de galerie couverte, soutenue de distance en distance par des pilastres carrés, formés de pierres de taille rosâtres.

Sur le côté nord de la place se trouve l'église, qui n'a rien de remarquable à l'extérieur. L'édifice se compose simplement de quatre murailles en pierres de taille, surmontées d'un toit en tuile et d'une petite tour carrée, formant coupole à l'intérieur; le portail seul se distingue du reste, en ce qu'il a été sculpté très-artistement par des Indiens, sous la direction des jésuites, et qu'il n'est entré aucune ferrure dans sa construction, de même que dans celle de toutes les habitations.

Un porche soutenu par des colonnes de bois dur occupait la façade de l'église, à laquelle on arrivait par un perron carré, formé de quelques marches.

A gauche de l'église, dans un enfoncement, était situé le collége, derrière lequel s'étendait un grand jardin planté d'orangers, de citronniers, de figuiers, d'un grand nombre de plantes indigènes, etc., et entouré d'un mur de pierres dans toute son étendue. A côté du collége était un hospice y attenant, puis des ateliers, des magasins, etc. On entre dans la place par les extrémités nord et sud. Cette place offre quelque chose de l'aspect d'une caserne ou d'un cloître. Tout autour rayonnent, sans ordre régulier, des ranchos, des chacras et quelques maisonnettes, assez proprement tenues. Les autorités et les commerçants notables sont logés dans les anciennes habitations des Indiens; le commandant militaire occupe le collége; l'hospice, les magasins et ateliers sont en ruine; loin de songer à les réparer, on en enlève les matériaux pour les employer à des constructions nouvelles. L'église elle-même est dans un tel état de délabrement, qu'on est obligé de célébrer le culte divin dans une petite chapelle attenante aux galeries latérales de la place.

Nous hésitâmes quelque temps à visiter l'intérieur de l'ancienne église; car on s'attendait à en voir crouler le faîte d'un moment à l'autre. Chaque

fois qu'il fait un vent un peu violent, comme le pampero, il se détache du toit d'énormes poutres, qui, roulant avec fracas, ébranlent le reste du vieil édifice. La forme de cet édifice est un carré long, sans bas côtés ni clocher; seulement, à l'entrée du chœur, au-dessus du jubé, s'élevait la coupole en charpente dont j'ai parlé, laquelle était décorée d'assez belles peintures. Deux rangées de colonnes en bois dur, d'ordre toscan ou rustique, soutenaient la charpente dans le milieu et formaient une nef. Les ornements du chœur ont été enlevés; il ne restait plus que deux autels sur les côtés; mais tout cela nu, inspirant une profonde mélancolie.

Je ne pus m'empêcher, en voyant ce triste état d'un édifice religieux, de dire à M. Bonpland : « Comment se fait-il que dans un pays catholique on n'ait pas apporté plus de soins à la conservation d'un monument sacré, qui devait rappeler de si touchants souvenirs et exciter le zèle et la piété de tous les fidèles?

— Ce sont les malheurs des temps, me répondit-il, les guerres civiles et les révolutions qui ont causé ces désastres. Toutes les autres Réductions ou Missions de la rive gauche de l'Uruguay

sont encore plus maltraitées que celles-ci. Quelques-unes possèdent des ruines remarquables de leur splendeur passée; l'emplacement des autres se révèle uniquement par un amas confus de pierres amoncelées, envahies et presque cachées par une végétation parasite. Pour habitants, çà et là quelques pauvres Indiens disséminés alentour dans des cabanes, ou réfugiés dans les bâtiments des colléges. Ceux-ci prenaient soin des églises, quand elles étaient encore debout; mais de tous côtés on ne rencontre que la misère, la solitude et l'abandon. On pourrait suivre à leurs traces profondes les ravages de la guerre étrangère, causés par la double invasion des hordes indisciplinées d'Artigas sous la conduite de l'Indien Andrea Tacuari en 1816, par celle du général Rivera en 1828; et les désastres plus récents, mais non moins déplorables, de la guerre civile dans cette partie du Brésil, apaisée seulement depuis bien peu de temps.

« Tel est, continua-t-il, l'état actuel des sept pueblos ou Missions de la rive gauche de l'Uruguay, appartenant au Brésil et à la province du Rio-Grande-do-Sul; mais du moins offrent-elles encore çà et là des ruines remarquables, tandis

que les quinze Réductions élevées entre l'Uruguay et le Parana, dans la partie nord-est de la province de Corrientes, ont entièrement disparu. Enfin huit Missions, sur trente fondées par les jésuites, sont enfermées dans le Paraguay proprement dit, et subsistent encore. Celles-là ont été respectées par les guerres civiles; leurs édifices sont toujours debout, et leur régime administratif fonctionne encore à l'heure qu'il est, à peu près tel qu'il a été institué dans l'origine par les fondateurs des Missions. »

C'est là que le voyageur dont j'ai déjà parlé a étudié ce régime, et c'est d'après les renseignements qu'il a recueillis sur les lieux mêmes, et ceux qu'il a obtenus de M. Bonpland, qui a passé dix ans dans ces mêmes Missions, qu'il a composé une histoire de ces établissements, histoire dont on attend impatiemment la publication. On peut présumer ce qu'elle sera par l'espèce de profession de foi que l'auteur a déjà publiée. « Parler « des jésuites, dit-il, même de ceux de l'Amé« rique, est une entreprise fort épineuse, grosse « tout au moins d'une foule de suppositions. Et « cependant, il faut bien qu'on le sache, quelque « opinion que l'on se forme de l'influence, des

« intentions politiques, ou des secrets desseins de
« la célèbre compagnie en Europe, on ne saurait
« sans injustice méconnaître les grands services
« qu'elle a rendus dans le nouveau monde à la
« cause de l'humanité. Envoyés pour soustraire
« les Indiens à l'avidité des conquérants, aux me-
« sures vexatoires des gouverneurs, au bruit des
« protestations énergiques de l'évêque de Chiapa,
« les jésuites ont accompli cette lourde tâche à
« travers des obstacles sans nombre, et des périls
« qui ont fait dans leurs rangs plus d'un martyr.
« Leur austérité a défié toutes les accusations,
« toutes les calomnies; et leur administration a
« laissé parmi les indigènes des souvenirs sous
« la pression desquels leurs successeurs ont suc-
« combé. On a critiqué vivement, je le sais de
« reste, le régime des Missions, et je ne veux
« pas prétendre qu'il conviendrait à une société
« comme la nôtre; mais un peuple jeune, des
« hommes sans prévoyance, sans souci du lende-
« main, devaient être gouvernés par les moyens,
« avec les pompes qui conviennent à la jeunesse
« des peuples. La destruction de l'ordre a donc
« laissé en Amérique un vide immense, que les
« voyageurs sont unanimes à dénoncer. Sur tous

« les points l'œuvre sociale a disparu depuis long-« temps ; sur presque tous l'œuvre matérielle « achève de disparaître... En peu d'années la soli-« tude s'est faite au milieu de ces magnifiques « établissements ; les Indiens ont repris le chemin « des déserts, et se sont dispersés dans les forêts « que leurs ancêtres avaient abandonnées à la voix « persuasive des hommes dont la réputation de « mansuétude et de charité était parvenue jusqu'à « eux. Il faut excepter de ce tableau l'État du « Paraguay, que son isolement depuis l'Indépen-« dance a préservé de la manie des révolutions « presque endémique dans les anciennes colonies « de l'Espagne, et qui, grâce à cette tranquillité « traditionnelle chèrement achetée, a conservé « intacts les monuments de la grandeur et des « richesses de l'ordre fameux dont le nom restera « désormais inséparable du sien (1). »

Voici, en peu de mots, le résumé de l'histoire des Missions, telle que je l'ai recueillie dans les différentes conversations que j'ai eues avec M. Bonpland à ce sujet, et dans l'étude que j'en ai faite dans les auteurs qui en ont écrit avec impartialité.

(1) M. A. Demersay, *Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des établissements des jésuites*, tom. Ier (Introduction).

Ces religieux instruits et habiles ne se bornèrent pas toujours, il est vrai, à la persuasion et à la prédication apostolique pour réduire les Indiens; ils se servirent aussi des moyens temporels, mais ils surent les employer avec beaucoup de modération et de prudence. La formation des peuplades des jésuites le long du Parana et de l'Uruguay fut aussi due en grande partie à la terreur que la féroce tyrannie des Portugais inspirait aux Indiens. Mais toujours et par-dessus tout la morale du christianisme était prêchée parmi ces tribus indépendantes, et elle ne tardait pas à opérer des changements salutaires, qui tournaient à l'avantage des Missions, et qui permirent plus tard de fonder des pueblos (villages) jusque dans les parties les plus reculées de l'intérieur.

Examinons le régime intérieur des Missions; il est important de le connaître pour se faire une juste idée des rapports que les néophytes pouvaient avoir avec les missionnaires.

Tout avait été parfaitement combiné pour qu'ils ne souffrissent point des besoins physiques. En se mettant à la tête des villages d'Indiens convertis, les missionnaires s'occupèrent d'abord d'assurer la subsistance de leurs néophytes; ils les firent tra-

vailler pour la communauté, et suppléèrent au manque absolu de prévoyance que montrent habituellement les Américains.

On ne doit point se le dissimuler, ce qu'il y a de plus difficile dans la civilisation d'un peuple sauvage, c'est de le soumettre à un travail réglé, c'est de lui faire comprendre qu'il faut de la prévoyance, et que des approvisionnements deviennent indispensables à ceux qui forment déjà une société où la nécessité peut se faire sentir parce qu'on cesse d'être nomade, et qu'on prend tous les besoins de la vie sédentaire; c'est la plupart du temps dans cette circonstance importante qu'on voit échouer ceux qui s'occupent de réunir en société les nations sauvages, et il faut avouer que c'est ordinairement faute d'employer les grands mobiles dont usèrent les jésuites pour entraîner les néophytes au travail (1).

En profonds penseurs, en hommes qui ont étudié et qui connaissent le cœur humain, les pères avaient compris que pour des peuples qui ne craignent point la fatigue quand l'imagination est occupée, il fallait que le travail fût en quelque sorte une fête, ou du moins en présentât l'aspect. C'é-

(1) M. Ferdinand Denis, *Résumé de l'histoire de Buenos-Ayres, du Paraguay et des provinces de la Plata.*

tait, comme on le voit, le ***travail attrayant***, rêvé par un utopiste moderne (1), mais appliqué alors dans une juste mesure, dans des circonstances toutes particulières, tout exceptionnelles, et surtout sanctifié par la religion; car la religion s'associait à ces fêtes de l'agriculture, et voici de quelle manière.

A l'heure marquée pour se rendre aux champs, on construisait avec des branches nouvelles une espèce de dôme de verdure sous lequel on plaçait une statue de la sainte Vierge; la musique se faisait entendre, les cultivateurs transportaient cette espèce d'autel dans la campagne, ils l'ornaient de fleurs, et se livraient à leurs travaux au son des instruments, qui ne cessaient de jouer des airs capables de les animer. Ajoutons que le temps consacré à la culture était toujours de peu de durée, et en cela les jésuites montrèrent une connaissance exacte du caractère de leurs néophytes.

Les denrées dont la culture était le plus généralement répandue n'offraient pas une grande variété; c'était celle dont ces peuples, encore sauvages, faisaient un usage habituel. On s'occupait

(1) Fourier. — Ce n'est pas le seul emprunt que l'auteur du système phalanstérien a fait aux établissements des Missions du Paraguay.

principalement de faire venir le maïs, le maté ou thé du Paraguay, et le cotonnier dans les endroits où le terrain lui était favorable. Tous ces produits de l'agriculture n'étaient point remis à chaque cultivateur; ils étaient réunis dans les magasins appartenants à chaque communauté. Chaque Indien recevait la même ration de maïs, de viande et de maté. Cette ration était abondante; on l'avait calculée sur les besoins connus de l'Américain, qui tour à tour supporte les jeûnes les plus austères et les excès les plus dangereux.

Le vêtement était, comme on doit le penser, d'une simplicité extrême; il fallut, pour que les Indiens se décidassent quelquefois à adopter le nôtre, qu'on y attachât des prérogatives qu'ils ignoraient d'abord, et qu'on ne tarda pas à leur faire connaître. L'habit que portait le peuple consistait dans une robe blanche. Les officiers de la bourgade, toujours choisis parmi les Indiens, étaient revêtus de brillants uniformes venus d'Europe.

Les femmes, nourries comme les hommes, étaient habillées à peu près comme eux. Elles étaient presque uniquement occupées à filer la quantité de coton qu'on leur remettait chaque semaine, comme une tâche dont elles ne pouvaient point se dis-

penser; et le reste de leur temps était employé aux travaux qui regardent directement l'intérieur du ménage.

Ce fut dans les Missions qu'on put acquérir la preuve que l'Américain est doué, peut-être plus que l'habitant de l'ancien monde, de cette industrie qui exige tout à la fois de l'adresse et de l'observation, et que si, dans sa simple habitation, il ne réunit point tous les ustensiles dont nous lui avons montré l'utilité, c'est qu'il en dédaigne l'usage, et qu'un instant dérobé à la tranquillité lui paraît payer trop chèrement les objets qui ne lui sont point indispensables. C'est une chose vraiment surprenante que le nombre d'habiles ouvriers qui furent créés par les jésuites. Du reste, leurs talents étaient consacrés à l'embellissement des églises et des colléges, et nous en avions vu des échantillons remarquables en visitant l'église de San-Borja; mais ils n'employaient jamais leurs talents à décorer l'intérieur de leur propre demeure, soit que cela ne leur eût pas été permis, soit plutôt qu'ils fussent peu disposés à ce genre de travail, dès qu'ils n'y étaient plus contraints (1).

(1) M. Ferdinand Denis, *Résumé* déjà cité.

Chaque peuplade était gouvernée par deux jésuites. L'un, ayant le titre de curé, était chargé de l'administration générale; il ne se montrait aux néophytes que dans les circonstances importantes, telles que dans les fêtes solennelles, où il occupait toujours le premier rang. L'autre, appelé vice-curé ou vicaire, était chargé plus spécialement des fonctions spirituelles, et se trouvait continuellement en contact avec les Indiens, dont il parlait la langue, et à qui il donnait l'instruction religieuse. Venaient ensuite des chefs civils choisis parmi les Indiens, sous les titres de caciques, d'alcades, etc.; mais ils n'étaient que les subdélégués des jésuites, et ils exerçaient une surveillance active sur tout ce qui pouvait ajouter au bien-être général des peuplades.

Tous les Indiens étaient égaux et ne pouvaient posséder aucune propriété particulière. Ce régime offrait la seule transition possible de l'état barbare où étaient les Indiens à une civilisation plus parfaite. Il est vrai que sous ce régime nul motif d'émulation ne pouvait porter les Indiens à perfectionner leurs talents, puisque le plus vertueux et le plus actif n'était ni mieux nourri ni mieux vêtu que les autres, et qu'il n'avait pas d'autre jouis-

sance. Mais cette espèce de gouvernement était la seule convenable au milieu de hordes aussi abruties, aussi féroces; elle faisait le bonheur de ces Indiens, qui, semblables à des enfants, étaient incapables de se gouverner eux-mêmes. C'était un changement bien heureux pour ces sauvages, accoutumés à s'égorger les uns les autres, ou à servir les Espagnols comme esclaves. Les particuliers et les commandants espagnols se permettaient auparavant, au mépris des lois expresses rendues à ce sujet, de réduire en esclavage tous les Indiens qui tombaient dans leurs mains. De là les premiers germes de haine contre les jésuites. « Les plaintes « des commandants militaires, comme le dit le « P. Aguilar dans son mémoire justificatif adressé « au roi d'Espagne, viennent de ce qu'ils vou« draient que ces Indiens fussent soumis non-seu« lement à Votre Majesté, mais encore à chaque « Espagnol en particulier, et même aux valets « et aux esclaves des Espagnols. »

On a reproché aux jésuites l'ignorance dans laquelle ils élevaient leurs néophytes. Il est vrai qu'ils ne leur apprenaient que les principes de la religion, et ce qui était nécessaire pour la réception des sacrements de l'Église. Ils leur enseignaient

les commandements de Dieu, le *Pater* et l'*Ave*, le Symbole des Apôtres et quelques prières : c'était un commencement d'instruction morale auquel les jésuites bornèrent sagement leurs premiers efforts. Ils n'apprenaient aucune science, aucune langue étrangère; mais ils fabriquaient les toiles dont ils s'habillaient. Les arts mécaniques leur étaient enseignés par des jésuites envoyés d'Europe à cet effet. On employait les médiocres profits d'une culture naissante à se procurer des instruments, des ustensiles et des armes. Les Indiens néophytes portaient dans les villes espagnoles tout ce qui leur restait de toiles, de tabac, d'herbes du Paraguay, de peaux. Ces objets étaient remis entre les mains du procureur général des missionnaires, qui les vendait ou les échangeait le plus avantageusement possible. Il rendait ensuite un compte exact du tout, et, après avoir prélevé sur le produit des marchandises le paiement du tribut, il employait le restant à l'achat des choses utiles ou nécessaires aux Indiens.

Les Indiens des Missions étaient des peuples libres qui s'étaient mis sous la protection du roi d'Espagne. Ils étaient convenus de payer un tribut annuel d'une piastre par tête. Ils étaient obligés

de joindre les armées espagnoles en cas de guerre, de s'armer à leurs propres frais et de travailler aux fortifications. Ils ont rendu de grands services à l'Espagne dans la guerre contre les Portugais. En dépit de conventions aussi sacrées, on ne se fit aucun scrupule de traiter ces peuples chrétiens comme un troupeau de bestiaux. En 1757, une partie du territoire des Missions fut cédée par l'Espagne à la cour de Portugal. On a prétendu que les jésuites refusèrent de se soumettre à cette cession, ou de se laisser transférer d'un maître à un autre sans leur consentement. Les Indiens prirent effectivement les armes; mais ils furent aisément défaits, et avec un grand carnage, par les troupes européennes envoyées pour les soumettre. La promptitude de cette défaite prouve qu'il n'y avait parmi eux ni union ni chefs. En 1767, ces pères furent chassés de l'Amérique par l'ordre du roi, et leurs malheureux néophytes mis sur le pied des autres habitants indigènes de ce pays.

Depuis l'expulsion des jésuites, les moines qui furent chargés du soin de leurs peuplades ne nourrirent ni n'habillèrent les Indiens aussi bien qu'autrefois, et ils les fatiguèrent de travail. Les marchands et les commandants militaires purent

recommencer leurs exactions. Enfin un rapport ministériel inédit, adressé au roi d'Espagne par un ennemi des jésuites, avoue que « la population « des trente villages des guaranis, établis par ces « religieux, s'élevait, en 1774, à quatre-vingt- « deux mille soixante-six individus, et que lors « de l'expulsion des Jésuites elle était au moins « de cent mille; qu'elle a été réduite en vingt « années à quarante-deux mille deux cent cin- « quante âmes, c'est-à-dire de bien plus de la « moitié; que les Portugais, autrefois contenus, ont « envahi sept villages, et que pour arrêter l'inva- « sion de ces étrangers il faut rétablir l'excellent « règlement militaire des jésuites. » Voilà des faits qui parlent. Nous avons vu tout à l'heure à quel état étaient réduites vingt-deux de ces Missions sur trente. Cependant, hâtons-nous de le dire, tous les Indiens qui les composaient ne sont pas retournés dans les forêts reprendre la vie sauvage de leurs pères; un grand nombre, livrés à eux-mêmes, ont continué à se civiliser; ils jouissent même de quelque aisance, et plusieurs s'habillent à l'espagnole, quelques-uns acquièrent des propriétés, et se montrent citoyens dévoués, bons pères de famille et surtout fervents chrétiens; que

faut-il voir dans ces faits isolés, sinon les rejetons du magnifique arbre qu'une politique aveugle abattit, mais ne put entièrement déraciner?

Les huit pueblos établis au Paraguay subsistent encore avec leur organisation primitive, sauf cette différence toutefois que les magistrats aujourd'hui chargés de l'administration sont des laïques. Mais le travail en commun, la possession en commun du territoire, et la répartition des produits par tête d'habitants, ont toujours lieu d'après les règlements établis par les Jésuites (1).

En nous parlant du Paraguay, M. Bonpland nous entretint nécessairement du fameux docteur Francia; mais il le fit avec un tact et une modération parfaite, qui ne contribuèrent pas peu à augmenter la vénération que j'avais pour notre savant compatriote. Malgré ses justes griefs contre le dic-

(1) Depuis le 7 octobre 1848, cet état de choses a cessé. Un décret du président Lopez, rendu à cette date, déclare *citoyens de la République* les Indiens de tous les villages, les fait rentrer dans le droit commun, supprime leur juridiction particulière, établit de nouvelles autorités, etc. « J'ignore, dit M. Demersay après avoir cité ce fait, « les conséquences de cette mesure prise par le président Lopez; « et l'expérience dira bientôt si les Indiens affranchis des travaux « de communauté se sont rendus dignes de la liberté qu'on leur a « octroyée avec des phrases d'un libéralisme sonore dont j'ai « quelques raisons de me défier. »

tateur, il lui rendait cette justice, qu'après avoir fait peser pendant plusieurs années un joug de fer sur le Paraguay, il était parvenu à répandre dans ce pays le goût du travail, des arts et du bon ordre; il ajoutait que son gouvernement s'était adouci dans les dernières années de sa vie, et que des intentions louables avaient percé plus d'une fois à travers son despotisme.

Quinze jours après notre arrivée à San-Borja, il fallut songer au retour. Nous résolûmes de profiter d'un petit bâtiment qui devait partir d'Itapua, à quelques jours de là, pour descendre le Parana. M. Bonpland voulut nous accompagner jusqu'au lieu de notre embarquement, malgré nos protestations et nos instances pour le retenir « Eh quoi! nous dit-il, voulez-vous donc m'empêcher de prolonger le plaisir que j'éprouve si rarement de parler français avec des Français? D'ailleurs le pays que vous avez à parcourir d'ici à Itapua n'est pas très-sûr dans ce moment-ci pour les étrangers; moi qui y suis parfaitement connu, je n'ai rien à craindre, et ma présence pourra vous être utile. » Il fallut bien le laisser faire.

Nous parcourûmes lestement la partie de la province de Corrientes qui s'étend entre San-Borja

et le Parana, en face de la ville d'Itapua, dans un petit port où nous trouvâmes le navire en question. C'était une goëlette de Buenos-Ayres, qui ne fit aucune difficulté, à la vue de nos passe-ports, de nous prendre comme passagers.

Enfin le moment de nous séparer du bon vieillard arriva. Il nous assura qu'il nous rejoindrait en France; car il voulait, disait-il, y retourner avant de mourir, non pour y finir ses jours, mais pour revoir des lieux bien chers à ses souvenirs. Nous n'eûmes garde de chercher à détruire cette espérance, mais nous ne la croyions guère fondée; et effectivement jamais M. Bonpland ne l'a réalisée, quoiqu'il ait nourri son illusion et qu'il l'ait conservée jusque dans les derniers temps de sa vie. Quelques mois avant sa mort, il écrivait encore à un de ses amis à Paris :

« Le vif désir de retourner en France est bien « profondément gravé dans mon cœur, et les di« vers travaux dont je viens de vous entretenir « étant en bonne voie, rien ne m'arrêtera plus « ici, et j'irai revoir la Malmaison. Mais ce voyage « sera de courte durée; j'offrirai au gouverne« ment mes collections botaniques et minéralo« giques pour les déposer au Muséum, et je

« reviendrai au milieu de mes plantations de l'U-
« ruguay (1). »

M. Bonpland avait quatre-vingt-quatre ans quand il écrivait cette lettre; c'était sur la fin de 1857. Il est mort, ou plutôt il s'est éteint doucement dans sa ferme de Santa-Anna, près de l'Uruguay, le 12 mai 1858.

Notre voyage sur le Parana se fit avec une promptitude merveilleuse, comparativement au temps que nous avions mis à remonter l'Uruguay; mais cette fois nous descendions le fleuve, dont le courant est rapide et dont la navigation n'est interrompue par aucun obstacle. Cinq jours après nous être embarqués, nous arrivâmes à Buenos-Ayres.

Malheureusement pendant notre absence la question de la Plata n'avait pas avancé d'un pas, elle avait même plutôt rétrogradé, et la guerre civile continuait plus ardente encore sur les bords du grand fleuve d'*Argent*. L'énergie des agents de l'intervention restait impuissante en face de l'obstination du général Rosas, qui savait le cabinet français peu disposé à entrer en lutte avec lui. Il résulta de ces négociations un contre-coup

(1) Extrait d'une lettre adressée à M. Demersay.

fâcheux qui nous atteignit. Quand nous présentâmes notre passe-port au visa pour aller au Chili à travers les pampas, on nous le refusa net, et de plus on nous donna à entendre que nous ferions sagement de quitter Buenos-Ayres.

Sous tout autre gouvernement, nous aurions demandé, forts de notre innocence, l'explication d'une telle conduite à notre égard; mais sous un despote capricieux comme Rosas, et qui avait tant de moyens de satisfaire ses haines, ses vengeances ou ses moindres soupçons, le plus prudent était de se taire et de fuir. Nous prîmes le premier bâtiment anglais qui retournait en Europe, et nous nous y embarquâmes.

Ce n'est pas sans un vif regret que je quittais ces belles contrées en proie à l'anarchie, aux excès des révolutions et aux brutalités du despotisme. Nous avons suivi, jour par jour, depuis que nous l'avons quitté, les événements qui se sont accomplis dans ce pays. C'est avec un profond sentiment de joie que nous avons vu Rosas renversé par un de ses anciens lieutenants, le général Urquiza, Montevideo délivré, et la Confédération Argentine respirer enfin librement et prendre une attitude digne d'un grand peuple.

« L'apprentissage de la liberté, dit M. Martin « de Moussy dans le remarquable ouvrage que « nous avons déjà cité, a coûté cher aux popu- « lations hispano-américaines. Les révolutions, « les guerres civiles les ont rudement éprouvées; « mais de ces longues agitations est sorti un be- « soin général, chaque jour plus impérieux et « plus profond, de légalité, d'ordre, de paix et « de travail. Or jamais, dans la Plata, ce besoin « salutaire, ce sentiment conservateur n'a été « mieux compris et mieux servi, depuis quarante « années, qu'il ne l'est aujourd'hui par le gou- « vernement que l'initiative glorieuse du général « Urquiza a substitué à la dictature inepte et san- « glante de Rosas. Autour de cet homme éminent « se sont groupés tout ce que la nation argentine « compte d'illustrations dans l'armée, l'adminis- « tration, le barreau, les lettres, l'industrie, etc. « C'est de ce faisceau uni par une communauté « de sentiments élevés, intelligents et dévoués à « la patrie, que sont sortis l'organisation nouvelle « du pays, la constitution de 1853 qui l'a con- « sacrée, et ce régime libéral et réparateur qui « a rouvert les portes de la patrie à tous les Ar- « gentins sans exception, qui a appelé et accueilli

« les étrangers laborieux, et leur a fait une posi-
« tion aussi indépendante et aussi favorisée que
« celle des nationaux eux-mêmes.

« Ceci, nous l'avons vu de nos yeux, touché
« de nos mains, pendant nos longues visites dans
« les provinces. C'est dans nos relations avec ces
« populations si aimables et si hospitalières que
« nous avons puisé cette foi profonde dans l'ave-
« nir d'un pays qui peut-être étonnera un jour le
« monde par le spectacle de sa puissance et de sa
« prospérité (1). »

(1) M. Martin de Moussy, Préface de ses *Descriptions de la Confédération de la Plata.*

FIN

TABLE

INTRODUCTION

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

Tours. — Impr. Mame.

